

Collection "Junior,,

*Histoires Merveilleuses*

PAR

PIERRE BROODCOORENS

Préface de FIERENS-GEVAERT



Une œuvre complète: Fr. 1.25

**LIBRAIRIE MODERNE**  
162 Rue de Mérode BRUXELLES

ML

10958

A

## OUVRAGES PARUS :

Cœur en Détresse . . . . . **Art. Daxhelet.**

Préface de Henry Maubel.

Anselme Ledoux. . . . . **F.-Ch. Morisseaux.**

Préface de Albert Giraud.

Les Clartés Latentes. . . . . **Franz Hellens.**

Préface de Camille Lemonnier.

Histoires Merveilleuses. . . . . **P. Broodcoorens.**

Préface de Fierens Gevaert.

a. Lucien Solvay

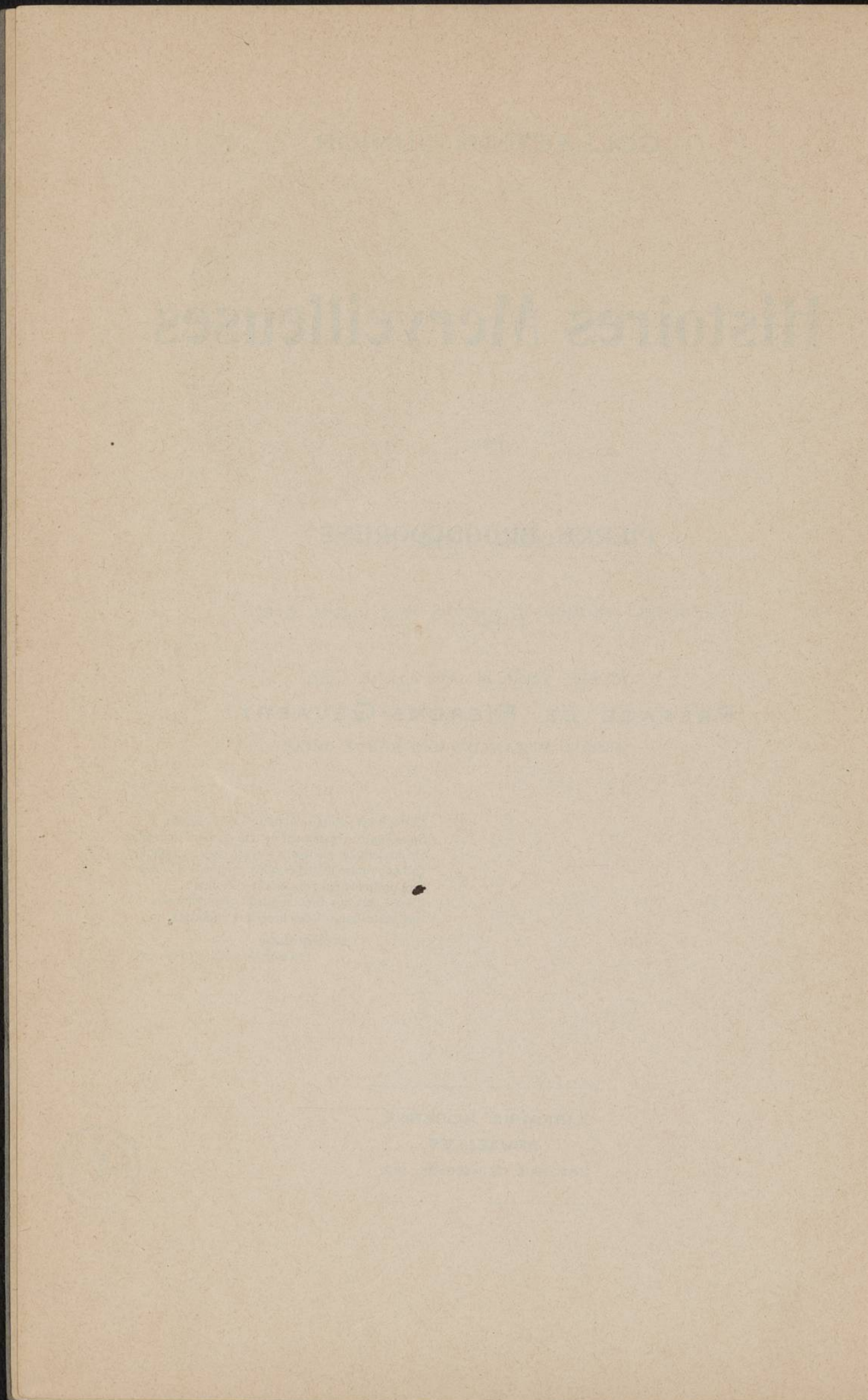
hommage de

haute estime

G. E. Wood.

La Haye. 21 juin 1914

Histoires Merveilleuses





Né à Bruxelles en 1885. Auteur du *Siège de Berlin*, un acte, en prose, d'après la nouvelle d'Alphonse Daudet; du *Roi Aveugle*, d'*Egleygne et Flourdelys*, de *La Mer*, légendes lyriques. Polémiste, il a écrit de nombreux articles et, en 1908, une retentissante réponse, reproduite par la plupart des journaux belges, à la 628-E8, le livre de Mirbeau en partie dirigé contre la Belgique. M. Pierre Broodcoorens, qui a abordé tous les genres, avec de diverses fortunes, est un travailleur acharné. Flamand de race, il a toujours estimé qu'en Art il n'y a point de frontières. Il est considéré comme un des éponymes de la jeune littérature française de Belgique.

combien s'affermissait son désir de ne point laisser s'éparpiller les eaux vives qui reflétaient son âme. Le *Petit Will* clôtura la période des essais; à la générosité un peu déclamatoire des drames en prose et en vers succédait le lyrisme concret d'un récit vraisemblable et très humain et c'était dans un cadre d'existences effacées que Broodcoorens cette fois exprimait ses grandes émotions. Il ne parlait plus en utopiste mais en homme débordant de charité.

L'écrivain reprit la route annoncée par son maître. Ses contes s'ajoutent logiquement à ceux de Lemonnier. Celui-ci sentait en peintre et immobilisait ses touchants bonhommes dans l'éblouissante sertissure du style. La réalité s'imprimait par la frappante justesse plastique. Avec plus d'humilité, Broodcoorens raconte les bonheurs, les souffrances, les ridicules, les dévouements de ses modèles obscurs. C'est Charles de Groux succédant à Henri de Braekeleer. Cet art réclame une vérité parfois âpre; il y a peu d'écrivains qui aient montré les misères authentiques d'une main plus sûre que Broodcoorens. Mais en vrai conteur il renoue avec la tradition romanesque et je l'en félicite. Eusébias-Justin Pirsch, la bohémienne Anita, le cirEUR de bottes Domela Tronquador sont les héros vrais et viables des *Histoires merveilleuses*. Le génie de Balzac n'est-il pas fait d'un mélange unique d'invention et de réalité et sait-on rien de plus captivant que la *Peau de Chagrin*?

On ne contestera pas la portée morale et même sociale des *Histoires Merveilleuses*. Que de ridicules sont gaiement dénoncés dans le *Brave sergent Champagne*! Le conte ici combine la manière de M<sup>de</sup> d'Aulnoy et celle des images d'Epinal. C'est la philosophie satirique de l'auteur qui prête au récit une vie intime et réelle. Dans les autres *Histoires* du présent volume, et surtout dans le *Jour de l'An*, le filleul de Lemonnier tient tout ce que promettait son *Petit Will*. On y sentira le souffle de la plus sincère bonté. Vous détesterez de tout cœur le juif Ebbeni Baruch qui martyrise le petit Domela Tronquador, vous l'enverrez au diable rejoindre l'affreux usurier Crocus, persécuteur des petits locataires d'Ixelles. Vous applaudirez à la rédemption de M<sup>r</sup> Eusébias-Justin Pirsch et vous verserez des larmes — comme l'auteur — quand Bobuche, le plus déshérité des chiens, exhale son dernier soupir...

L'émotion, avec Broodcoorens, reconquiert ses droits; elle fera chérir ce livre de belles histoires et mettra le nom de l'auteur en définitive vedette.

FIERENS-GEVAERT

Dimanche 7 Juin 1914.

## A ma petite fille,

Ma Camille au doux nom, toi qui gaiment fait danser dans la chambre ta poupée Naatje, sans te douter que déjà l'on s'inquiète de ta destinée, un moment je veux fermer l'écritoire sévère, à quoi le bec de bronze de ma plume emprunta le sang rouge de tant de pages. Sur son flot bourbeux je laisse retomber le lourd couvercle argenté où l'on voit, assise aux degrés d'une pagode, une princesse japonaise qui caresse une mandore en regardant se hérissier un monstrueux dragon. Je reprends pour un jour ma plume aux barbes d'azur. C'est elle qui, trempant à peine son bec effilé de colibri dans les sources de la forêt, goutte à goutte y boit les émeraudes et les saphirs de la divine Poésie. Sous mes doigts qui la pressent, légère elle trace les contes radieux où l'aube, en frémissant, sur l'herbe qu'inonde la rosée ouvre son éventail de célestes rayons. Mille diaprures alors ondulent et tremblent sur le gazon qui fume. Et, dans les moires chatoyantes qui sous les voiles du brouillard transparaisent, l'une après l'autre se forment les rondes lumineuses des sylphides et des lutins.

C'est pour toi, sans doute, que j'écris ces histoires. Mais tu ne les liras que plus tard, oh ! bien plus tard, petite Camille, quand tu seras déjà haute comme ça !

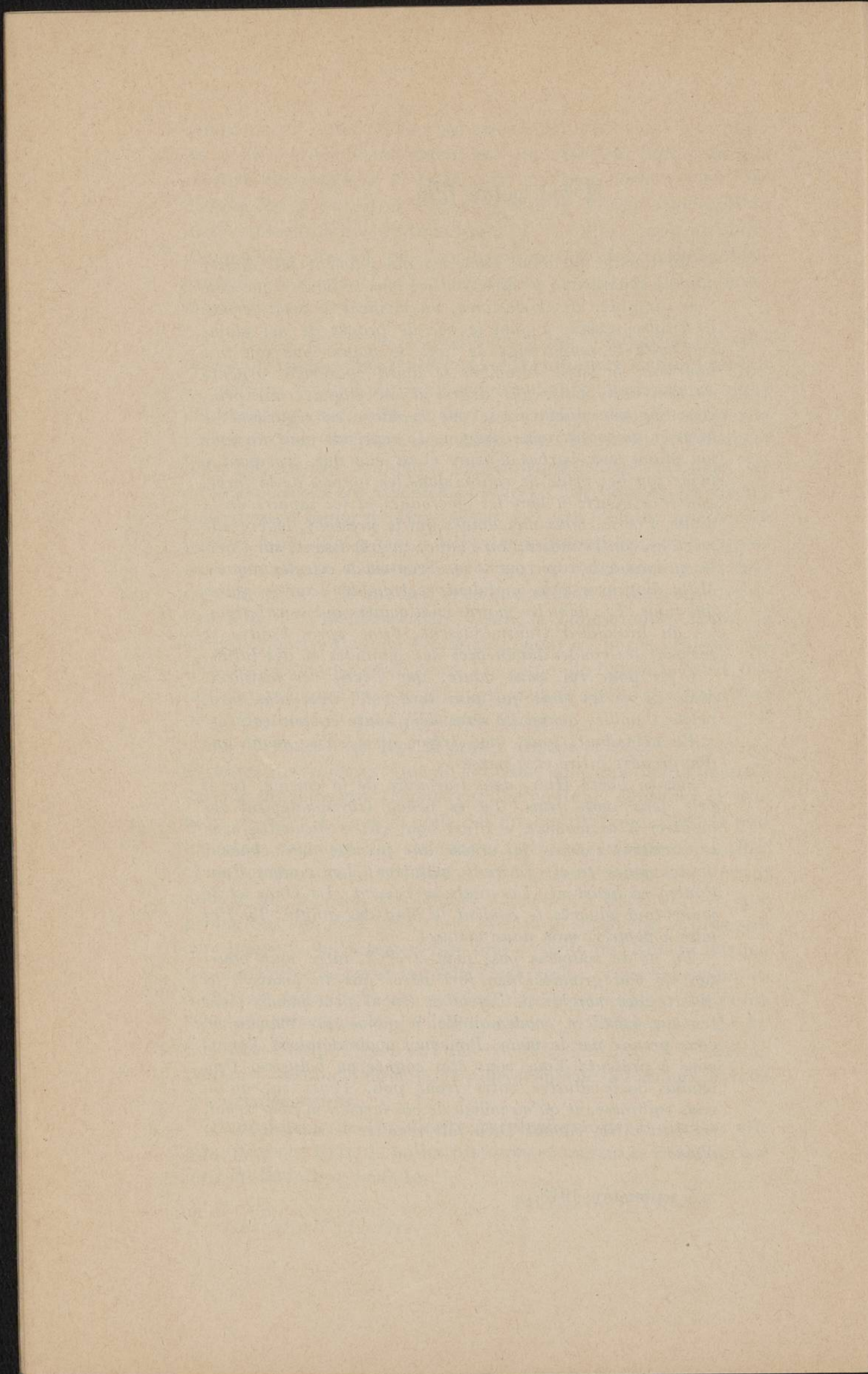
En attendant, joue, mon trésor aimé ! Vis, avant que d'apprendre à lire et à penser.

Sais-tu bien ? Hier, dans l'armoire de la cuisine, tu as pris deux œufs frais. Tu es venue triomphalement les montrer à ta maman. « C'est bon, ça ! » disais-tu, avec ce ravissant sourire qui creuse une fossette dans chacune de tes joues roses. Et puis, patatras ! Les coques l'une l'autre se heurtent. Les œufs se cassent. Le blanc et le jaune tout gluants te coulent le long des doigts. Tu t'es mise à pleurer, mon doux amour !

Tu ne te souviens pas, peut-être ? L'autre jour pourtant je t'ai grondée bien fort parce que tu jouais à la dinette aux marches de l'escalier. On ne peut jamais monter aux escaliers, mademoiselle, à moins que maman ne vous prenne par la main. Pourquoi avoir désobéi ? Voyez-vous à présent ! Vous vous êtes cognée au balustre. Une vilaine bosse illustre votre front poli. Venez ça, qu'on vous embrasse, et qu'au milieu de vos larmes on fasse renaître votre rire, comme Dieu fait renaître le soleil après la pluie !

P. B.

5 septembre 1913.







## Le brave sergent Champagne

Apprends, ami Sancho, reprit don Quichotte, que la vie des chevaliers errants est sujette à mille dangers, à mille mésaventures ; mais aussi ils sont continuellement en passe de devenir rois et empereurs, comme le prouve l'histoire de plusieurs d'entre eux. Et, sans la douleur que j'éprouve, je te parlerais de quelques-uns qui, par la seule force de leur bras, sont parvenus au faite des grandeurs ; et cependant les mêmes se sont vus, avant ou depuis, en butte aux misères et aux calamités.

*Don Quichotte*, trad. de Delaunay, p. 98.

### I

Sur la route de France, le brave sergent Champagne au pays s'en retournait. Il revenait de la guerre ; de la guerre il revenait.

Sept ans il avait servi au régiment de Royal-Cravate et maintenant il était licencié. Il rentrait au foyer, sac au dos, la giberne pleine et sifflant entre ses dents.

Sa canne à pommeau d'argent traçait dans l'air des moulinets savants comme la canne du tambour-maître des gardes-françaises.

Et, par moments, il imitait avec les lèvres le bourdonnement grêle des fifres et des petites caisses.

Ran, plan, plan ! Ran, plan, plan !

Le tricorne sur l'oreille, le catogan frétilant sur la nuque, le pouce de la main gauche appuyant sur la coquille de son sabre à dragonne rouge, il s'avavançait d'un air conquérant.

Il avait bon pied, le brave sergent Champagne, mais il n'avait plus qu'un œil, le droit. Il avait laissé l'autre dans une furieuse bataille. Il lui man-

quait aussi deux doigts à la main gauche et, dans la bouche, quelques dents.

A part cela c'était un joli homme.

Il portait un amour de justaucorps bleu-de-roi, à passepoil vermillon de Provence. Une culotte de peau de daim blanche moulait ses cuisses nerveuses. Des guêtres grises lui montaient jusqu'aux genoux.

Quand il traversait les villages, en frisant ses moustaches brunes, les grisettes, à la margelle des puits, cessaient de plonger les seilles dans l'eau profonde pour le regarder passer.

— Tu es bien pressé, beau sergent, lui criaient-elles. Où cours-tu de ce pas? Vas-tu retrouver ta promise : Jeanne, Marie ou Margoton?

Et quand elles avaient dit cela, en ayant bien soin de découvrir leurs dents étincelantes dans la pulpe de leurs lèvres de cerise, les unes éclataient de rire, les poings sur les hanches; les autres rougissaient jusqu'aux frisons dorés qui mordaient leur nuque en se recourbant.

Mais le brave sergent Champagne ne tournait seulement pas la tête.

Ran, plan, plan! Ran, plan, plan!

Il n'avait cure des jeunesses en corsage de linon, gorgerette de mousseline et jupon rayé.

— Ma mère est plus belle que les plus belles filles, pensait-il.

Et il accélérât le pas.

Déjà il se représentait le hameau natal. Au coin de l'âtre une bonne vieille l'attendait. Elle se tenait enfoncée dans un fauteuil d'osier tressé. Un châle de

cachemire enveloppait ses maigres épaules. Sur ses cheveux gris, luisants d'huile antique; elle portait un bonnet godronné, en véritable toile de Hollande.

Il se mit à chanter l'air à la mode :

Cadet Rousselle a trois maisons

Qui n'ont ni poutres ni chevrons :

C'est pour loger les hirondelles.

Que direz-vous d'Cadet Rousselle?

Ah! ah! mais vraiment,

Cadet Rousselle est bon enfant.

J'oubliais de vous dire que de sa solde il lui restait tout juste neuf sous. Heureusement il avait dans son sac un pain rond, trois oignons et une petite outre de vin de Tours.

Le soir tomba.

Il entra dans une forêt.

Au bord d'un fossé, sur une souche d'orme, une pauvre femme était assise. Un mouchoir sang-de-bœuf, à pois blancs, emprisonnait ses mèches jaunes. Elle avait l'air accablée et tenait sa tête émaciée entre ses mains terreuses et crochues. Auprès d'elle était posé un grand sac bourré de feuilles mortes et de brindilles sèches.

Elle ne haussa pas son chef branlant quand elle entendit crisser le sable sous les bottes du militaire.

Mais elle grommela entre ses chicots noirs :

— *Qu'il passe, celui qui ne veut pas.*

*Le premier a dit non. Le deuxième a dit non. Que dira le troisième?*

— Bon, se dit le brave sergent Champagne. C'est une folle. Mais elle me semble passablement fatiguée.

Il s'approche d'elle et, la saluant :

— Bonne vieille, lui dit-il, que puis-je pour vous? J'ai dans mon sac de quoi régaler Sa Majesté le Roy elle-même. Voulez-vous partager le pain, le vin et les oignons de mon souper?

— Généreux militaire, répondit la maupiteuse d'une voix chevrotante, aidez-moi seulement à charger ce faix sur mon épaule. Je n'ai pas faim et vous tiens quitte du reste.

Non sans peine elle s'était levée et fixait Champagne effrontément. Elle avait les yeux écillés et bigles. Un chancre lui mangeait le nez.

— Bon, si ce n'est que cela ce sera tôt fait, répliqua le sergent en détournant involontairement la tête.

La vieille se courba en deux, les paumes sur les rotules. Champagne aveignit le sac, l'inclina sur son genou tendu puis, doucement, le fit basculer sur l'échine saillante de la bûcheronne.

Elle bornoya de son côté.

— *Prends ces ac, mamonna-t-elle aigrement, en montrant à Champagne un carré d'étamine éployé sur la souche où il l'avait trouvée geignante. Je t'en fais don en récompense de ta charité : Tu pourras y faire entrer ce que tu voudras, quand tu le voudras. Et ce qui y sera une fois entré ne pourra plus en sortir sans ton expresse volonté. Il n'aura cette propriété que pour toi seul. Fais en toutefois bon usage. Il pourra t'acquérir un bien inestimable ou t'attirer de grands maux. Choisis.*

— Bon, rétorqua le sergent. Et il prit le sac.

Au même instant la vieille au faix disparut. A sa place s'éleva une vapeur bleue qui fleurait la violette.

Champagne continua sa route.

Il se sentait tout guilleret et fredonnait des bribes d'une chanson galante. La lune, lentement montée dans le ciel pur, luisait sur les fourrés. Une clarté de rêve baignait les troncs argentés. On voyait se poursuivre les génies folâtres de la forêt dans la lumière féerique qui s'élargissait aux clairières en une coulée éblouissante. Les feuillages bruissaient. Au loin les sons étouffés d'un cor se mouraient.

Après avoir fait deux lieues sous les voussures embaumées de la silve, le brave sergent Champagne avisa un tas de pierres et le jugea des plus commodes pour y dresser la table de son frugal souper.

Il s'installa du mieux qu'il put et se mit en devoir de déballer ses provisions.

Dans cet instant quelqu'un survint.

C'était une sorte de mendiant pouilleux et cacochyme, affligé par surcroît d'une étrange frénésie. Il ne cessait de plumer dans le vide je ne sais quels oisons étiques.

— *Qu'il mange, celui qui ne veut pas. Le premier a dit non. Le deuxième a dit non. Que fera le troisième?*

Ayant graillonné ces mots sybillins, le clopinard, cessant un moment son manège, se moucha entre les doigts.

— Bon, pensa Champagne, il dit-exactement la même chose que la vieille.

Mais il ne prit pas peur.

— Sieds-toi, intima-t-il au traîne-mi-sère. Mange. Voici du pain, des oignons et du vin. Tu peux te rassasier et te désaltérer à l'aise. Et il en restera encore pour d'autres après toi.

Il fit place au chemineau. Sans se faire prier davantage, celui-ci se jeta sur le pain. D'un appétit égal il en dévora la moitié. Il alléga singulièrement l'outre en lui faisant de longs et fréquents emprunts. Tout en ébibant il avuait Champagne. Le sergent ne bronchait pas d'une ligne. Et, pour bien montrer qu'il n'était pas dégoûté, chaque fois que le clopinard déposait l'outre il s'en emparait à son tour et la portait à ses lèvres, sans avoir pris la peine d'essuyer le goulot.

Quand le coureur des bois se fut sustenté il se leva et, tendant à Champagne son crasseux bonnet de peau de lapin, il bégaya :

— *Généreux militaire, prends cette coiffure que je trouverai bien à remplacer. Je t'en fais don en récompense de ta charité : En la tournant à droite sur ta tête, tu pourras te rendre complètement invisible. Elle n'aura cette propriété que pour toi seul. Fais en toute-fois bon usage. Elle pourra t'acquérir un bien inestimable ou t'attirer de grands maux. Choisis.*

— Bon, rétorqua le sergent Champagne. Et il prit le bonnet.

Au même instant le mendiant dispa-

rut. A sa place s'éleva une vapeur bleue qui fleurait la violette.

Champagne boucla son sac et se remit en route.

A l'orée de la forêt, au pied d'un chêne, il vit une pie qui se traînait misérablement sur la mousse, l'aile brisée.

— Bon, pensa le brave Champagne.

C'est une pie. Je vais la musser sous ces touffes d'achillées, pour que demain les polissons du village ne la découvrent et ne l'achèvent par jeu.

Comme il étendait la main pour se saisir de l'oiseau il perçut ces mots, prononcés par une faible voix qui semblait sortir de terre :

— *Qu'il me laisse, celui qui ne veut pas. Le premier a dit non. Le deuxième a dit non. Que décidera le troisième?*

— Sabre et canon! exclama Champagne. Suis-je enchanté?

Il inspecta plusieurs fois du regard la profondeur bleutée des halliers, mais il ne vit personne.

— Bon, se dit-il, c'est une hallucination.

Il se pencha sur l'herbe humide d'aiguail et, prenant avec précaution l'oiselle blessée, il s'apprêtait à réaliser le généreux dessein qu'il avait conçu quand, à nouveau, il entendit la voix mystérieuse sortir de terre et lui dire :

— C'est moi, l'oiseau, qui te parle. Mon nid est à la septième branche du chêne. Pose-moi sur les œufs.

— Je n'aurais jamais cru que les pies parlaient aussi bien, pensa le brave Champagne émerveillé.

Il grimpa au tronc squameux de l'arbre. Pour plus de sûreté il avait mis la pie dans son sac. Arrivé à la septième branche il vit le nid au milieu des feuilles.

Un objet brillant, entre les œufs, attirera son attention.

— *C'est un miroir*, dit l'oiseau dans le sac. *Prends-le. Je t'en fais don en récompense de ta charité. Il te fera voir ce que tu voudras, à quelque distance que ce soit, la nuit aussi bien que le jour. Il n'aura cette propriété que pour toi seul. Fais en toutefois bon usage. Il pourra t'acquérir un bien inestimable ou t'attirer de grands maux. Choisis.*

— Bon, pensa Champagne. Cela va le mieux du monde.

Il déposa la pie sur les œufs, prit le miroir et descendit du chêne en se laissant glisser le long du tronc.

## II

— Il me semble que les affaires ne vont point mal, se disait joyeusement le brave sergent Champagne, en étanchant avec un bout de charpie le sang que lui avaient soutiré deux ou trois échardes qu'il s'était logées sous l'épiderme.

— J'ai ici un sac dans lequel je puis faire entrer ce que je veux. Si j'en juge du bonnet et du miroir d'après le sac, ma fortune est faite, sans conteste. J'au-

rai tant d'écus qu'il me plaira. J'épouserai la fille du Roy et j'achèterai à ma mère la maison qu'elle habite avec cent arpents de bonne terre à vigne autour.

Ainsi en lui-même notre héros bâtissait des châteaux. Champagne se voyait maître de l'Univers. Il en bondissait d'aise, s'applaudissant des bons sentiments qu'il avait sucés avec le lait maternel et dont il recevait en une nuit par trois fois la récompense.

Comme il chevauchait allègrement la chimère une furieuse rafale incontinent le priva de son tricorne galonné. Il vit cette coiffure martiale prendre son essor vers les sphères et disparaître en tourbillonnant derrière les cimes sylvestres.

— Diable soit du chapeau et du coup de vent qui me l'emporte! pesta-t-il de bon cœur.

Puis aussitôt :

— Va, mon ami. Quitte-moi. Je ne déplorerais point outre mesure ta perte. N'ai-je pas dans mon sac de soldat, par le miracle des fées ou des enchanteurs, ce qui fort avantageusement me consolera de ton feutre incommode et rigide? Car voici une occasion merveilleuse de voir ce qu'il faut penser de ce bonnet.

Il dit et, ouvrant son sac, il en tira le couvre-chef du mendiant. Il s'en coiffa en se l'enfonçant jusqu'aux oreilles.

Un rayon de lune poudroyait devant lui sur le sable du chemin.

Il le reçut dans son miroir et se contempla à sa lueur.

— Bon, pensa-t-il. Je me vois en chair et en os.

Il fit faire au bonnet un quart de conversion à droite.

— Par ma fi !

Le fait est qu'il ne voyait absolument rien... sinon les bouleaux qu'il avait dans le dos et qui, par conséquent, se réfléchissaient à travers sa propre substance.

L'expérience lui parut concluante..

— Avant que je ne sois rendu à la ville, se dit-il, les hasards de la route me fourniront bien le prétexte d'expérimenter les vertus du miroir et du sac comme je viens d'éprouver celles du bonnet.

### III

Et, en effet, ces hasards ne se firent guère attendre. Devant lui, à une portée d'arbalète, il vit des ombres ramper sous les branchages du hallier. Elles portaient de grands feutres à l'espagnole et des capes sombres qui leur tombaient sur les talons. A un cliquetis bizarre, qu'il ne perçut point sans qu'un frisson de déplaisir ne lui parcourût l'échine, le brave sergent Champagne reconnut le bruit que font les rapières en battant le cuir des bottes. Il s'était caché derrière un buisson. Chacune des silhouettes équivoques qui défilaient sous son œil ployait sous un faix dont la nature, à certains sons métalliques, n'était point douteuse.

— Ce sont des coupe-bourses, se dit Champagne.

Une idée aussitôt lui vint.

Il tourna son bonnet à droite et, marchant avec précaution sur le lit de feuilles mortes, entre les troncs lisses de la haute futaie, il se mit à suivre les aigrefins.

A chaque instant ils se retournaient, effarés, croyant entendre des pas.

— Que la malepeste tienne la maréchaussée ! grommelaient-ils entre leurs dents, car ils conjecturaient l'avoir à leurs trousses.

Mais, nonobstant leurs craintes, ils ne discernaient rien dans les lointains vaporeux de la forêt. Et ils reprenaient quelque assurance jusqu'à ce qu'un nouveau froissement de ramilles les fit sursauter encore une fois.

Le brave Champagne pensait étouffer de rire.

Dans ces alternatives de terreur et de sécurité, les coquins étaient parvenus à l'endroit le plus retiré et le plus sombre de la forêt. Là, dissimulé par les végétations touffues des noisetiers, des sureaux et des épines-vinettes, s'ouvrait le repaire de la bande.

Le capitaine, qui se distinguait de ses acolytes à la plume blanche qu'il portait au feutre, écarta les feuillages et descendit quelques degrés.

Les détrousseurs l'un après l'autre le suivirent. Champagne ne manqua point d'emboiter le pas au dernier d'entre eux.

Il faisait nuit noire dans l'ancre. Notre héros se figurait descendre aux profon-

deurs de l'Erèbe, surtout qu'il lui soufflait au nez une haleine humide et glaciale qui puait le sépulcre.

— Pourvu que je ne trébuche pas ! se disait-il avec angoisse.

Il n'était invisible, en effet, qu'à la lumière. Dans l'obscurité aisément on se fut saisi de lui. Il ne pouvait éviter les coups qui lui étaient destinés. Il se voyait fâcheusement endolori, perdant sans gloire, par plusieurs estafilades, le sang qu'il eût été beau de verser sur le champ de bataille.

Une torche en s'allumant brusquement au fond de la tanière dissipa ses légitimes alarmes.

Il observa qu'il était dans un caveau, fort proprement et fort ingénieusement construit.

Les voleurs vidèrent leurs sacs sur le carreau. Ils s'accroupirent en cercle autour de leur butin et se mirent en devoir de le répartir. L'accord ne se fit point sans quelque dispute ni sans un copieux échange de horions.

Un instant Champagne balançait s'il n'irait pas à la course leur donner des croquignoles et les tirer par les cheveux. Leur surprise serait grande sans doute. Bientôt une épouvante leur viendrait. Ils en arriveraient à s'accuser mutuellement de la niche jusqu'à ce que, hors d'eux-mêmes, ils se confondissent en une mêlée furieuse, à la faveur de quoi Champagne ferait main basse sur leur trésor et prendrait le large. Il eut la sagesse de se résoudre à de moins chanceuses extrémités.

Le partage terminé nos aigrefins se firent servir à souper. Ils mangèrent force viandes et burent une incroyable quantité de vin. Ils achevèrent de se griser par les chants, les danses et le jeu. Après quoi ils s'allèrent coucher.

Champagne profita de cette circonstance pour explorer leur repaire.

Son attention fut attirée par une porte de fer que gardait un énorme molosse aux yeux de braise.

— Bon, pensa-t-il, nous allons voir ce que vaut le sac.

Le poil hérissé, le chien s'était mis à gronder sourdement. Il flairait la présence d'un étranger. Une inquiétude le prenait et, la queue entre les jambes, il reculait en reniflant, le corps aplati contre le sol.

— Entrez dans le sac ! ordonna Champagne à voix basse.

Il le tenait ouvert devant le cerbère, se demandant toutefois, non sans appréhension, si l'énorme bête pourrait tenir dans l'étroite enveloppe d'étamine qui lui était tendue.

Elle y entra et y tint fort bien cependant. Il ne pouvait pas exister sur terre d'étoffe plus élastique que celle dont était fait le sac merveilleux. Dans son ébahissement Champagne, toutefois, ne perdit pas un temps précieux. Il poussa la porte de fer et pénétra dans le réduit auquel elle donnait accès.

Il y fut agréablement surpris par la vue de plusieurs coffres où s'entassaient l'or et les pierreries.

Il vida l'un de ceux-ci sur le sol afin

d'y enfermer le chien, car il avait besoin de son sac.

Il gonfla ce dernier de tous les écus et de toute la joaillerie que sa robustesse se sentit en état d'emporter. Et il emplit aussi ses poches, sa giberne et son sac de sergent.

Le chien, mal à l'aise en son coffre, soudain se mit à aboyer.

Un grand remue-ménage se fit dans la caverne. Champagne, allongeant le pas autant que le permettait la charge sous laquelle il succombait, précipitamment gagna la sortie.

Derrière lui l'air retentissait de jurons et d'imprécations. Des épées cliquetaient. Sans doute les batteurs d'estrade venaient de s'apercevoir du larcin dont ils étaient victimes.

Ayant fait quelques enjambées sous bois Champagne se retourna.

Devant leur repaire les brigands s'étaient rassemblés en désordre. Quelques-uns, la main en visière par-dessus les yeux, exploraient les alentours du regard. Leurs visages sombres respiraient la haine et la fureur. Champagne devina qu'ils se concertaient pour fouiller la forêt en tous sens et mettre la main, avant qu'il se fit jour, sur l'audacieux ravisseur du fruit de leurs rapines.

## IV

Tandis qu'avec rage ils exploraient les environs, notre héros bien tranquillement gagnait la ville la plus proche, qui justement se trouvait être Caillebotte, la capitale du pays de Présalé, sur quoi régnait le bon roi Sambuque.

Notre héros, qui appréhendait l'ardente poursuite des pille-monde, n'avait eu garde de se priver de la salutaire invisibilité qu'il devait à son méchant mais estimable bonnet de poils de lapin.

S'il avait écouté son bon sens il aurait limité son bonheur aux biens qu'il venait de s'attribuer. Sans céder aux suggestions de ses appétits, excités par la puissance vraiment miraculeuse qu'il devait au sac, au bonnet et au miroir, il s'en serait retourné chez sa mère; et, usant avec modération des privilèges qu'ils lui accordaient, il aurait coulé ses jours en paix auprès d'elle.

Mais déjà d'ambitieuses visées le tenaient. En premier lieu il conjectura qu'il serait imprudent de se loger à Caillebotte, porteur d'une charge dont la musique et l'aspect insolites étaient de nature à susciter la soupçonneuse curiosité des gens du guet.

Il avisa donc à une cachette provisoire. Il la trouva fort à propos entre les racines d'un érable, sauvagement poussé au milieu d'un fourré. Il fit en



sorte de la dérober aux regards, après quoi il franchit un pont-levis et pénétra dans Caillebotte.

Il faisait grand jour quand il descendit la rue principale de cette fameuse cité.

Il avait décidé de prendre logement à l'hôtellerie du *Faisan bleu*, qui était la plus magnifique de l'endroit.

En considération de ses habits poudreux, de son étrange coiffure et de ses souliers passablement endommagés, le Suisse majestueux qui, plus couturé de feuillage d'or qu'un ambassadeur, se promenait de long en large devant la luxueuse auberge, voulut d'abord lui en interdire l'accès.

Mais l'argent vainc les résistances les plus vertueuses et les plus obstinées. Le brave Champagne n'avait eu garde de s'en démunir totalement. Il s'offrit à régler par avance un mois de pension. Pour preuve de ses dires, il jeta sur le comptoir de l'hôtel un rouleau d'écus fleurdelysés. Alors les mines s'éclairèrent. On lui trouva du port et de l'allure. C'était un original qui ne laissait pas d'avoir grand air, sous des dehors brusques et ombrageux. En un mot on le reçut comme un fermier-général, de qui la fortune et le rang excusent les cacades. Une armée de valets le conduisit en cérémonie à son appartement, qu'on lui assura être le plus joli et le plus commode de la maison. Il avait vue, par ses trois portes-fenêtres, sur la place du Dauphin où, coulé en bronze par le plus mauvais sculpteur du pays, le héros

Sangle, sauveur de la Patrie en des temps reculés, caracolait, l'étendard au poing, sur un cheval dont le modèle certes n'avait jamais été vivant.

Champagne fut flatté d'apprendre que les quatre chambres que l'on daignait lui louer au taux modique de dix écus de cinq livres par jour, avaient été occupées, deux nuits auparavant, par le prince Tiercelet, du Grand-Duché d'Ourcq. Les signatures apposées sur un livre d'or en faisaient foi. Cette Sérénissime Altesse était effectivement descendue au *Faisan Bleu*, à la tête d'une ambassade chargée de porter au roi Sambugue et à sa fille Mina de magnifiques présents. Toutefois le premier chambellan de la Cour étant venu en carrosse le lendemain prier, au nom du Roi, le prince Tiercelet et sa suite d'accepter un logement dans les dépendances du palais royal, force avait été à la compagnie de priver le *Faisan Bleu* de sa superbe et fastueuse clientèle.

Poursuivant une conversation à laquelle il prenait le plus vif intérêt, Champagne connut que le dit prince était en première ligne parmi les prétendants à la main de la princesse Mina. Or chacun vantait la beauté ravissante et la fine intelligence de celle-ci.

Sur le portrait qui lui en fut fait, Champagne conçut un vif désir de voir cette aimable personne.

— Bien qu'elle soit d'une naissance illustre, pensait-il, non sans fatuité, je ne vois pas pourquoi le roi Sambugue ne m'agrèerait pas en qualité de gendre.

Soldat de fortune suis-je, et borgne par-dessus le marché. Mais, en sus de mes chevrons et de mes blessures, j'ai mon sac, mon bonnet et mon miroir. Par là je défie en puissance tous les princes Tiercelet de la terre, eussent-ils la beauté corporelle de M. de Lauzun et l'esprit de M. de Talleyrand-Périgord.

Champagne avait le sang vif et la tête chaude. Dans ses résolutions les plus importantes il ne prenait pour guide que la force même de ses désirs et de ses impulsions. A peine eut-il conçu le projet d'approcher le roi et sa fille la princesse Mina qu'il brûla d'être rendu au palais royal.

Il s'en fut acheter chez un tailleur anglais un habit de drap écarlate, à boutons d'or, un gilet à fleurs, une culotte de peau blanche et des bas de soie ; chez le chausseur de la noblesse des escarpins vernis à boucle d'argent ; chez le chapelier de la Cour un tricorne de velours noir, haut empenné de plumes d'autruche mauves. Il se procura chez une marchande à la toilette une perruque bien poudrée, qui n'avait servi qu'une fois, le mardi-gras passé. On la lui laissa avec une réduction de prix sensible. Champagne avait les meilleures raisons du monde d'être libéral, voire prodigue. Mais l'économie lui plut. Ainsi, dans les façons empruntées d'une richesse de fraîche date, passait le bout de son oreille roturière.

Son harnachement fut complet quand, des deniers des coupe-bourses, il eût ac-

quis un jabot de véritable Bruxelles et des gants de Venise parfumés.

Sûr désormais de l'effet qu'il allait produire, il rentra au *Faisan Bleu* d'un pied ferme et d'une allure dégagée. Il se coucha de bonne heure, après avoir expressément recommandé qu'on l'éveillât le lendemain au chant du coq, qu'on lui préparât un bain chaud à l'eau de Cologne et qu'on lui montât les atfifements qu'il s'était choisis.

Ses instructions furent suivies à la lettre.

S'étant soigneusement débarbouillé, il avait enduit son menton d'une mousse parfumée. Et, près de se barbifier, il passait sur le cuir la lame de son rasoir afin d'en enlever le morfil, quand un grand tapage de trompes et de peaux d'ânes l'entraîna à la fenêtre. Il l'ouvrit et se pencha sur la place du Dauphin.

C'était un cri public fait par le héraut patenté du royaume.

Malgré l'heure matinale, toute poudroyante d'une adorable clarté printanière, une foule considérable se pressait entre les sombres façades qui délimitaient l'imposant quadrilatère de la place.

Quantité de bonnes femmes, de maraîchers, de traîne-savates et de marmousets dépenaillés s'étaient rassemblés, béants, autour d'un cavalier, tête nue, en dalmatique brodée.

La désolation était peinte sur son visage bien nourri, aux joues roses, d'une chair consistante et fortement colorée.

Derechef une sonnerie de trompes et une batterie de tambours se firent entendre.

Ensuite le cavalier doré déploya un parchemin dont il fit la lecture.

Le roi Sambuque, navré d'une douleur sans bornes, faisait savoir au bon peuple de Présalé qu'un tigre nuitamment s'était introduit dans les appartements royaux, s'était emparé de l'héritier présomptif Théodose, qui dormait auprès de son gouverneur Maison, et, chargé de cet inestimable fardeau, s'était enfui dans la montagne. Le lieu de sa retraite était inconnu.

Le message royal « mandait et ordonnait à tous officiers, gens d'armes, nobles hommes, bourgeois et manants, de courre la bête fauve, auteur de ce forfait monstrueux ».

Celui qui restituerait le petit Théodose sain et sauf à l'affection de son auguste père et à celle du peuple de Présalé, recevrait en récompense le titre de duc et la main de la princesse Mina.

Par contre la mort de l'héritier du trône aurait pour effet immédiat le massacre de tous les enfants mâles de l'âge de Théodose, lequel avait environ dix ans.

Ainsi, fort habilement, à la manière de tous ses cousins passés, présents et à venir, le bon potentat Sambuque savait contraindre ses fidèles et loyaux sujets à l'intérêt qu'il faut porter aux malheurs royaux.

Pour ce qui est de Champagne, comme bien on pense il était au comble de la joie. Le hasard fort obligeamment lui fournissait l'occasion de paraître au palais royal, non en quémendeur, risquant après tout d'être éconduit vilainement, mais en triomphateur assuré de recevoir le juste prix de sa victoire héroïque et de ses mérites singuliers.

Sur le champ il consulta son miroir, lequel lui fit voir exactement le lieu où se tenait le tigre criminel.

Sans prendre la peine d'achever sa toilette, après s'être muni du sac, du bonnet et du miroir, précipitamment il se lança sur la piste de l'animal farouche, de l'appétit duquel dépendaient son élévation aux honneurs et la vie d'une multitude de petits garçons.

Les hôtes du *Faisan Bleu* ne s'inquièrent pas outre mesure de sa fugue : Il n'emportait pas ses bagages.

Cependant le désespoir régnait dans la plupart des maisons de Caillebotte et du royaume de Présalé. On ne doutait point que le tigre sanguinaire n'eût dévoré Théodose à son premier déjeuner. Des milliers de mères, appréhendant le funeste destin que les résolutions royales réservaient à leur progéniture, pressaient leurs fils sur leur sein en versant d'abondantes larmes. Toutes, à leur honneur, déjà s'apprêtaient à la fuite. Par avance les familles faisaient le sacrifice de leurs ambitions, acceptant, d'un cœur stoïque, les rigueurs et les misères de l'exil. La condition besoigneuse et précaire

qu'il leur ferait leur paraissait douce, et mille fois heureuse, comparée à celle dont elles continueraient de jouir, en la payant d'un sang précieux.

Des imprécations terribles ne laissaient pas de se mêler à ces viriles dispositions. Elles s'en allaient comme une vague battre les murs formidables du palais où Sambuque, poursuivi par d'horribles pressentiments, de salle en salle errait, les traits décomposés. Il n'entendait que les cris de sa propre souffrance. Il était pareil en cela à la plupart des hommes. Subjugué par l'immensité de son affliction, il n'aurait pu concevoir que l'Univers en connût une autre.

## V

Or, contrairement aux prévisions pessimistes des populations, loin de n'avoir fait qu'une bouchée du prince héritier, le tigre lui avait laissé la vie. Non qu'il fût résolu à le conserver pour l'ornement de sa solitude, ou comme le témoignage vivant d'une puissance qui avait atterré celle des rois : Mais il n'avait pas faim et il était sage. Il désirait conserver sa proie pour les jours de disette, car la profession de fauve elle-même n'est pas exempte de ceux-ci.

Théodose s'était réfugié dans l'angle le plus obscur de la caverne. Accroupi sur un monceau de rognures de peaux et d'os soigneusement écharnés, il con-

sidérait son ravisseur d'un œil rond, où l'épouvante semblait avoir éteint la flamme de l'intelligence.

Le félin achevait le repas du matin.

Il en était aux dernières fibres d'un quartier de mouton au naturel. De temps à autre, dans le dessein d'éteindre sa soif, il allait lapper un peu du sang qu'il conservait dans une anfruosité du roc.

Ayant mangé et bu il baïlla. Ensuite il lui vint cette réflexion qu'une digestion paisible est une bonne chose. Et, les babines retroussées d'un sourire de viveur, il alla mollement se jeter sur sa litière.

Dans le moment qu'un sommeil réparateur commençait d'engourdir son grand corps souple, son odorat, qu'il avait subtil, lui dénonça, au seuil de l'antre, la présence d'un dîner, sous les espèces d'un être humain .

D'un bond il fut debout.

Il n'eut pas le temps de la réflexion.

— Entrez dans le sac ! cria un être invisible, d'une voix que la peur altérait.

Et l'animal, obéissant à une attraction invincible, sauta dans le piège qui lui était tendu.

Alors le brave sergent Champagne, tournant à gauche son bonnet, souriant apparut aux yeux de l'altesse médusée.

— Comment se porte Monseigneur ? demanda-t-il, en s'inclinant avec une grâce déjà courtisanesque.

Théodose cessa de s'étonner. L'âge cependant ne lui avait pas encore donné cette aisance, qui ne sourcille jamais,

et qui semble dire : c'est tout naturel, mon brave ! avec quoi les grands de ce monde accueillent les prouesses les plus follement héroïques que l'on croit devoir faire pour eux.

Aussi sauta-t-il avec élan au cou de son sauveur et le baisa-t-il à plusieurs reprises sur ses deux joues hâlées.

— Mon père te récompensera comme tu le mérites, lui dit-il dans l'excès de sa joie. Tu seras duc, tu épouseras ma sœur Mina et quand je monterai sur le trône je partagerai mon royaume avec toi.

Ces promesses outrées dénonçaient l'extrême jeunesse de leur auteur.

Pour le crédule Champagne elles semblaient déjà exaucées. Il en avait peu reçu et, ne s'étant jamais vu présenter la coupe, n'avait pu mesurer la distance qui la sépare des lèvres.

Il fit au prince Théodose un remerciement de soldat. Après quoi, laissant le tigre dans le sac à la disposition de la Haute-Cour, qui jugeait des crimes de lèse-majesté, tous deux sortirent de l'an-tre, le plus jeune dans la hâte de revoir une sœur et un père chéris, le plus âgé dans l'impatience de recevoir le prix de son exploit.

## VI

Le roi Sambuque accueillit le brave Champagne avec d'inimaginables transports. Il poussa trois : hoch ! en son honneur, lui donna l'accolade, et, après lui avoir passé au cou le grand collier de son ordre de Callot-Rosat, qui était la plus haute distinction du royaume, après celui de la Bretelle, il le retint à déjeuner.

Toute la ville fut pavoisée. On tira cinquante feux d'artifice qui tuèrent cinq cents personnes pour l'amour de Théodose. Les enfants des écoles eurent un demi-jour de congé. Le préfet de police leva les punitions et octroya une prime de deux livres à chaque archer du guet dont le traitement ne dépassait pas trois cents écus. Et les grenadiers de la garde, sustentés d'un extra de bœuf bouilli sur quoi le fournisseur, d'accord avec l'intendance militaire, avait gagné cent pour cent, reçurent l'autorisation d'aller dénombrer les fenêtres des maisons et les pavés des rues. Il n'y eut pas un malheureux ni un affamé de moins dans l'étendue du pays de Présalé, où ils se comptaient par centaines de mille. Mais les historiographes du règne annotèrent sur leurs tablettes que « ce fut un jour de liesse vraiment nationale pour le plus prospère des pays. »

D'après les cercles aristocratiques

eux-mêmes, l'union de la princesse Mina et du brave sergent Champagne n'était plus qu'une question d'heures. L'attitude obligeante de la princesse à l'égard du soldat de fortune était fort commentée. On louait sans réserve la fille du roi Sambuque d'avoir compris que certaines actions tiennent lieu d'honneurs et de naissance. Champagne à sa manière illustrait l'alexandrin de Voltaire

*Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'ayeur.*

Malheureusement les rois, qui pour être au faite social n'en sont pas moins des hommes, oublient plus aisément les services qu'on leur rend que les injures qu'on leur fait.

Tiercelet, fort dépité de la désagréable aventure qui avait permis au hasard de lui susciter un rival redoutable, n'eut point de peine à persuader l'orgueilleux et faible Sambuque du peu de mérite qu'avait Champagne. Il lui représenta que l'alliance que l'on s'apprêtait à consommer, outre qu'elle n'avait rien de très avouable auprès des cours étrangères, offrait le grave inconvénient d'être sans utilité pour les intérêts et pour l'avenir de Présalé. Ce dernier coup emporta la place. Il fut convenu que l'on se débarrasserait de Champagne en lui proposant un exploit dont il ne pourrait se tirer et où il laisserait la vie.

## VII

Il se trouvait justement que le royaume de Présalé était en état de guerre avec le sire de Beaucour. Celui-ci avait franchi la frontière et tenait toute la campagne au nord de Caillebotte. Des bandes de partisans, après avoir désolé la banlieue, poussaient l'audace et l'effronterie jusqu'à venir caracoler sous les murs de la ville, au grand désespoir des patriotes sincères, tous républicains et, comme tels, mis hors la loi. Les armées de Sambuque, pour nombreuses qu'elles fussent, n'étaient point en mesure de repousser l'ennemi. Devant l'assemblée des notables, le surintendant de la guerre avait attesté les dieux qu'elles étaient invincibles et archi-prêtes. Il ne manquait pas un bouton aux uniformes, pas une caboche d'acier aux semelles des bottes. Le surintendant en jurait sur l'honneur. A sa voix les députés avaient conçu un légitime orgueil. Un délire sublime s'était emparé d'eux. Pour lui témoigner leur reconnaissance ils votèrent au ministre une dotation annuelle et viagère de vingt mille écus. Après quoi ils le portèrent en triomphe autour de l'enceinte austère du Parlement. Cependant les rencontres s'étaient succédé. Les troupes royales, mal équipées, mal nourries, mal dirigées, avaient été battues à plate couture. Aux interpel-

lations véhémentes qu'il dut subir, le surintendant se contenta de faire cette réponse que les bureaux l'avaient mal instruit. Comme l'opposition le pressait un peu, il lui concéda volontiers qu'il s'était trompé; et même il l'autorisa spirituellement à porter cette légère erreur au passif du gouvernement. La droite et le centre l'applaudirent avec la frénésie qui convient. A l'ordre du jour de blâme déposé par les radicaux, il opposa l'ordre du jour pur et simple des conservateurs, en y rattachant la question de cabinet. La Chambre lui renouvela sa confiance à une énorme majorité.

Dans le même temps les légions présalésiennes lâchaient pied sur toute la ligne. Les officiers-généraux étaient incapables et se jalousaient féroce-ment. Pour l'amour de la discipline ils faisaient passer chaque jour par les armes un cent d'hommes convaincus de chantage et de désobéissance devant l'ennemi. Néanmoins la plupart des chefs de corps se refusaient à exécuter les ordres que leur transmettait le haut commandement; et ils en tiraient gloire. Ils opéraient chacun pour son propre compte, se souciant peu d'assurer leur liaison et de se plier aux nécessités de la tactique générale, pourvu qu'ils pussent accomplir un brillant fait d'armes, qui les fit distinguer entre leurs pairs et, par là, devenir les arbitres de la situation. Les résultats de ces conceptions originales et désintéressées furent de retentissants échecs. La sérénité des généraux n'en fut point troublée, car ils

proclamèrent hautement qu'on ne les avait battus qu'au déni des règles essentielles de l'art de Mars. Il y eut des historiens pour les croire et faire leur apologie en rejetant leurs défaites sur un fatal concours de circonstances.

Il n'y a pas d'Histoire. Les compilations pénibles et indigestes qui en tiennent lieu varient selon les écoles, les températures sociales, les genres de gouvernements et, surtout, la classe à laquelle appartiennent ceux qui les rédigent.

Toutefois, inquiet pour son bandeau royal autant que pour l'auguste front qu'il ceignait, Sambuque, à l'instigation du digne prince Tiercelet, avait fait mander à la Cour le brave sergent Champagne.

Non sans embarras il représenta au sauveur de Théodose qu'après avoir pris le conseil de sa raison il se voyait obligé, malgré lui, de subordonner l'accomplissement des promesses solennelles qu'il avait faites à certaines conditions imposées par un légitime souci de l'intérêt supérieur du pays. Très obligeamment le naïf Champagne y souscrivit.

— Il faudrait, dit le bon roi Sambuque, en lui frappant amicalement sur l'épaule, que vous allassiez combattre sans retard le sire de Beaucour et que, suppléant à l'insuffisance manifeste de mes armées par le pouvoir merveilleux que vous détenez, vous défissiez complètement le plus redoutable et le plus cruel des ennemis de ce royaume. Outre que vous serez fait duc et que vous de-

viendrez l'heureux mari de ma fille Mina, vous mériterez, noble et généreux ami, le beau titre de *Sauveur de la Patrie*.

A ces mots, où excellent les rois, Champagne sentit se redresser le militaire vertueux qui était en lui. Il semblait que, déjà, une auréole civique le nimbat.

— Il ne se passera pas trois jours, s'écria-t-il, que je ne donne pleine satisfaction à votre Majesté. Non seulement le dernier fantassin du téméraire Beaucour aura repassé honteusement la frontière qu'il eut l'insigne outrecuidance de franchir, mais je vous aurai livré vivant, dans une cage de fer, le traître Beaucour lui-même. Toutefois, pour que je mène à bonne fin l'exécution de ce second point de la tâche glorieuse que je m'assigne, il plaira à Votre Majesté de me faire délivrer le sac que ses robins m'ont enlevé, contre toute justice, et qui est actuellement précieusement serré dans le coffre du greffe criminel de Caillebotte.

Sambuque leva les bras au ciel.

— Impossible, mon cher ami, exclama-t-il. Eussé-je dix fois plus de pouvoir que n'en ont d'ordinaire les rois, je ne parviendrais pas à vous faire restituer votre sac. Je recule devant la fastidieuse procédure qu'il nous faudrait entamer. Elle épuiserait, sans résultat appréciable, vingt ans de luttes judiciaires. Un greffe criminel, sachez-le, ne rend jamais ses prises. Ce serait contraire à la coutume. Si la couronne royale m'était dérobée, j'en devrais faire mon

deuil ; car, lors même que ma police l'aurait reprise des voleurs, il faudrait qu'elle tint office de pièce à conviction, et à ce titre elle serait la proie du greffe criminel. Par avance j'en frémis.

— C'est regrettable, Sire.

— Eh quoi, l'aide de votre sac vous est-elle à ce point indispensable ?

— Pour vous livrer le sire de Beaucour pieds et poings liés, oui, Sire... pour le défaire, non.

— Qu'à cela ne tienne. Il me suffit que vous obligiez les troupes de ce félon à une retraite précipitée.

— Il sera fait selon vos désirs, Sire.

L'audience était terminée. Sambuque se leva. Champagne fit à reculons les trois révérences de cour et se retira.

## VIII

Il consulta son miroir. Celui-ci lui fit connaître le lieu exact des positions occupées par les bandes du sire de Beaucour. Il se coiffa de son bonnet et partit aussitôt.

Il arriva aux approches du camp vers le milieu de la nuit. Il avait coupé en chemin une botte d'horties bien vigoureuses et cuisantes. Parvenu aux avant-postes il tourna son bonnet à droite.

Sous les étoiles l'armée dormait. Un grand silence pesait. De loin en loin la silhouette d'une vedette à cheval se découpait, très noire, sur le ciel d'un bleu



sombre ; et, dans l'obscurité, par moments, la lame nue d'un sabre, réfléchissant la lueur mourante d'un feu, jetait un éclair sanglant.

Champagne, invisible, s'introduisit dans chaque tente, y lacérant les vêtements qu'il y trouvait, les transportant d'un endroit à l'autre, en sorte que tous étaient mêlés. Ce bel exploit accompli il chercha l'emplacement du parc de cavalerie. Il y pénétra sans peine, trancha les liens d'une centaine de chevaux. Inquiets, tandis qu'il les frôlait, ils s'ébrouaient, s'éparaient, lançaient dans la nuit de grêles hennissements. Alors il se mit à leur fustiger le poitrail, à coups redoublés, au moyen de sa botte d'horties. Et ceux qu'il avait délivrés, fous de douleur, se ruèrent dans les ténèbres, furieusement, provoquant une telle panique parmi la multitude de leurs compagnons entravés que ceux-ci, emportant leur piquet, à leur tour se répandirent dans l'enceinte du camp, où leur fugue suscita un désordre épouvantable.

Cependant, satisfait du succès de son stratagème, emprunté de Polybe et de Strabon, Champagne s'en fut d'une traite chez le commandant des troupes du roi Sambuque. Il l'avisa de sa ruse et, non sans difficulté, le persuada d'attaquer sur le champ les cohortes du sire de Beaucour.

La plus grande confusion régnait au camp de celui-ci. Réveillés en sursaut par un tumulte insolite, les guerriers avaient pensé sauter sur leurs armes. Jugez de leur rage quand chacun, au

lieu de retrouver son uniforme et son équipement, mit la main sur une défroque hors d'usage et qui ne lui appartenait pas. Partout des cris de fureur s'élevaient. Ceux d'entre les généraux à qui il restait des cheveux se les arrachaient de désespoir, devant la stérile colère de leurs régiments et l'inexplicable déroute des montures. Indifférents aux ébats des chevaux, dont les ruades éparpillaient en l'air les débris des tentes, les soldats n'étaient préoccupés que du sort de leurs objets de toilette : brosses, peignes, bâtons de cosmétique, rubans. Ceux qui reconnaissaient de leurs hardes au dos d'un camarade, de bonne foi lui mettant leur poing sur le nez, l'accusaient, avec force jurons et menaces, d'avoir commis un larcin indigne ! Il y eut une mêlée générale, et ce temps fut mis à profit par l'armée présalésienne. Elle avait mis deux heures à franchir une lieue de pays, ce qui, au point de vue tactique, constituait un indéniable progrès. Son entrée en scène fut cause de la plus extraordinaire débâcle des temps modernes. Trente colonels furent faits prisonniers dans leur chemise. Le sire de Beaucour lui-même tomba aux mains des valeureuses légions du roi Sambuque. Un butin prodigieux fut ramassé sur le champ de carnage. C'est de ce jour que date la création de la plupart des galeries particulières de Caillebotte, si justement renommées à l'étranger. Seulement deux mois après ce sauve-qui-peut mémorable, les rares survivants des bandes du sire de Beaucour rentrè-

rent dans leurs foyers. La frayeur qu'ils avaient éprouvée, à la suite des événements foudroyants qui s'étaient succédé au cours de la nuit fatale, avait été telle qu'ils avaient couru d'une haleine pendant plusieurs jours. Ils avaient traversé leur propre pays sans le savoir et ne s'étaient arrêtés qu'aux portes des régions inexplorées, où la plus élémentaire prudence recommandait de ne pas poursuivre une fuite sans gloire.

## IX

Le retour à Caillebotte des troupes présalésiennes fut triomphal. Cent arches de verdure avaient été édifiées dans les rues que devait parcourir l'armée victorieuse. Elle entra dans la ville aux sons d'hymnes héroïques. Les trophées qu'elle rapportait arrachèrent à la foule des cris d'enthousiasme et de fierté patriotique. Ils dégénérèrent en un délire sublime quand on vit le sire de Beaucour dans la voiture du général en chef. Une garde d'honneur encadrait le noble équipage. Le royal vaincu souriait d'un air aimable et quelque peu avantageux. Il était de haute maison et acceptait son humiliation d'une grâce parfaite. Les journaux, sans distinction de parti, louèrent cette crânerie et ce bon goût. Elles valurent au sire de Beaucour, qui huit jours auparavant était considéré comme le plus mortel ennemi du royaume de

Présalé, les applaudissements flatteurs de la multitude. Les jeunes filles n'avaient d'yeux que pour lui. Elles lui envoyaient les baisers dont elles avaient pensé faire la récompense nationale des jeunes officiers et des vieux grognards de l'armée du roi Sambuque.

Le défilé dura cinq heures. Derrière les fourgons du trésor, confondu avec la canaille qui toujours suit les armées, Champagne arrivait, monté sur un méchant roussin que, par bonté d'âme, une vivandière avait daigné lui prêter. Depuis l'écrasement décisif du sire de Beaucour et de ses bandes, nul ne se préoccupait plus du pauvre sergent à qui était due la libération du territoire de Présalé. Il s'en affligeait, ne pouvant concevoir tant d'ingratitude. Après les services immenses qu'il venait de rendre à la couronne et au peuple de Présalé, il se sentait plus ignoré et plus obscur que lorsqu'il figurait, en serre-file, au dernier rang de Royal-Cravate. Plus amère encore eût été sa déception s'il avait pu soupçonner quelque chose des iniques desseins du bon roi Sambuque, et parcourir le bulletin par quoi le chef des troupes présalésiennes signalait sa victoire à la postérité. Pour la première fois de sa vie il eût fait réflexion à la Vérité, la Justice et l'Histoire. Ce document ne faisait pas seulement mention de son nom. Les fesses endolories, et couvert de la poudre des chemins, Champagne se consolait du peu d'égards qu'on lui montrait en songeant à l'entrevue que, nécessairement, il aurait

avec le souverain à la gloire duquel il n'avait pas peu contribué. Il lui suffirait d'un mot, sans doute, pour rétablir ses affaires et se voir dédommager du traitement indigne qu'une soldatesque avinée lui faisait subir. Ses illusions furent de courte durée. Comme, sous les quolibets de la populace, il débouchait sur la place du Dauphin, un piquet d'archers sortit du corps-de-garde et le vint appréhender, au nom du roi. Il demeura sans parole. Ce coup l'achevait. Ses gardiens le jetèrent dans une chaise et, sous bonne escorte, le firent porter, poursuivi de sauvages clameurs, à la prison municipale. Ils le fouillèrent consciencieusement, le dépouillèrent de ce qu'il avait de plus précieux. Ils lui prirent son bonnet, mais, toutefois, lui laissèrent son miroir, qui leur paraissait sans valeur. Après quoi ils l'enfermèrent dans un bon cachot et se retirèrent.

## X

Sur la paille humide de sa prison, Champagne, quand il n'avait rien de mieux à faire, méditait sur les retours de la destinée. Etant simple il les trouvait injustes et monstrueux. Cependant ni sa santé ni sa confiance n'étaient ébranlées par les revers. Il était de ceux dont l'heureuse nature ne saurait pâtir des rigueurs du sort. Ayant peu d'intel-

ligence il était optimiste. En attendant le moment de sa libération, qu'il jugeait ne point devoir tarder, il mangeait d'excellent appétit l'ordinaire camphré des détenus. Au bout de plusieurs mois une inquiétude pourtant lui vint et il se prit à soupirer.

Voilà donc où il en était, après avoir cru atteindre au faite des grandeurs ! Des trois talismans qui « devaient lui acquérir un bien inestimable ou lui attirer de grands maux » il ne lui restait que le miroir de la pie. Or, dans la misérable situation à quoi il était réduit, ce morceau de verre ne pouvait lui être d'aucune utilité.

A vrai dire il lui arrivait d'en éprouver le pouvoir. C'est ainsi qu'il apprit que son bonnet était allé rejoindre le sac de la bûcheronne dans les coffres bardés de fer du greffe criminel. Il en perdit l'espoir de le recouvrer jamais.

Tourmenté par le besoin de communiquer avec ses semblables, besoin dont la privation rend fous à lier, au bout de quelques années, les criminels condamnés à la cellule perpétuelle en Italie, Champagne avait tenté de converser avec son geôlier, homme grassouillet et rubicond qui, à première vue, paraissait pourvu de sentiments humains. Cet homme, en réalité, nourrissait une véritable animosité à l'égard des prisonniers confiés à ses soins. Avec le simpliste raisonnement des brutes, il les rendait responsables individuellement de ses tracasseries et de la médiocre condition qu'il souffrait. Au troisième essai Champagne renonça

au dessein d'attendrir ce cerbère et de se le concilier.

L'ennui commençait de le gagner d'ailleurs. Il le trompa en apprivoisant des araignées, à la manière de tant d'illustres reclus. Et sa pensée vagabonde s'en allait au pays où, près de l'âtre d'une chaumine, une bonne vieille l'attendait, sous son châle de cachemire. Une mélancolie alors l'abattait. Il songeait aux heures claires de son enfance et, parfois, ses souvenirs se précisant, il éclatait en sanglots, la tête entre les mains. Mais les pires maux dont la vie est faite ont une fin. Un matin, comme il achevait son premier repas, la porte de son cachot tourna sur ses gonds et, dans l'encadrement de l'huis, il vit apparaître la maigre et maussade figure d'un officier de justice. Deux archers à mine rébarbative l'accompagnaient.

Pour insigne de ses fonctions le vieux hibou judiciaire portait en chef un mortier et tenait à la main une verge noire. Il jeta par-dessus les oculaires de ses bécies un regard clair et froid sur Champagne, plus mort que vif, car il croyait sa dernière heure venue.

Sans daigner saluer le prisonnier, le robin lui dit d'une voix blanche :

— Par notre ministère faisons assavoir au sieur Champagne que, dans sa bonté infinie, il plaît à Sa Majesté Royale de lui faire grâce.

— Dieu soit loué! se dit le pauvre hère, le cœur soulagé d'un poids énorme.

Puis, pour exprimer sa reconnaissance :

— Vous répondrez de ma part... balbutia-t-il.

— Silence! lui enjoignit l'un des gens d'armes, en heurtant le carrelage humide du bout ferré de sa demi-pique.

— ...Mandons au sieur Champagne, poursuivit imperturbablement l'huisier, que c'est à l'occasion des fiançailles solennelles de Son Altesse Royale la princesse Mina avec S. A. S. le grand-duc Sire de Beaucour...

— Le Sire de Beaucour! exclama le malheureux prétendant, atterré.

— Silence! lui intima pour la seconde fois l'archer, qui roulait des yeux féroces.

— ...que Sa Majesté entend lui donner cette marque toute spéciale de sa faveur. Injonction toutefois est faite au dit sieur Champagne de quitter dans l'heure la ville de Caillebotte, dans les trois jours l'étendue du territoire de Présalé. Faute de quoi il est ordonné à notre force publique de courir sus à l'intéressé, de s'en rendre maîtresse et de le livrer à Notre fils le bourreau, pour qu'il en soit fait bonne et prompte justice...

— Détachez la cadine du prisonnier et rompez-lui sa manicle, ordonna le happe-chair au geôlier, lequel venait d'entrer dans la cellule, suivi par le forgeron de la prison.

En un tour de main l'opération fut faite. Champagne, plongé dans un abî-

me d'amères réflexions, n'avait pas seulement pris garde au violent coup de maillet que le maréchal avait dû asséner sur l'anneau pour le rompre. Au surplus on prit le soin louable d'abrégé les formalités. A coups de botte dans le derrière on chassa notre homme sur le pavé. Un attroupement se forma. Des badauds reconnurent Champagne et l'agonirent de quolibets.

— O temps, ô ingratitude ! pensait-il en s'éloignant à cloche-pied ; car il commençait de sentir les effets du coup de maillet.

Adroitement lancées par la marmaille, des pommes cuites s'écrasaient sur son dos. Il en reçut une au milieu de la figure, et ce fut avec cet agréable présent de la population de Caillebotte qu'il franchit l'enceinte de la ville.

## XI

Quand il eût fait deux ou trois lieues de pays il se sentit accablé de fatigue et s'assit dans l'herbe grasse, à l'ombre d'une haie de noisetiers.

— Est-ce croyable ? ne cessait-il de se répéter en s'épongeant et en poussant de gros soupirs. Voilà donc ce brave Tiercelet victime lui-même des intrigues de cour. Qui l'eût cru ?

Comme il avait l'âme humaine il se trouvait consolé dans ses malheurs par l'infortune d'autrui. Notre imperfection

admet qu'une équitable répartition d'injustices réalise la notion de Justice. Champagne avait cette philosophie des gens de bon sens qui ressemble assez à la résignation des bêtes de somme. Toute souffrance lui paraissait supportable, pourvu qu'il eût bien à manger et qu'on ne le privât point de sommeil. D'ailleurs il était assez léger. Et, dans l'ivresse de la liberté reconquise, il ne songeait nullement à tirer un enseignement de ses tribulations tragi-comiques. Néanmoins la perte de son sac et de son bonnet lui était sensible. La faim grondait dans ses entrailles. Il ne lui restait plus un liard, les sbires présalésiens lui ayant enlevé jusqu'aux neuf sous qui lui étaient restés de sa solde. La nécessité allait-elle durement se faire sentir à lui après une ère de prodigieuse prospérité ? Mais, à l'instant, il se rappela le trésor des voleurs qu'il avait confié aux racines de l'érable. Certes l'unique talisman qu'il possédât encore n'allait point mentir à sa merveilleuse vertu, en refusant de montrer le lieu où l'humus séculaire recouvrait la fortune que Champagne y avait enfouie.

— Miroir, s'écria-t-il, en tirant de sa poche le modeste morceau de verre, toi qui fus l'un des artisans des splendeurs dont je suis déchu, par pitié pour l'adversité que je souffre injustement, montre-moi le chemin de l'aisance, du repos et du bonheur. Je t'adjure, au nom du ciel, et pour l'amour d'une mère, dont je suis l'unique secours, d'accomplir fidèlement ton office.

Mais ô pauvre Champagne ! L'implacable miroir lui montra un sol éventré et une famille de bûcherons dansant avec une sorte de frénésie autour d'un monceau de pièces d'or.

La cognée avait heurté l'érable à la base et l'arbre, frappé à mort, en s'abattant avait livré son secret.

— Misérables enchanteurs, rugit alors le malheureux, au comble du désespoir, qu'ai-je donc fait pour m'attirer les maux dont vous m'accablez ? Je soupçonne que je suis le jouet d'une perfidie sans exemple. Innocente victime d'une vengeance que je ne puis avoir justifiée, quelque grandes qu'aient été mes fautes, dites-moi au moins pourquoi je suis aussi durement frappé. Ai-je donc inconsidérément usé des dons que vous m'octroyâtes, bien que je ne les eusse point sollicités ?

— Tu fus orgueilleux et tu fus vain, lui répondit un être invisible, qu'il supposa caché dans l'épaisse frondaison du noyer, dont les branches puissantes s'entre-croisaient au-dessus de sa tête. Tu ne sus point te contenir dans les bornes de la mesure et de la sagesse. Tu es puni dans ta faiblesse indigne et dans tes ambitions exagérées.

— Mais quel est donc ce bien précieux que j'aurais pu acquérir, toi qui me parles, si tu m'avais donné quelques conseils au lieu de ces remontrances tardives ?

— La liberté ! répondit la voix.

Champagne avec dépit lança le miroir dans la couronne mouvante du

noyer. Il y eut un froissement de feuilles et un oiseau, à tire-d'aile, partit dans l'azur lumineux.

— Canaille ! exclama Champagne, le poing tendu.

Il avait reconnu la pie qu'il avait trouvée au pied du chêne de la forêt et qu'il avait remise sur ses œufs.

— Ma foi, tant pis ! conclut-il après avoir laissé s'épancher son humeur en épithètes malsonnantes. Il était écrit que je manquerais ma vie et que le destin ne me serait point favorable. Libre ne le serai donc point ; et il me faudra encore gagner mon pain dans la dépendance et à la sueur de mon front. Baste ! mettons que j'aie fait un mauvais rêve, résorbé comme la buée des prairies au premier rayon de soleil.

Il se leva tout songeur. Au fait il lui restait la santé — qui vaut bien une fortune — et l'espoir de revoir sa mère au pays.

Or, on était au printemps et, dans les branches, à tue-tête les rossignols et les pinsons chantaient.

Champagne comprenait la langue musicale des oiseaux. Et tandis que, clopinant sous les ombrages mauves, il se remettait en route vers l'Inconnu, il se sentait devenir triste, oh ! mais triste à mourir.

Car les hôtes ailés des ramures bruisantes disaient :

« Il est un bien — un bien inestimable — seuls les hommes conscients y aspirent — un nombre restreint en jouit.

« Fortune, honneurs ni santé ne le valent — sans lui le rang est méprisable — sans valeur est la santé.

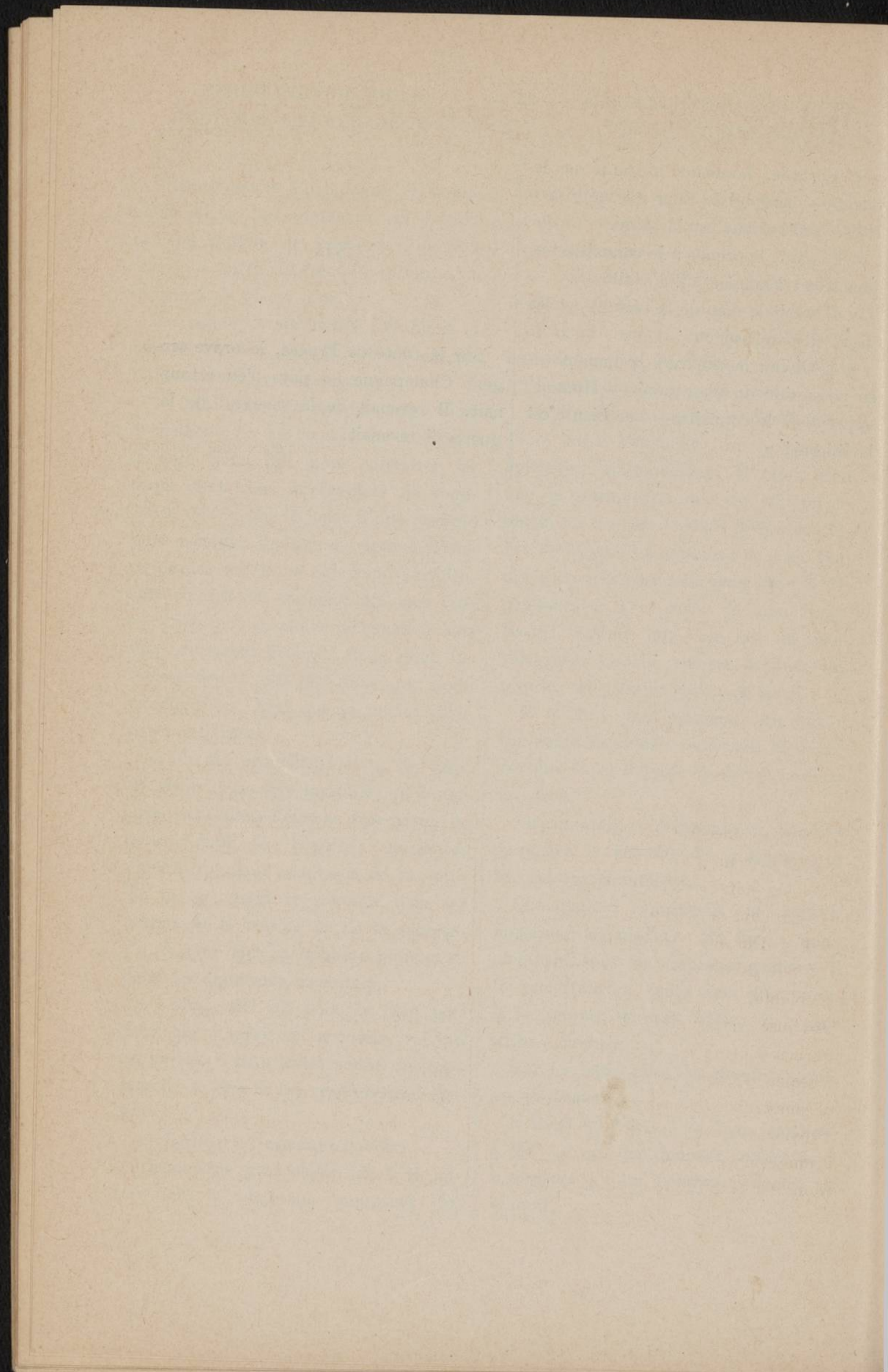
« Passant, apprends à le connaître — que serait l'homme s'il l'avait ?

« Il serait le dieu de la terre — et les dieux disparaîtraient.

« L'Oiseau monte vers la lumière — en possession du bien sacré — Homme apprends à le connaître — ce bien c'est la liberté ! »

## XII

Sur la route de France, le brave sergent Champagne au pays s'en retournait. Il revenait de la guerre ; de la guerre il revenait.







## Le Drageoir Javanais

Depuis longtemps il sentait bien qu'il possédait une ombre. La vision, venue de l'invisible, retournait à l'invisible. Ce n'était qu'une apparence, qui s'effaçait après avoir créé une illusion. Tout n'est que rêve.

EMILE ZOLA.

*Le Rêve.*

### I

Il était une fois un vieux juif fort méchant et un pauvre petit garçon. Le méchant juif avait nom Baruch-Ebenezer Ebbeni ; on appelait le pauvre petit garçon Domela Tronquador. Pourquoi y a-t-il des gens pour torturer leurs semblables et des malheureux pour souffrir jusqu'à la mort ? Nul ne le sait. Baruch Ebbeni et Domela Tronquador logeaient dans le quartier israélite d'Amsterdam. C'est, dans le pays des Provinces-Unies, une fort belle ville, comme on peut voir par les images de Monsieur Thys Maris, où il y a beau-

coup de gens fortunés, qui n'ont rien de mieux à faire que de boire du curacao, à la terrasse des maisons de thé, ou de fumer du bon tabac, couleur d'ambre, dans de longues pipes en terre de Gouda. Eh oui ! Malheureusement il n'y avait rien de commun entre l'existence dorée de ces gros marchands d'épices de Sumatra et la misérable vie que menait le petit Domela Tronquador. Figurez-vous qu'avec plusieurs autres bambins de son âge le pauvre enfant était, j'ose dire depuis le berceau, au service du juif Baruch Ebbeni, le plus laid, le plus sale et le plus rapace qui se pût voir. De son état Baruch était brocanteur. C'est un métier où il se gagne quelque argent, surtout qu'il n'y faut

point d'autre connaissance que celle de l'excessive crédulité des chalands. N'allez pas vous imaginer toutefois que les profits qu'il retirait de cet honnête négociant suffisaient à notre maître coquin. Ah ! mon Dieu, il lui en fallait bien davantage, et d'une espèce moins commune. Son amour de l'or et des pierres précieuses était à ce point immodéré que la seule vue d'un hochet enrichi de béryls, trébuchant au col d'un poupon de notable, faisait effroyablement loucher l'œil unique qui lui restait. Cet œil était jaune, tiqueté de rouge, comme celui des crapauds volants, à ce qu'il appert des récits chimériques. Il n'aimait rien tant, pour voir s'il ne leur pourrait rien dérober, que de suivre dans la Kalverstraat ou au Wolvengracht — qui sont, à Amsterdam, les promenades de bonne compagnie — les respectables donatrices, roides comme les Sainte-Thérèse de Rubens, sous la braverie empesée de leurs ajustements de brocart. Lorsqu'il trouvait un moment de loisir, il l'employait à courir de galetas en galetas. Très humblement il priait les parents, assez dénaturés ou assez dénués pour lui céder, de lui donner en tutelle les enfants dont ils n'avaient que faire. C'était, disait-il, charité pure de sa part que de s'occuper de ces marmiteux.

En coûterait-il quelque chose ? Point. Bienfaiteur obscur, Baruch Ebbeni garantissait à ses pupilles et l'instruction, et le gîte, et le couvert.

Il les « utilisait » de cent manières différentes. Et il en était de pendables,

ainsi que vous pourrez en juger.

Les uns, la mine mauvaise, les yeux et le nez semblables à des framboises trop mûres dans la blancheur de plâtre de la face, un foulard de coton élimé autour de leur cou maigre, cerclé de bistre, au bras un panier défoncé, couvert d'un vieux morceau de toile cirée, allaient mendier de porte en porte, offrant contre cinq *cent*, aux servantes ou aux concierges, un mauvais crayon noir ou une boîte de détestables *stekjes* (1). D'autres formaient des compagnies de musique. Ils allaient jouer du crinclin ou de la harpe dans la cour des bataillons carrés. Parfois une fenêtre violemment s'ouvrait. Force trognons de choux, abattis et ordures de cuisine diverses pleuvaient alors sur l'orchestre, pour seule rémunération de ses talents ; ou bien quelque joli bras blanc, armé d'un vase vengeur, mais dépourvu de poésie, ondoyait les exécutants d'une sorte à les faire fuir sans gloire.

Par groupes de deux ou de trois, certains, stylés à la récolte des mégots, parcouraient les quartiers aristocratiques et le boulevard, armés d'une hotte et d'une tige de fer pointue. Plusieurs étaient réduits à recueillir, dans une grande boîte à sardines, à la porte des hôtels et à l'angle des bornes, la crotte crayeuse des chiens. Cette crotte est fort prisée des mégissiers, car elle

---

(1) Allumettes.

contribue au blanchiment des peaux fines dont on tire les gants.

Les plus favorisés vendaient des fleurs.

On les voyait courir au soleil, tête nue, cheveux ébouriffés et les bas leur tombant sur les bottes, brandissant des bouquets de roses, de violettes ou d'œillets, selon la saison, derrière les carrosses magnifiques, où des jeunes filles trop blondes se prélassent auprès de vieux messieurs trop élégants.

La nuit, très tard, rompus de fatigue, mourant de soif et de faim, ils rentraient au logis lépreux qu'avait le vieux juif sur un des canaux de l'Amstel.

Après s'être sustentés, comme ils le pouvaient, d'un ordinaire peu ragoûtant de patates et de choucroute pourrie, en soupirant ils montaient se coucher.

Ils dormaient, plus mal que les bêtes savantes des cirques, sur des paillasses de zostères, dans un grenier, aux gîtes branlants, infesté des insectes les plus horribles : cancrelats, cloportes et araignées. Je ne parle pas des abominables punaises, qui pullulaient sur les murs hourdis de glaise craquelée.

Ils s'estimaient fort heureux si, par extraordinaire, ce soir-là, leur échine courbaturée n'avait point renoué connaissance avec le nerf de bœuf qui servait de fêrule au damné juif.

A coups de pied et à coups de poing celui-ci avait enseigné à Domela Tronquador l'art de faire reluire le cuir des bottes.

## II

Je dois supposer qu'aucun d'entre vous ne connaît dans Amsterdam la rue dite Tromp's wal? Pour moi je ne suis pas bien sûr qu'elle existe. Mais un enchanteur de mes amis m'en a parlé avec des assurances si formelles que je n'ai pas trouvé à y redire. Et la peinture qu'il m'en fit, avec un luxe de détails curieux, me parut si véridique, qu'après avoir entendu mon ami, j'aurais, sur mon honneur, juré connaître la Tromp's wal comme si je n'avais fait autre chose que d'y demeurer.

Sachez donc que c'est une rue très passante, et qu'elle est située à une portée d'arquebuse de l'Y, où sont les bassins et le port de la ville. Elle est bâtie d'hôtels magnifiques, en porphyre et en granit, à côté de vieilles maisons, étroites et hautes, qui certainement datent de l'époque où les hommes portaient des justaucorps noirs et les femmes des robes à paniers, si larges, si larges, que toute une classe, y compris la maîtresse dans sa chaire, y aurait pu tenir à l'aise.

La Tromp's wal, elle, n'est guère spacieuse. Et, sous les ponts chenus, verdis de mousse aux joints des briques, couleur chair et rouille, plusieurs canaux la coupent, d'une eau de plombagine et d'huile lourde, où s'allongent et se rétrécissent des reptations glauques. Mais, parce qu'elle donne sur le

Dam, où est le sombre logis de la Reine, jusqu'à nuit faite quantité d'équipages la sillonnent, tandis qu'une cohue grouillante, où les races voisinent et se heurtent, circule entre les façades historiées, d'une richesse orientale. A neuf heures le mouvement s'alentit. Les voitures semblent fondre et l'une après l'autre disparaître dans un brouillard bleu, qui lentement s'effume des quais gras. L'animation, telle qu'une marée, se porte au Rokin et au Kalvergracht. La Tromp's wal se vide. Les magasins ferment. Les volets mécaniques s'abaissent avec un roulement de tonnerre ; et les montres, brillamment éclairées, successivement s'éteignent comme après un service funèbre les as de pique flamboyants des cierges au maître-autel des cathédrales. Seuls, dans une cernure verte, au bout des candélabres de bronze bruni, à fût mince, les papillons jaunes du gaz municipal continuent de clignoter, sous les rafales soufflant du fleuve, dans la nuit, d'un violet sombre, resserrée par deux files parallèles de pignons à la sépia. Le ciel, par-dessus, tout déchiqueté sur les bords, semble un dais de soie bleu-marine, étoilé de cabochons d'or.

A l'angle de la plaine Miéris et de la Tromp's wal s'élève une construction ancienne. La distillerie Wynand et Fockinck y a un débit de son délicieux schiedam. La Compagnie des bateaux à vapeur du Zuiderzée, la Société anonyme des écluses de l'Amstel y ont des agences. Un libraire anabap-

tiste est installé au rez-de-chaussée. Et l'on voit, à la vitrine, sur des rayons peints d'un gris bleu, parmi des piles de bibles, couvertes en percaline rouge, quelques-uns de ces gros romans hollandais, intimistes et puérils, au plat en arabesques enchevêtrées, à la tranche marbrée de rose.

Sous le porche cintré et trapu, toujours béant, et d'où vient une haleine humide et glaciale, aux suints salpêtrés de cave, rebondissent, avec le grondement sourd des trains dans les tunnels, les gros camions verts et rouges de la firme Perkins, Buffa en zoon, messageries internationales.

Sous ce porche, dans l'encoignure droite, de sept heures du matin à neuf heures du soir se voyait une installation en plein vent, qui n'était guère compliquée. Elle se composait d'une sorte de tabouret, cloisonné sur trois de ses faces, enduit d'un vermillon éclatant. Sur la face antérieure de ce meuble, dont le bas était éclaboussé de boue, se lisait, en lettres d'ocre jaune, à moitié effacées par le temps, ce mot français : *Brosseur*. Au-dessus de la boîte figurait la forme en bois d'un pied, enrichi de *vuurlak*. (1) L'espace qui séparait le tabouret du soubassement de pierre bleue du mur était occupé par une armée imposante de pots de cirage, de calibres différents, plusieurs tas de vieux numéros du *Rotterdamche Courant*, un riflard de coton-

(1) Vernis à l'alcool.

nade grise et, sous le riflard, (car celui-ci était éployé par tous les temps) un sac de charbon dressé sur un petit banc, contre la façade dégoûtante de Perkins, Buffa en zoon.

La posture de ce sac de charbon était si effacée et si humble que personne, dans la bonne capitale des Provinces-Unies, n'eût pu s'en formaliser, pas même le gigantesque policeman, en uniforme bleu de roi, casque de feutre à cimier nickelé et gants de filosselle, qui, chaque jour, le truncheon au fourreau, arpentait la Tromp's wal, depuis le Dam jusqu'à la Wetterin.

C'est que, tout en possédant figure humaine, et peut être une âme comme vous et moi, mes chers petits enfants, une pauvre âme de pécheur, altérée de bonheur et de beauté, ce misérable sac de charbon avait parfaitement conscience de son peu de valeur et, du fond de son obscurité, appréciait la grandeur du bienfait qui lui permettait de jouir du soleil et de la pluie, absolument comme un syndic, abonné à l'Artis.

Vous ne doutez point que ce sac de charbon et Domela Tronquador formaient une même et indissoluble personne. Nul n'avait souci ni pitié du petit garçon à la borne, sauf les marchandes des quatre-saisons, épaisses compagnones au teint bourgeonné, peint sur les joues de vin de Bourgogne, aux cheveux de chanvre tordu où, comme les fauchets dans les bottes de foin, sont plantés à la diable des peignes de

celluloïd ambré, incrusté de strass scintillant. En passant, elles donnaient à Domela Tronquador quelque banane farineuse, en sa cosse fibrée, ou bien une tranche de noix de coco, blanche comme l'ivoire, où perlait une sudation laiteuse. L'enfant en avait bon besoin. Sans les compatissantes commères il se serait consumé de soif.

De cinq en cinq minutes sa voix de fausset stridait en modulations prolongées à travers le brouhaha de la circulation.

— Cireur de bottes... cireur de bottes... faites cirer vos bottes, vieilles ou neuves... cinq cent.

Ensuite il retombait dans une sorte de prostration.

Ce qui surtout lui enlevait l'apparence humaine c'était le vêtement dont Baruch Ebbeni l'avait affublé. Il consistait en une gaine de toile à voile grossière, boutonnée sur le dos, et qui lui emprisonnait le corps, des chevilles à la nuque. Cette défroque ignoble était zébrée d'une infinité de macules de pommade et de térébenthine. Une énorme casquette à pont s'enfonçait jusqu'aux oreilles de l'orphelin; et la visière de cuir, abaissée sur ses yeux, n'en laissait rien voir, débordée d'une protubérance charnue, comme lustrée à la coldcream, et qui devait être un nez.

## III

Toutes les deux heures on voyait arriver, du côté de la place Rembrandt, un vieux juif portugais, maigre, courbé comme un arc fatigué, et coiffé d'un haut bonnet de peau de lapin.

Dès qu'il entendait le bruit métallique de l'épieu en mérisier, à bout ferré, qui soutenait la marche légèrement claudicante de son « bienfaiteur », l'enfant tressaillait et sortait de sa torpeur. A cent mètres du porche sordide de Perkins, Buffa en zoon, le pas de Baruch Ebbeni s'accélérait. Sa taille voûtée se redressait comme s'il avait instantanément recouvré la jeunesse et la vigueur. Il mettait sa canne sous son bras de gorille efflanqué et se frottait les mains si vigoureusement qu'il devait sans aucun doute en détacher les cals rêches. Comme l'orfraie fait d'un os à moëlle, il s'emparait de la boîte de métal rouillé où Domela serrait le pécune, fruit de son industrie. Sa respiration sifflante s'échappait de ses bronches desséchées, entre ses chicots branlants. Minutieusement il comptait le billon. Quand il avait fini, il glissait l'argent dans une bourse de toile, dont il nouait avec soin les deux bouts, et qu'il remettait ensuite dans une des poches de sa houppelande verte, au collet graisseux.

— Poches ! faisait-il laconiquement, en fixant sur l'enfant médusé son œil rond, où ne vivait plus qu'une effroya-

ble cupidité. Domela montrait ses poches. Invariablement elles étaient vides. Alors le juif respirait. Il essuyait son front réticulé de grosses veines, prenait une pincée de tabac à priser, frottait avec agilité de son pouce jaune chacune de ses narines profondes et velues, puis, saisissant son bâton, le dos de nouveau voûté, se disposait à s'éloigner.

— Du pain, un morceau de pain, implorait alors Domela, d'une voix lamentable. Ses petites mains se tendaient en tremblant vers Baruch. Le juif tressaillait, désagréablement impressionné. Ses sourcils se fronçaient. Ses lèvres bleues avaient un rictus dans la broussaille de ses poils roux. Il soupirait avec une réelle commisération pour sa bonté, une fois de plus sollicitée, et, enfin, tendait au mauvais gueux qui l'importunait une croûte aux trois quarts moisie.

Comme un chien famélique Domela happait cette nourriture ; et il la dévorait silencieusement, le nez enfoui dans la mie rance et racornie. Durant ce temps Baruch retournait le tabouret. Il explorait les moindres recoins de l'exploitation, soulevait les pots de cirage et le tas de journaux, pour voir s'il n'y avait pas d'argent caché.

## IV

La foule indifférente autour d'eux fluait.

Des bourgeois passaient, maussades et gourmés, en redingote et chapeau de soie, pareils aux bourgeois impersonnels, innombrables comme les sables de la mer, que l'on peut voir à Pétersbourg, à Paris ou à Londres.

Souvent des soldats de l'armée des Indes, fantoches plaisants qui, les bras ballants dans leur uniforme bleu, à passepoil et brandebourgs oranges, s'avançaient, tournant sur leurs épaules de bois mal équarri leur figure impassible et poupine.

Il y avait le menu peuple : portefaix, manoeuvres, calicots, reconnaissables à leur costume resarci et fripé, mais surtout à leur visage, inquiet et sombre, où les privations, les peines de cœur et les soucis d'argent ont buriné un écheveau de rides.

Il y avait les matelots de la flotte, gaillards colorés et bruyants, qui vont en se dandinant, bras-dessus bras-dessous, avec leur pantalon ample, en pattes d'éléphant, leur vareuse rayée, et leur col carré de toile raide d'empois.

Le pavé semblait leur appartenir. Ils ne se souciaient de personne. Car le monde terrestre, durant les escales, reste étroit et mesquin pour les hommes de mer, accoutumés à l'infini du large.

Enfin il y avait les étrangers. Et il s'en voyait des races diverses qui peuplent le globe : chinois muets, aux yeux obliques, à la natte en queue de rat, frétilant sur leur robe de soie crasseuse ; nègres expansifs, aux lèvres épaisses, que dilate un rire noir et blanc ; malais gris de cendre, au visage hermétique et cruel.

Quelquefois un remous se dilatait. Les gens s'écartaient, montaient sur les trottoirs, paisiblement, en portant la main à leur bonnet ou à leur chapeau. Un carrosse ruisselant de vernis, aux panonceaux héraldiques, pareils à des soleils, arrivait au trot de ses six chevaux frisons, en soulevant des tourbillons de poussière.

C'était la reine et le prince son mari qui rentraient au palais du Dam.

## V

Ce spectacle de la rue, qui réjouit les badauds, laissait Domela Tronquador insensible. Celui qui souffre de la rigueur du sort, et qui est condamné à subir toujours la méchanceté des hommes, ne voit rien d'admirable dans le monde qu'ils ont créé à leur image, ni dans la comédie qu'ils y jouent. Le petit cireur de bottes ne savait ni lire ni écrire. Il ignorait le lieu de sa naissance et jusqu'au nom de ses parents. Ah ! si son âme, ingénue et tendre sous son

écorce rude, avait pu être réchauffée par l'adorable douceur d'une voix amie, de riches floraisons d'amour peut-être s'y seraient épanouies. Domela Tronquador eût été intelligent comme tant d'autres, à qui il ne manque qu'un rayon de bonté pour comprendre et devenir meilleur. Mais seul l'excès de ses maux pouvait l'émouvoir et lui faire verser des larmes.

Pourtant il connaissait une joie. Elle étendait sur son cœur les palmes d'or et les rameaux éblouis d'une résurrection. Un souffle embaumé doucement les agitait et Domela sentait neiger en lui une douceur tiède de plumes d'oiseaux. Cette illusion du bonheur, dont le reflet doré tremblait dans ses yeux pleins de crainte, lui venait de la belle boutique de Ser Sarphati Cuperus. Sa devanture, mystérieusement parée, était pour l'enfant comme le seuil d'un palais enchanté, face au porche humide et crasseux des messageries Perkins, Buffa en zoon. En réalité cette boutique était un magasin d'antiquités. L'antiquaire, Ser Sarphati Cuperus, était un magnifique vieillard, dans le genre des apôtres de Rembrandt. Son visage parcheminé était strié de rides multiples. Les boucles argentées de sa longue chevelure, s'échappant d'un bonnet fourré, ruisselaient sur ses épaules, un peu étriquées. Sa grande barbe blanche le rendait semblable aux pères Noël que l'on voit, parmi des écroulements de caramels mous, de dragées roses et de pommes de terre en mas-

sepain, à la montre des confiseurs, la veille de la Nativité. Ser Sarphati Cuperus en toute saison portait un caftan vert, glacé de reflets glauques, ourlé de véritable renard et serré à la taille par une cordelière de soie tressée.

Un bouddha de porcelaine japonaise, violemment peinturluré de carmin et d'outremer, riait au milieu de la vitrine. Tout près, un monstrueux dragon jaune safran, à crête d'émeraude, baillait effroyablement. Et l'on voyait passer sa langue écarlate et fourchue entre ses crocs blancs. Quantité de bibelots bizarres, des kriss damasquinés, de vieux livres, des Delft ventrus et poussiéreux, des colliers d'escarboucles orientales, des bonbonnières d'argent niellé, des estampes sur hollande, rognées par la dent des souris, encombraient les gradins, passés au sang de bœuf. Et, sur la muraille, au papier vert blasonné de rosaces à l'argenterie, se distinguait en partie une tapisserie de haute lice, représentant un Saint-Georges flamboyant, levant à deux mains, d'un geste courroucé et vengeur, son glaive flammé.

Depuis toujours, peut-être, les ténèbres avaient pris possession du magasin d'antiquités. Même à l'heure éblouissante de midi elles ne cédaient pas la place au soleil d'étain, dont la royauté écrasait les places rumorantes d'Amsterdam. A la tombée du jour sauvagement elles luttaiient avec la leur fumeuse et timide d'un quinquet, posé à l'angle du comptoir, entre une



salade de fer battu et une paire de jumelles de nacre, en style Directoire. Un coup de vent, parti des souterrains, où des Maures, sans doute, étaient enchaînés à des piliers de bronze, brusquement faisait vaciller cette clarté hésitante. Des silhouettes horribles aussitôt se colletaient sur les murs. Une tête monstrueuse surtout attirait l'attention de Domela Tronquador. Dotée d'un nez rétractile, qui plutôt ressemblait à une trompe, elle bondissait comme une lémure, cherchant à dévorer les autres ombres portées. Et celles-ci à son approche s'étiraient, tordues d'épouvante. Il arrivait qu'un autre masque grimaçant soudain surgît. Le combat alors se circonscrivait entre les deux ombres : C'est qu'un vieux numismate était entré dans le magasin d'antiquités et disputait avec Ser Sarphati Cuperus au sujet du prix d'une médaille franque.

Mais si ces merveilles incomparables transportaient l'âme de Domela Tronquador, son cœur ne battait jamais plus fort que lorsqu'il voyait apparaître au seuil de la boutique la délicieuse et mignonne créature qui l'habitait, comme les sylphides hantent les bois, les lutins l'air et les gnômes les cavernes, hiatus ouverts dans les rocs sourcilleux.

Cette petite divinité était Mademoiselle Diane Cuperus, la fille unique du digne antiquaire.

Pour Domela Tronquador elle était véritablement une fée. Mieux encore : Une princesse de légende, dans le gen-

re de Morgane, de Mab ou de Mélusine, dont Finck Cuypp, son compagnon de chaîne, qui savait lire, lui avait conté l'histoire, dans la nuit du grenier de Baruch Ebbeni.

A peine Domela osait lever les yeux lorsque Diane passait devant sa borne, avec son air fier et ses jolis atours.

Elle était divinement mise et portait chaque jour une toilette différente. Sous son chapeau de paille brune, garni d'un ruban ponceau et de bouquets de bigarreaux artificiels, ses cheveux noirs, naturellement ondulés, encadraient son visage, pareil à un beau fruit velouté, où riaient ses yeux espiègles. Ses joues appelaient le baiser. Sa bouche en cœur ressemblait à celle des poupées de biscuit du grand bazar hambourgeois du Rokin.

Oui, Domela avait honte de lui-même et de ses oripeaux fripés, quand il voyait sortir juffer Dianah de la boutique de Ser Sarphati Cuperus.

Le matin et l'après-midi elle se rendait à l'institution des demoiselles nobles, sur le Keldergracht.

Rika Swan, la vieille servante che nue, en châle de cachemire et godiche tuyautée, à rubans de soie flottants, portait le parapluie et le cartable de cuir fauve de sa maîtresse. Elle trotte à côté d'elle et véritablement avait peine à la suivre.

C'était là comme une apparition de rêve pour le petit cireur de bottes.

Longtemps après que Diane était passée, il lui semblait la voir encore,

en bottines de cuir mordoré, avec son sautoir d'argent fin, ses bracelets à pendeloques et sa robe de percale rouge où, dans le bas, en bordure, de petits hollandais dansaient en se tenant par les mains.

Hélas ! elle n'avait pas l'air de se douter de l'admiration muette de Domela. Et d'ailleurs que lui eût importé ! Qu'était-ce qu'un infime cireur de bottes vieilles ou neuves, à cinq cent la paire, aux yeux de juffer Dianah, la fille unique du riche antiquaire de la Tromp's wal ?

## VI

Cette année-là, le premier lundi de septembre, Domela Tronquador eut une stupeur. Il ne vit point Baruch Ebbeni de la journée.

Les affaires avaient marché. La recette se trouvait être une des meilleures qui eussent été recueillies. Le cireur de bottes en jugeait au poids de la tirelire de fer blanc, où il serrait à mesure le produit de son travail. Sans doute il se fut réjoui de l'heureuse circonstance qui, pour un temps, le libérerait des fréquentes apparitions du juif si, pour calmer sa faim, qui n'était pas petite, il avait pu se mettre sous la dent un oignon cru et un chanteau de pain bis. Il ne devait sa subsistance qu'à la grâce de son maître. Depuis le matin il n'avait plus rien

pris. Que n'eût-il donné pour voir apparaître son bourreau à l'angle de la plaine Miéris et de la Tromp's wal ! Sa présence près de la borne de Perkins, Buffa en zoon était redoutable sans doute : mais l'enfant lui devait le peu de nourriture qui le soutenait. Au regard d'un croûton avarié et de quelques échalotes appétissantes, qu'était-ce que les rebuffades que lui faisait souffrir le damné juif ? Il en était arrivé à souhaiter son arrivée comme une bénédiction d'en-haut. Dans cette attente, qui se prolongeait, il avait connu des affres mortelles : il n'osait, de crainte d'être battu, distraire un sou de sa recette et prier l'un ou l'autre de ses compagnons d'infortune d'aller lui quérir des biscottes. Les tourments qu'il endurait, joints à la chaleur du jour et aux longues privations qu'il avait souffertes jusque-là, lui troublèrent la cervelle et des visions se jouèrent de lui.

Le crépuscule s'était fait.

Le soleil descendait vers le Zuiderzée et les campanes du carillon, à la tour de l'Hôtel-de-ville, sonnaient six heures dans une valse de boîte à musique, quand le bruit sec d'une botte, se posant sur la forme vernissée du tabouret, tira Domela Tronquador de sa rêverie.

Machinalement il étendit la main vers ses brosses et leva la tête, tandis qu'un douloureux sourire, le « sourire » avec lequel, sur les indications de son maître, il lui fallait accueillir les

chalands, éclairait d'un pâle rayon sa face anémiée.

Mais il demeura béant.

Un prince indien se tenait devant lui, campé dans une attitude héroïque, la main sur la garde ciselée d'un cimeterre à fourreau de galuchat blanc. La poudre du couchant flambait autour de son front, qu'elle nimbait d'une gloire. Il portait une lacerne de drap écarlate, un turban de soie verte à aigrette et à glands d'or. Son visage de cendre, en-dessous, restait hermétique, avec les croissants d'ivoire des yeux, immobiles, et le sourire cruel de ses lèvres épaisses, retroussées sur des dents bien rangées et étincelantes. L'entrebaillement du manteau laissait voir, contenue par une ceinture de passementerie d'or, une tunique de brocart mauve, aux cassures luisantes et nettes. Le rajah, silencieux, tendait au cireur sa botte molle, en cuir rouge ; et Domela observa qu'il portait, suivant la mode orientale, un pantalon de laine blanche, ample et bouffant.

Avec quel tremblement de tout son être le cireur se mit à l'ouvrage ! Il épousseta délicatement la poussière grise qui ternissait la chaussure de l'altesse indienne, choisit, pour faire miroiter la pommade de cire et de térébenthine, le meilleur des chiffons de laine qu'il possédât.

Le prince, sans regarder l'esclave qui le servait, subissait son office dédaigneusement et non sans témoigner, par moments, d'une certaine impatien-

ce. La foule, énorme, contenue par deux gigantesques policemen bleus, avec ébahissement considérait ce spectacle rare. Mais elle ne se départait point du mutisme ni du flegme qui, jusque dans l'admiration le plus aveugle, demeurent le caractère et la vertu des peuples nordiques.

Enfin Domela cessa le va-et-vient de ses mains, tenant par les extrémités une bande de flanelle souple. Les bottes du rajah resplendissaient comme des miroirs. Les étoiles les plus superbes s'y fussent réfléchies avec complaisance. L'altesse exotique, satisfaite, jeta un florin à l'enfant. La foule s'écarta sur son passage, en silence, et, le poing sur la hanche, comme les lansquenets des gravures anciennes, il s'éloigna dans la direction du port.

## VII

Un émotion singulière faisait haleter Domela. Un prince s'était offert à sa vue. Il avait pu le servir. Il en concevait une joie intime et profonde. Cet honneur l'élevait au-dessus de lui-même et des misères de l'existence. Les autres cireurs de la ville n'en avaient point joui. La condition misérable de Domela Tronquador en était transfigurée inoubliablement.

Ses yeux considérait avec ravissement le florin qu'il avait reçu pour sa

peine. Baruch Ebbeni ne serait-il point satisfait? Le cireur de bottes déjà se flattait de le voir adouci pour un jour par ce gain démesuré et inattendu.

Soudain il eut un haut-le-corps. Un objet métallique brillait à ses pieds. Personne, à ce moment, ne passait devant le porche de Perkins, Buffa en zoon. Domela se baissa rapidement et ramassa la chose.

C'était une boîte, en forme de drageoir, d'un travail merveilleux.

La matière en était précieuse. Peut-être était-ce de l'or fin. Et elle était enrichie d'une foule d'incrustations qui figuraient, sur le couvercle, dans un paysage irréel, des pagodes entourées d'arbres bizarres, au perron desquelles, accroupis sur les marches, des animaux fantastiques regardaient le soleil, la crinière au vent.

Domela ne doutait point que le bijou merveilleux n'appartînt au prince indien qui s'était confié à ses soins. L'avait-il égaré? Mais non. Il l'avait jeté au petit cireur de bottes pour le récompenser. Ce n'était qu'une infime partie de ses immenses richesses. Pour l'enfant ébloui, c'était toute la beauté de l'Univers dans un travail de l'art.

Plongé dans un ravissement inexplicable, il s'abandonnait aux sensations qu'il éprouvait, quand une main sèche et noueuse s'abattit rudement sur son épaule.

— Double chien! maudit garnement! est-ce pour bayer aux corneilles que je te nourris? Allons, donne!

Domela, après avoir sursauté, eut un mouvement de recul. Les doigts maigres mais excessivement vigoureux du juif lui entraient dans la chair comme les griffes d'une serre. Et son œil de marassin méchamment luisait dans la végétation touffue du sourcil.

— Crachat de chrétien, tu te flattes donc de besogner suffisamment pour payer ton écot de soupe grasse et de patates fraîches? Moi qui te loge, te gave et t'habille, tu prétends me voler... garder frauduleusement ce qui me revient? Donne, te dis-je!

L'enfant, sans répondre, résistait à ses efforts.

— Ach, Iaveh!

Emporté par une fureur, Baruch Ebbeni se mit à dauber son pupille à grands coups de poing. Les bourrades rendaient un son mat comme dans un sac de farine. L'autre, sous l'averse, pliait l'échine, le cou rentré, les coudes hauts. Il reniflait bruyamment et, sur sa face de cirage, aux yeux noirs dilatés par la souffrance et la terreur, les larmes ruisselaient, délayant la pomme qui, par endroits, maculait les joues.

— Viendras-tu? cria Baruch.

D'un bond l'enfant se dégagea. Il regarda le juif en face, avec des yeux que celui-ci ne lui avait jamais vus. Une résolution inébranlable y brûlait.

— Non, dit-il.

Baruch Ebbeni s'était précipité. Le cireur de bottes ne l'attendit point. Les coudes collés aux flancs, éperdu-

ment il galopait, rasant les façades noires. Il courait vers le port. Son cœur sautait dans sa poitrine. Derrière lui, sur les dallages gras, les vieilles savates du juif bondissaient avec vélocité.

L'enfant entendait le vent siffler à ses oreilles. Les maisons à pignon, hermétiquement closes, d'un aspect lugubre, se succédaient sur son passage avec une rapidité confuse. Elles avaient l'air de venir au-devant de lui, en désordre, puis, l'une après l'autre, s'abattaient comme les décors des théâtres. Et les pensées de Domela, dans son petit cerveau, aussi dansaient une sarabande effrénée.

Il fit un faux pas. Le sol se déroba sous lui. Il ouvrit les bras. Comme une pierre il tomba dans l'éternité des ténèbres.

Des centaines de lumières vertes, jaunes, rouges et violettes sautillaient à la surface glauque et ridée de l'Y. Domela perçut un bruissement étrange. Une sensation de froid intense le saisit. Il ferma les yeux et perdit connaissance.

### VIII

Lorsqu'il revint à lui, il n'eut pas immédiatement conscience de ce qui se passait. Il avait l'impression d'être emporté dans un monde surnaturel par une force prodigieuse, à quoi il eût été vain de résister. De quelle nature était

cette force? Il s'évertua à la discerner et à la définir. Il lui semblait être à califourchon sur elle, comme un *ruiter* sur sa monture, aux *ommegangs* des villages de la banlieue d'Amsterdam. Et c'était une monture en effet, mais d'une espèce nouvelle, et qui laissa Domela Tronquador dans l'ébahissement lorsqu'il l'eût considérée de près.

C'était un gigantesque cyprin noir et rouge, aux nageoires d'or, souples et frémissantes, au ventre argenté. Le petit cireur de bottes était fort commodément assis sur son dos. Il serrait ses flancs entre ses jambes repliées et, pour ne pas perdre l'équilibre, des deux mains il se cramponnait à la nageoire mouvante qui se trouvait à sa portée.

Il se sentait une incroyable légèreté. Positivement il ne pesait guère plus lourd qu'une plume. Et le cyprin, plus vite que le vent, filait en battant l'eau de sa queue agile.

Il descendait avec Domela Tronquador au fond de l'empire des mers. Jamais spectacles plus surprenants ne s'étaient offerts aux regards de l'enfant. Auprès d'eux la boutique de Sarphati Cuperus n'était qu'un taudis sordide. C'est ainsi qu'il apprenait à connaître et que son esprit critique se formait. Car les beautés qui nous émeuvent sont relatives. Elles s'effacent l'une devant l'autre. Leur rayonnement, qui nous paraissait inégalable, cesse d'imposer l'admiration quand un foyer plus radieux se découvre. Et l'innombrable diversité, la splendeur toujours plus

pure et plus étincelante des sources de la beauté, sans cesser d'entretenir en nous une émotion divine, nous fait concevoir la fragilité des systèmes et la vanité des définitions.

Une clarté élyséenne tremblait sur les merveilles de l'Océan.

A chaque instant des grottes apparaissaient.

Ils traversaient leurs salles élevées et spacieuses. Les tons irisés des nacres et des perles semblaient onduler sur leurs parois. Des arbres de corail s'élevaient de leur sol, fait d'une mosaïque de pierreries ; et leur voûte en coupole était plus azurée que les ciels de printemps les plus purs. Et, sans trêve, les perspectives enchanteresses l'une sur l'autre s'embranchaient. Et, parmi les végétations luxuriantes, d'une flore inconnue aux yeux mortels, toute sorte de poissons nageaient. Par instants, d'un bref coup de queue, ils se renversaient, rompant la trame de leurs circuits lents ; et leur ventre d'opale, et leurs écailles de vermeil jetaient alors un éclair.

Domela Tronquador ne pouvait se lasser d'admirer leurs évolutions paisibles entre les algues et les fougères marines.

Mais une musique parvint à son oreille.

Elle était d'une douceur indicible. L'âme plaintive des violons y tremblait, confondue aux soupirs mystérieux des hautbois, à la plainte lointaine des

cors, au long frémissement des harpes. Des voix s'y mariaient. Les ondes sonores comme des barques d'or les portaient et, sur la crête aigrettée du flot, enflant à la brise leurs voiles de lin, elles accouraient, de plus en plus distinctes, pour disparaître ensuite, la proue encore scintillante, dans les nacres de l'horizon.

Le cyprin s'était arrêté au seuil d'un grand palais de cristal.

Une grille en défendait l'entrée. Elle s'ouvrit d'elle-même pour livrer passage à l'enfant. Il descendit de sa monture et s'engagea dans un vestibule.

Il s'allongeait entre des murs de verre. Par moments, ahuris, les turbots et les morues venaient se buter aux parois transparentes. Une allée de velours rouge, sur le pavement de marbre blanc, étouffait les pas de Domela Tronquador. Le plafond, au-dessus de lui, s'arrondissait comme aux serres de l'Artis ; et entre les plantes grasses, innombrables, dont les feuillages, lotiformes ou lancéolés, semblaient baigner, immobiles, dans la clarté lunaire des gouffres océaniques, l'enfant résolument s'avancçait.

Les plaintes harmonieuses de la symphonie invisible à mesure s'élevaient. Il allait vers cette musique, perdu dans un enchantement.

Il déboucha sur une rotonde. Des cygnes noirs et blancs voguaient, les ailes à demi gonflées, en des vasques de marbre rose, qu'ombrageaient des palmiers

puissants, à la couronne d'un vert sombre, étalée en bouquets de lanières acérées.

Au fond, sous un fronton porté par des colonnes sveltes, un porche béait. Sur le péristyle de grands laquais rouges promenaient leur ennui. Comme s'ils n'eussent attendu que l'arrivée du petit cireur de bottes de la Tromp's wal, ils s'écartèrent sur son passage. Et ils le saluaient, obséquieusement, en courbant jusqu'à terre leur longue échine souple.

— Je vous l'avais bien dit, exclama une voix joyeuse.

Sur un grand divan grenat, au milieu d'une salle décorée de merveilleux tapis, trois personnages, vêtus avec magnificence, étaient nonchalamment étendus.

Chose tout à fait incroyable : le plus vieux, qui avait l'air d'être le roi, ressemblait à s'y méprendre à Ser Sarphati Cuperus.

Il s'était jeté à bas du divan en voyant entrer Domela Tronquador et s'avançait à sa rencontre, la mine affable, les mains tendues.

Les deux autres se levèrent à leur tour.

Quelle surprise !

Dans l'un le petit cireur de bottes reconnut le prince indien qui avait laissé tomber le beau drageoir entre ses pots de cirage ; dans l'autre... Mon Dieu !

Jamais le cœur de Domela Tronquador n'avait battu plus violemment Juffe, Dianah Cuperus en personne se dressait devant lui. Et elle rougissait jus-

qu'aux lobes de ses oreilles de fine porcelaine, en souriant gentiment à son voisin de la Tromp's wal.

Imaginez une adorable petite princesse, en robe de tulle vieux-rose, pailletée d'or, aux cheveux noirs pareils à des fils de soie, retombant en boucles abondantes sur ses épaules et sur son dos. Un bandeau, serti de brillants, les contenait autour de son front et, modestement, elle baissait ses yeux, frangés de cils délicats, qui étendaient une ombre mauve sur ses joues duvetées, semblables à des pêches mûrissantes.

— Nous t'attendions, dit-elle d'une voix suave qui longuement résonna au cœur de Domela Tronquador. Et, en prononçant ces mots, qui faisaient une musique bien plus douce encore que celles des violons du paradis de Hollande, elle dardait sur le petit cireur de bottes vieilles ou neuves ses yeux noirs, profonds comme les sources des bois.

— Tout cela est bel et bon, fit d'un ton passablement maussade le prince indien, qui, jusque-là, avait gardé un silence hautain, en rapport avec son rang, mais je suppose bien que vous n'allez pas donner ma sœur en mariage à ce minable garçon, sans lui demander, au préalable, s'il nous rapporte le précieux drageoir que j'ai perdu ?

— C'est évident, répondit le Roi.

— Moi, je suis certaine qu'il l'a, dit avec vivacité la princesse.

Et elle ajouta avec une révérence à l'adresse de Domela Tronquador :

— N'est-ce pas, monsieur mon futur mari?

Comment diable! D'abord s'il ne le trouvait pas immédiatement, c'est qu'il était positivement troublé par les yeux et par la voix de Mademoiselle la princesse. Est-ce qu'elle n'aurait pas pu le regarder autrement? Je vous assure que Domela Tronquador n'avait jamais rien éprouvé de pareil. Il avait chaud et froid ensemble. Tout de suite il avait ouvert la bouche pour crier : « Bien sûr que je l'ai, ce drageoir! Ce n'est pas toujours au méchant Baruch Ebbeni que je l'aurais laissé! » Seulement, voilà! Si ses lèvres remuaient, aucun son ne sortait de sa gorge. C'était là une chose bien étrange, d'autant plus qu'il avait beau visiter minutieusement ses deux poches, il lui fallait bien convenir qu'elles étaient vides. Le malheureux en concevait un chagrin à ne pas croire. Non seulement il perdait une jolie boîte qui, certainement, devait valoir plusieurs doubles-florins, mais encore son cher espoir d'épouser la princesse Dianah et d'entrer dans la famille du roi Sarphati Cuperus. Il ne pouvait se faire à cette idée et, pour la dixième fois au moins, il allait recommencer ses fouilles fiévreuses, quand...

## IX

Il s'éveilla brusquement. Hélas! oui, ce n'était qu'un rêve! Par exemple, un instant, le pauvre petit cireur de bottes de la Tromp's wal se figura être le jouet d'une seconde hallucination. Sans doute le voyage au pays sous-marin, le palais de cristal, les trois personnages princiers sur le divan grenat, tout cela, enfin, n'avait été que le prétexte d'un songe ravissant, trop tôt évanoui. Mais la réalité qui succédait à ces chimères était elle-même si inattendue et si bizarre que, dans le premier moment, l'enfant ne put pas s'imaginer avoir abandonné les rives fantastiques au bord desquelles il avait goûté le bonheur.

Je vous dirai qu'il était étendu sur un lit de cuir, dans une haute salle propre et laide, qui sentait à la fois le vernis chauffé, les culots de tabac et les fonds tournés de bouteilles de bière. Il s'y volatisait aussi une vague puanteur de caoutchouc mouillé et de sueur humaine.

Le plafond, par endroits, reluisait de couleur émaillée blanche. Une crasse ailleurs le maculait de larges plaques brunes rayonnantes, pareilles aux taches de café sur les nappes ou aux taches d'encre sur le linge. Des rosaces en plâtre, aux oves fuligineux, de-ci de-là le décoraient. Il en descendait des tubes de fer qui, plus bas, bifurquaient, portant à chacune de leurs extrémités



des manchons d'éclairage en des cylindres de mica.

Derrière une cloison de bois de chêne à hauteur d'appui, s'alignaient des pupîtres jaunes, éclaboussés d'encre, chargés de registres et de paperasses. Des chaises de paille, montées sur leurs échasses, se tenaient avec importance devant ces pupîtres. Elles étaient occupées, mais n'en conservaient pas moins une attitude compassée et digne. On sentait, à les voir, qu'elles prêtaient régulièrement leur fond à des personnages de tout premier ordre. Sur l'une d'elles, cependant, un lamentable vieux veston gris achevait de mourir, à la manière des blessés sur le champ de bataille. D'affreuses plaies le trouaient de part en part, et il avait, à la poitrine, des contusions d'un noir bleuâtre, grandes comme les deux mains. Les seigneurs de ce magnifique palais étaient absents. Mais ce ne devait certes pas être pour toujours. En effet, a des patères plantées au hasard dans le mur gris, auprès d'une énorme armoire de pitch-pin, un chapeau de paille défoncé, une manchette veuve de son bonton, un foulard de coton violet et un dérisoire parapluie, dont la moitié des baleines, toutes écharnées, trouaient la peau, semblaient les attendre en se prélassant l'un à côté de l'autre avec une aisance qui dénotait l'habitude du lieu.

Ce qu'il y avait de particulièrement curieux, c'était le continuel grelottement fêlé d'un timbre qui devait avoir été bourré de papier. En tournant

la tête du côté d'où provenait ce bruit singulier Domela Tronquador vit, alignées et suspendues au mur, des boîtes d'acajou à clous d'or. L'une d'elle était ornée à sa partie supérieure d'une roue de cuivre qui tournait d'une façon désordonnée. Non sans but toutefois, car, au rythme saccadé du *t citis*, que le petit cireur de bottes avait perçu, un long ruban de papier se déroulait de la roue et jusqu'à terre s'allongeait, pour se perdre là, avec des contorsions convulsives, en un inextricable lacis.

— Où suis-je? murmura Domela Tronquador, effaré. Il se frotta les yeux avec une énergie qui avait fait un emprunt à la frayeur.

Au moment où, pour se rendre compte de la situation, il se dressait à demi sur le lit de cuir qui avait remplacé le grabat de zostères du grenier au bord de l'Amstel, un bourdonnement de voix s'éleva dans la pièce voisine. Ce bourdonnement confus à intervalles réguliers était ponctué par des écroulements de tonnerre et de bizarres petits chocs secs, à peu près comme si des géants eussent joué aux osselets.

— Alors, c'est toi qui a ramassé le gosse, Robyn? questionna une voix rauque de buveur de schiedam.

— Bien sûr! répondit une voix grasse et paisible.

— Endormi?

— Tiens! Il était onze heures du soir quand nous l'avons trouvé à la borne de Perkins, Buffa en zoon...

— Excellent *borrel!* interrompit un

timbre grêle. Et cette exclamation fut renforcée par un vigoureux claquement de langue.

— Il roupillait comme un bienheureux, continua la voix grasse et paisible. Nous avons pu l'amener en vigilante jusqu'ici, sans qu'une fois seulement il fit « pap ».

— Un paquet, quoi!

— Des rôdeurs ont dû le dévaliser pendant son sommeil, car je n'ai pas trouvé un *duyt* sur lui. Et sa tirelire aussi avait disparu.

— Ma tirelire! pensa Domela, bouleversé. Et son visage exprima une indicible terreur.

— Allons donc! ajouta la voix rauque.

— Pauvre garçon! Il devait avoir bu quelque chose?

— Tu crois? Peut-être il mourait de faim.

— C'est possible. En tout cas le voilà tiré des griffes du satané juif.

— Mon Dieu! exprimèrent les yeux dilatés du petit cireur de bottes.

— On n'a pas idée d'un type pareil, intervint une voix nouvelle, une voix mâle, la voix posée de quelqu'un qui sait bien ce qu'il dit.

— Et fort, fort! poursuivit-elle avec une nuance admirative dans l'intonation. Vous ne vous représentez pas ça. Il s'est défendu comme un beau diable.

— Beau? fit ironiquement la voix rauque.

— Allons, Helm, tais-toi. Laisse par-

ler Arnim, protesta la tablée avec ensemble.

— Il jurait des « Jéhovah! » et des « Barbe de Moïse! », à gueule que veux-tu. Mais je le tenais bien!

Ici une pause où le narrateur, probablement, en serrant les mâchoires, faisait le simulacre de secouer un gaillard de main de maître, à peu près comme on secoue un tablier rempli de miettes de pain au-dessus d'un bac à charbon.

— Il t'a laissé des égratignures en souvenir, dit en riant l'homme à la voix stridente.

— Oui, mais il me les a payées!

(Seconde pause et, sans aucun doute, second geste significatif et pittoresque suppléant à l'insuffisance du vocabulaire).

Ensuite celui qu'on nommait Arnim reprit :

— Le bougre a des ongles de chinois, ma parole... de sale chinois...

— Il y coupera pour cinq ans, proféra sentencieusement la voix rauque. Faut être cochon tout de même pour enlever des gosses et vivre à leurs dépens. Matador! Hourrah! A toi, Israëls. J'ai fini.

Arrivée à ce point la conversation que Domela écoutait, bouche bée et les cheveux dressés sur la tête, fut interrompue par un incroyable hourvari. Des doigts imitaient le cliquetis sec des castagnettes. Des paumes lourdement s'abattaient sur des épaules; et des cris

d'animaux fusaient en tous sens, traversés de coups de sifflet et de clameurs.

— Ecoute, Stan, s'écria brusquement la voix grave et posée. Le v'là encore qui renâcle et grogne comme un marcassin. Le chef aura dur à dresser son procès-verbal. Tiens, tiens ! Jacobsen est en train de faire tairé notre homme. Et vlan ! et pif ! Ah ! sale juif, c'est bien fait. Ça t'apprendra...

Une pleurnicherie reniflante, scandée de piailllements suraigus, s'élevait maintenant d'un endroit qui devait être contigu à la pièce où se trouvaient les joyeux compères, dont Domela Tronquador avait suivi la joute oratoire avec un intérêt compréhensible. A sa grande frayeur, le petit cireur de bottes reconnu dans cette voix qui geignait l'organe de son estimable bienfaiteur.

— Mon Dieu, sauvez-moi de ses griffes ! supplia-t-il en levant les yeux au ciel et en se pelotonnant sur lui-même, peureusement.

Le glissement feutré d'une paire de vieilles savates et le léger trottement de quatre petites bottines se fit entendre sur le carrelage du couloir. Et, à l'autre bout de la salle où Domela pensait mourir d'épouvante et de faim, doucement une porte s'ouvrit auprès de la cheminée de marbre noir. Ce ne fut pas l'ogre armé de son grand coutelas fraîchement affilé qui parut sur le seuil.

L'huis au contraire livre passage à deux charmantes petites filles, pauvrement habillées, de même grandeur, qui portaient à la main un cabas en toile

à voile et une cassette de bois de peuplier, badigeonnée de vermillon. Une grosse femme en cheveux les suivait, les épaules couvertes d'un châle gris à franges. Et elle portait un plateau chargé d'une assiette de bouillon et de masettes beurrées.

C'était une vue excessivement agréable. Involontairement Domela Tronquador se passa la main sur l'estomac en dilatant les narines et en écarquillant les yeux.

— Hei ! voilà notre jeune marchand de cirage réveillé, exclama la bienveillante commère, d'une voix quelque peu homasse.

— As-tu bien dormi, petit homme ? ajouta-t-elle, en posant son plateau sur une grande table recouverte d'une toile cirée. Puis aussitôt elle se planta devant Domela Tronquador et le considéra avec sollicitude, ses deux mains grasses et blanches croisées sur son ventre respectable.

L'enfant ne répondit pas. Il montrait toujours une défiance de bête traquée. Ses regards sauvages et craintifs tour à tour allaient de l'imposante matrone aux deux petites filles qui, sagement, s'étaient assises l'une à côté de l'autre sur un banc ; et des deux petites filles à l'assiette de grosse faïence, où le bouillon jaunâtre fumait en répandant une exquise odeur.

— Mange, pauvre mouton. C'est pour toi. Ça te fera du bien sur « l'estomac », dit en soupirant la compatissante *baesin*.

Nullement offusquée du mutisme de Domela Tronquador, elle poussa une chaise devant le bol et la pyramide de mastelles beurrées, installa le cireur de bottes sur le siège, puis alla s'affaler pesamment sur le banc auprès d'une des petites filles, qui lui abandonna tendrement sa main.

— Comme il avait faim, maman ! murmura cette délicieuse créature, en appuyant sa tête brune contre le bras dodu de sa mère.

— Pas si vite, infortuné, tu vas te faire du mal ! recommanda la bonne femme, après avoir fait entendre un susurrement de la langue et des lèvres qui dénonçait ses vives alarmes.

De fait « l'infortuné » lappait son consommé plutôt qu'il ne le buvait. Dans cet instant plus rien n'existait pour lui que le bonheur de boire de l'excellent bouillon de poule, comme certainement n'en ont pas, à l'heure de midi, les notables qui vont manger à l'hôtel du *Saumon d'Argent*, sur le Rokin. Et dans le bon bouillon, aux yeux bien gras et bien larges, il y avait aussi des lettres en vermicelle et des feuilles de céleri.

L'une après l'autre Domela croqua les mastelles. Il les savourait lentement, dans la béatitude d'un saint en son coin de Paradis. Elle fondaient sous sa dent comme la pâte blonde et vanillée des brioches sous celle des écoliers qui jouent au cerceau dans les ormaies et les charmilles de l'*Artis*. Et parfois un raisin, incorporé à la mie brune, lui ré-

jouissait le palais de sa douceur sucrée.

Quand son estomac eût englouti jusqu'à la dernière miette de cette pâtisserie de riches, il leva la tête et regarda la généreuse dame et ses deux petites filles.

— Dieu vous le rendra ! articula-t-il d'une voix rauque. Et, ne pouvant pas en dire davantage, car il n'était pas instruit, il posa la main sur son cœur.

Mais la commère et ses enfants se levèrent précipitamment. La porte venait de s'ouvrir. Un monsieur en redingote entra.

— Monsieur le lieutenant de police Pestel, fit avec déférence la matrone.

Elle avait fait au survenant une profonde révérence. Les deux petites filles baissèrent les yeux et rougirent, de plus en plus intimidées. Quand à Domela, qui ignorait les hiérarchies sociales, posément il descendit de sa chaise et se tint devant le nouvel arrivant avec l'aisance de ceux qui ne se rendent pas compte de la haute situation et du prestige des personnages en présence desquels ils se trouvent.

Son lorgnon entre le pouce et l'index de sa main droite, M. Pestel fit majestueusement quelques pas dans la pièce. Et de sa main gauche, fébrilement, il tisonnait sa forte denture, aux touches passablement endommagées par l'abus de la « tête à l'huile ».

— Ce garçon s'est sustenté, glapit-il, en cessant de grimacer et en permettant à son œil droit de reprendre le même angle d'ouverture que le gauche.

— Oui, M. Pestel, s'empressa de répondre la grosse mère, tremblante de respect et d'émotion.

— Ça va bien, conclut l'officier de paix qui, soudain, les lèvres pincées, se mit à agiter la tête à la manière des tortues, probablement parce que les bords de son démesuré faux-col lui entaillaient le menton.

Il le remit en place d'un geste sec, posa sa main osseuse, aux doigts chargés de bagues, sur la frêle épaule de Domela.

— Meilleur ami, fit-il d'une voix bourrue où, malgré tout, l'intention d'une bonté perçait, nous venons de coffrer ton patron. Tu ne savais pas ça, hein?

— Non, monsieur, souffla humblement le petit cireur de bottes.

Il n'osait pas avouer qu'il l'avait appris par les conversations du corps-de-garde. Et en lui-même il se demandait : « Qu'est-ce qu'on va faire de moi, à présent? »

M. Pestel parut avoir deviné cette question. Il sourit et ajouta :

— Hei! Tu ne retomberas plus sous sa coupe. Nous allons t'envoyer à Monnikendam, à l'école de bienfaisance. Tu recevras un beau costume neuf, en laine grise, de bons souliers à lacets, une jolie casquette de drap bleu. Tu apprendras à lire et à écrire. Enfin on t'enseignera un métier et tu deviendras, du moins je l'espère, un brave et honnête homme. Es-tu content!

S'il était content! Ceux dont les casques à cimier de nickel s'encadraient à ce moment dans l'embrasure de la porte ne durent conserver aucun doute à cet égard, car ils se mirent à tirer nerveusement les pointes de leurs épaisses moustaches rousses et à rouler de gros yeux blancs, qui n'auraient pas fait peur à un petit chien.

Domela Tronquador, le corps agité de frissons convulsifs, silencieusement pleurait entre ses petites mains noires.





# Histoire d'une petite fille et d'un chien

O solitude ! ô pauvreté !

ALFRED DE MUSSET.

## I

Le village est enseveli sous la neige. Un lourd manteau d'hermine couvre les épaules de la vieille église trapue, dont la tour gigantesque se perd dans le ciel noir. Les toits des maisons qui bordent le marché disparaissent sous une molle épaisseur d'ouate. Les façades sombres sont pareilles à des visages hostiles où des yeux rouges clignotent,

Anita, petite fille bohême, suivie par son épagneul Bobuche, marche avec précaution au milieu de l'unique rue du bourg.

Les souliers ferrés des paysans et les sabots des vachères à la longue ont damé un étroit sentier dans la neige.

Ce sentier coupe d'un trait, que l'on

dirait tracé à l'encre de Chine, la blancheur tassée entre les deux lignes parallèles de cassines mornes.

Il gèle. L'hiver s'est appesanti d'un coup sur la Flandre. Le vent du Nord ulule. Par-dessus la plaine infinie il vient de l'océan infini, dont le sourd mugissement fait tressaillir le silence funèbre.

Le village est un cimetière où des ombres fugitives glissent entre les tombes froides.

Un frisson surnaturel entre-choque les squelettes rameux des trembles, aux berges du canal.

Il y a un mort dans le bourg. Le glas tinte.

L'heure est pleine de mystère et d'effroi. Au temps jadis l'âme de la race, qui d'en-haut voulait voir la lumière divine ruisseler sur le monde qu'elle

transfigure, était montée au clocher sous le coq et la croix. Elle n'en est plus descendue, pour mêler sa voix allègre au million de voix dont la rumeur peuple la plaine. Abîmée dans la contemplation des cieux, elle n'a pas voulu saisir le sens des cris de la souffrance humaine. Pourtant elle n'a pas cessé de chanter ni de prier. Hélas ! personne ne l'écoute plus. Les hommes farouches et meurtris vivent tandis qu'elle agonise. Ils sont la force rude qui se transforme, se renouvelle et s'affermit. Elle est une force immobile et orgueilleuse. Comme le roc millénaire elle défie encore la vague. Mais l'écume du flot l'éclabousse ; ses assauts innombrables la rongent peu à peu.

Sous son châle gris, usé jusqu'à la trame, Anita, frileusement, croise ses bras sur sa poitrine frêle. Les enfants des pile-la-glèbe portent une chaude capeline de laine rouge qui protège leur tête contre l'injure de la bise. Anita n'a pas même un méchant bonnet.

Elle s'avance, le menton sur les côtes. Le vent aigre lui pince les oreilles. Les joues lui cuisent. Une buée obscurcit sa vue. Ses yeux irrités s'humectent. Elle craint de remuer ses lèvres gercées. Le moindre mouvement fendillerait la pellicule sèche et mince qui en recouvre la pulpe. Et le sang d'Anita perlerait à sa bouche comme la rosée au cœur d'une fleur.

Vite, vite, Bobuche, chien nomade. Votre petite maîtresse souffre de l'onglée. Un mauvais jupon de futaine lui

bat les cuisses et, sur ses talons, halète votre souffle rauque et court.

Il y a encore des garçons qui ne sont pas rentrés écrire leur devoir au coin du feu.

Ils ont fait une glissoire derrière la sacristie.

Ils se lancent dessus en vitesse, le corps tourné de trois quarts, les bras écartés comme font les duellistes et, vers le milieu de la piste, se baissent pour arriver au bout, à croppetons, très lentement.

D'autres, avec des cris sauvages qui réveillent l'écho sépulcral, se jettent des boules de neige durcie.

L'une d'elles, mal dirigée, atteint rudement Anita à l'épaule.

— Démons ! fait-elle avec colère, en frappant du pied le sol.

Bobuche, en aboyant, le corps tremblant de fureur, se précipite.

Mais Anita le rappelle.

Alors ils la reconnaissent et, s'arrêtant de polissonner, les mains dans les poches et les jambes écartées, ils ricangent et disent entre eux :

— C'est Anita, la fille bohême. C'est Anita, la danseuse au tambourin.

Vous avez raison, têtes dures. C'est Anita la noire, au teint basané, aux prunelles pareilles à des myrtilles humides.

Justement M. Flessyn, pharmacien et droguiste, un bonnet de peau de lapin tiré sur ses oreilles violettes et poilues, des moufles de tricot gantant ses gros doigts nouveaux, est en train de balayer



au ruisseau la neige qui recouvrait le trottoir devant sa belle officine où, entre deux globes lumineux, l'un rouge et l'autre bleu, il y a un monsieur qui sourit avec bienveillance, en dodelinant de la tête et en étendant la main.

Chaque fois qu'il a brossé un peu M. Flessyn se repose. Ses gros sourcils remuent. Ses pommettes s'étirent, son nez verruqueux remonte et ses regards se posent avec insistance et dignité sur les passants. Cela ne dure qu'un instant. M. Flessyn est un homme actif qui n'a guère de temps à perdre. Il reprend sa brosse et en cogne le plateau contre la bordure du trottoir pour faire tomber la neige qui s'y est amassée.

L'apothicaire aussi se retourne quand passe Anita. Et, par-dessus les verres fumés de ses bécies, la regardant s'enfoncer dans la nuit de décembre, il secoue la tête et crache dans la rue, par-dessus son épaule.

Il n'est pas méchant, M. Flessyn. Mais dans la bonne société, au village, ce n'est guère qu'une petite ballerine tzigane.

Et M. Flessyn est premier échevin de la commune.

Anita heurte l'un contre l'autre ses sabots fendus.

Elle est arrivée.

Devant ses yeux éblouis rayonne un magasin magnifique. Au travers de la buée qui amatit la vitrine se distinguent des boccas, remplis de boules vertes, rouges ou jaunes.

On voit aussi beaucoup de pains ronds, allongés ou carrés.

Sur la vitrine on lit ces mots, peints en lettres dorées d'un demi-pied :

*Boulangerie Cyrille Zwavelzuur*

*Maison de premier ordre*

*Spécialité de matons et de pains à la grecque.*

Timidement Anita pousse la porte. Drelin ! drelin !

Un carillon sonore se fait entendre.

Du fond de la boutique un gros basset, au pelage très noir et très lustré, accourt, en toussant et en secouant ses larges oreilles.

Par-dessus le comptoir se penche à mi-corps une matrone maflue, haute en graisse, en train de ranger avec méthode des matons dorés et croquants dans une boîte de carton rose.

C'est Madame Jusevine Zwavelzuur, la femme du boulanger.

Elle reconnaît Anita. Aussitôt ses sourcils touffus, pareils aux houppes de crin qui ombragent les yeux ronds des magots japonais, se rejoignent à la racine de son nez luisant. Son visage, couleur de crêpe mal cuite, se renfrogne et contracte une expression de dégoût et de mépris indéfinissables.

— Ma petite, glapit-elle, depuis quand entre-t-on avec des chiens rogneux dans la boulangerie Zwavelzuur, de la rue de l'Eglise ?

Oui, depuis quand ? Anita se le demande. Où donc avait-elle ses idées ? Allons, dehors, Bobuche !

Il ne proteste pas quand la danseuse le chasse. C'est qu'il est accoutumé, ce chien, à la douceur des accueils dans le monde. Il sort gravement, l'oreille basse; et, sur le pavé, auprès du seuil, se choisit une place, pas trop couverte de neige, où il s'allonge, le museau sur les pattes de devant.

Il sent bien bon dans la boulangerie Zwavelzuur, de la rue de l'Eglise! Une odeur de pâte vanillée et de pain d'épices au miel flotte dans l'air. Il s'y mêle aussi un agréable parfum de caramels mous et de brioches au beurre. Et, sur le marbre du comptoir, en des terrines plates, des gâteaux blonds sont étagés; certainement ils sont meilleurs à manger que du pain noir rassis. Ça fait qu'ils attirent invinciblement le regard affamé d'Anita.

— Qu'est-ce qu'il y a, cette fois. Est-ce encore pour me demander un « boerke » (1) à crédit que vous êtes venue? interroge brusquement l'imposante boulangère.

Pareille à un bastion de chair dans son corsage d'alpaga, que rehausse un sautoir en or massif, Madame Jusevine Zwavelzuur laisse choir sur la fille bohème un regard lourd comme une brique.

C'est vrai qu'Anita fait tache dans la jolie boutique propre et tiède, dont le comptoir bas, peint à trois couches de ripolin, ressemble, dans sa blancheur

étincelante, au banc de communion des églises.

Figurez-vous que les coudes lui passent, à Anita. Cette petite osée a sa robe à trous et, Dieu me damne, l'on voit sa peau à travers! Jésus-Christus, est-ce là une clientèle qui fasse honneur aux gens, je vous le demande?

C'est ce que pense Madame Jusevine Zwavelzuur.

Quand ses méchants petits yeux de belette ont fini d'inspecter de bas en haut et de haut en bas la mise peu catholique d'Anita, elle profère durement :

— Sans argent, bernique! La porte est là. A la fin je suis lasse de faire l'aumône aux pouilleux. Vous me devez encore un pain de la fois dernière, ma fille, et vous n'en aurez un autre que si vous me les payez bien tous les deux.

Voilà ce que dit Madame Jusevine Zwavelzuur, de la boulangerie Zwavelzuur, spécialité de matons et de pain à la grecque.

Anita n'entend guère le bas-flamand. Mais elle comprend bien que la boulangère refuse de lui céder la boule bise que désigne son petit index rouge dans la manne d'osier, large et profonde.

Alors Anita secoue énergiquement la tête. Et de sa main engourdie, péniblement, elle extrait une pièce d'argent.

— Geld, dit-elle, d'une voix rauque. Avec orgueil elle tend la pièce à la marchande de gâteaux. Aux carreaux à meneaux de l'huis apparaît le museau triste de Bobuche.

(1) Petit pain blanc au lait.

Que peut faire un si long temps sa maîtresse Anita, dans l'hospitalière et chaude boutique blanche?

Bobuche ne comprend pas et, le museau collé à la vitre, il regarde, dressé sur ses pattes de derrière.

Madame Jusevine Zwavelzuur dédaigneusement a pris la pièce que lui présentait l'enfant.

Elle la tourne et la retourne dans tous les sens, comme une chose qu'elle n'aurait jamais vue. Puis elle la jette sur le marbre, où elle rend un son clair.

— C'est un florin, dit-elle, en haussant les épaules. Un florin, cela n'est point de l'argent chrétien. Je n'ai que faire de cette monnaie de gueux. Dieu sait où elle a été volée!

Madame Jusevine Zwavelzuur majestueusement tourne le dos à Anita.

Elle ouvre de grands yeux, la fille bohème! Comment? on lui refuse sa pièce? Cependant elle est fort bonne, cette pièce. Anita en est convaincue. En retournant le tiroir de la commode, Hercules, tout-à-l'heure, l'a retrouvée au fond d'une vieille bourse.

Mon Dieu, comment lui expliquer, en rentrant, le refus de la dame boulangère!

— Eh bien, je vous dis que votre pièce ne vaut rien, répète hargneusement Madame Jusevine Zwavelzuur.

Sous le comptoir le basset au pelage très noir et très lustré sourdement gronde.

— La paix, Tist! lui enjoint la panetière.

Sans doute elle entend prouver qu'elle est bonne et que, par humanité, elle ne veut pas exciter son chien contre les coureuses de rue.

Anita pousse un profond soupir; elle allonge la main vers le comptoir, reprend la pièce. Une dernière fois elle hume la bonne odeur de pâte chaude que fleure la belle boutique blanche puis, lentement, sans prononcer un mot elle sort. Madame Jusevine Zwavelzuur la suit de près pour voir si elle ne vole pas, en passant, un *podoumeke* (1) dans la corbeille. Drelin! drelin! fait encore une fois le carillon de l'entrée. Puis on entend le bruit étouffé de deux petits sabots qui trottent dans la neige. Et Madame Jusevine Zwavelzuur, par les carreaux à meneaux, regarde se dissoudre peu à peu, dans le noir de la nuit, une silhouette frêle autour de laquelle une autre silhouette, qui doit appartenir à un chien, à moins que ce ne soit l'ombre d'un lapin diabolique, trace en courant de grands cercles, qui se rétrécissent de plus en plus, jusqu'à ce que la bête-fantôme se sente fatiguée et se borne à marcher, le museau sur les talons d'Anita.

— Il y a tout de même de la rascaille sur la terre, pense avec une réelle affliction l'excellente Madame Jusevine Zwavelzuur. Je ne m'explique vraiment pas comment le Bourgmestre Pounder et le Collège scabinal ont pu autoriser cette

(1) Petit pain bis aux raisins de Corinthe.

graine de bandits à camper à l'entrée de la commune. Non, c'est à peine croyable !

La digne Madame Jusevine Zwavelzuur soupire, car elle prend part au malheur des honnêtes gens menacés dans leur sécurité par une engeance peu recommandable. Tist, pareil à un gros rat luisant, s'approche d'elle, la queue frétilante. Avide de caresses, les yeux mi-clos déjà de volupté, il se dresse sur ses courtes pattes contre les jambes de sa maîtresse. La boulangère se dit : « Mon brave chien Tist a faim. » Comme elle a le cœur sensible, elle prend dans la terrine, sur le comptoir, un des matons bien fourrés et bien croustillants. Et elle l'émiette sur le carrelage devant le gros Tist. Mais le chien, après avoir reniflé, s'éloigne. Il n'a pas d'appétit. Du pied Madame Jusevine Zwavelzuur pousse les débris de gâteau sous une table ronde. Et soudain elle se rappelle sa charmante Grietje, qui joue avec sa poupée Liva, à la clarté de la belle lampe de porcelaine blanche, auprès du bon feu. Et alors, bien vite, Madame Jusevine Zwavelzuur, de la boulangerie Zwavelzuur, spécialité de matons et de pain à la grecque, rentre avec Tist dans sa douillette cuisine, au fond du magasin.

## II

Ce ne sera pas le premier soir, sans doute, qu'Anita se passera de souper. En prenant le chemin le plus long, par le coin du Tilleul-fleuri, elle rentre à la roulotte, remise à l'est du village, dans le pré de Pier Sonck, le charitable brasseur. Anita n'ignore pas qu'elle sera battue. Hercules n'est pas tendre et, quand il a faim, il voit rouge. Hercules est une brute et sa compagne, Mme de Memphis ne vaut guère mieux. Son museau de taupe la rend dégoûtante. Elle a de longs doigts crochus qui déchireront le visage d'Anita. La fille bohème sait cela. Mais elle se résigne. Les ais des portes basses filtrent sur la neige de minces rais de clarté jaune. Des sabots lourds traînent sur les carrelages. Il y a, devant les seuils, des bottes de paille à moitié pourries et l'on entend, à l'intérieur des cassines, un bourdonnement assourdi de voix. Apparemment, auprès du poêle de Louvain, où le « drank » (1) pour les bêtes mitonne dans le grand chaudron de fer, les paysans, l'écuelle entre les genoux, les yeux luisants et les oreilles écartées, lapent goulûment la garbure au lard et aux choux.

Anita entend le bruit mat des cuillers contre le bois. Son estomac se creuse. C'est que jusqu'ici Anita n'a vécu que de pain sec et de soupe maigre.

(1) Breuvage.

Elle pense qu'il serait bien bon pourtant manger une fois à sa faim.

Elle ne se rappelle point avoir fait autre chose que courir le pays, derrière la maringotte du basque Ximenès, dit Hercules, et de la gitane Mercédès, surnommée Mme de Memphis.

Qui fut son père? Qui fut sa mère? Elle ne sait. Une plante sauvage un jour poussa dans les rocs; le fleuve qui débordait l'emporta. Anita est cette fleur d'un jour qui roule vers l'Océan, emportée par le flot bourbeux.

Elle se souvient seulement avoir traversé autrefois une terre merveilleuse, et dont elle est à jamais exilée. Haut dans le ciel bleu le soleil brillait. Des orangers croissaient, dans les ravins tourmentés, au bord des torrents que le soleil de midi dessèche. Sur la margelle en ruine des puits, des femmes, belles comme des astres, aux vêtements éclatants, à la voix fraîche comme le timbre du cristal sonore, penchaient leur corps ondulant. Et l'eau pure, l'eau radieuse des fontaines de la terre, ruisselait de leur cruche, comme un flot de pierreries scintillantes.

Les villes retentissaient du son des tambourins et des castagnettes, tandis qu'au soir tombant, dans l'ombre violette étendue par les maisons closes, sous quelque balcon un beau jeune homme, le sombrero tiré les yeux, pinçait languissamment une guitare.

Elle avait entendu dire par Hercules que c'était là l'Espagne, la terre des soleil et des sierras neigeuses.

L'Espagne!

Comme elle aurait voulu y retourner! N'était-ce point là sa patrie? Elle se sentait lasse d'errer dans la plaine maussade, où le vent échevelé galope en frappant de ses sabots le sol plat.

De toutes parts l'Océan sombre et mystérieux l'emprisonnait. Du sommet des dunes on le voyait qui rejoint le ciel bas, aux nuages de plomb. Et, du côté de la terre, c'était la désolation infinie de l'étendue sans la hauteur. Les seules cîmes que l'on apercevait, au milieu d'un bouquet d'arbres, étaient les clochers des églises, au loin.

Ah! si elle avait pu retrouver le chemin! Bien vite elle se serait enfuie. Elle serait allée boire à grands traits l'air flambant, l'air électrique des régions hautes.

Elle aurait dansé sur les places publiques, en belières d'or, robe de soie écarlate et boléro de velours passémenté de clinquant.

A l'angle du tapis, assis sur son derrière, Bobuche aurait recueilli dans sa sébile des pièces d'or et d'argent.

### III

Anita sort de son rêve.

Le vent fait grincer les branches grêles des arbres qui bornent la prairie.

Devant la petite danseuse se dresse la roulotte misérable.

Une seule des quatre lucarnes est éclairée.

Autour de ce faible rougeoiement c'est la nuit, la nuit épaisse, blêmie un peu, à ras du sol, par la blancheur de la neige tombée.

Rondache, le vieux cheval écharné, dont les gros os, saillant sous la peau, font ressembler celle-ci à une mauvaise tente trouée par ses piquets, Rondache est attaché au tronc d'un orme et dort debout, paisiblement.

La porte de la cambuse s'ouvre. Un éventail d'or et de pourpre se déploie dans les ténèbres. Anita s'arrête, éblouie et surprise.

Deux ombres, l'une énorme et trapue, l'autre anguleuse et mince, viennent de surgir sur l'écran lumineux du seuil.

L'ombre énorme et trapue écarte les jambes et se campe, les poings sur les hanches. L'ombre fluette, au contraire, tend le buste, baisse les épaules, pareille à la panthère sur le point de bondir.

— Pour quand? gaillonne une voix avinée et rude.

Anita ne desserre pas les dents. Elle n'a pas peur. Cependant ses petits poings se crispent. Bobuche, moins brave, s'efface derrière elle, la queue entre les pattes.

— La dame refuse, dit Anita, très vite, en escaladant le raide escalier de bois.

— Qu'est-ce que tu chantes?

La main pesante du lutteur rudement vient de s'abattre sur l'épaule chétive de la maigrichonne qui chancelle.

— La dame du boulanger n'a pas voulu donner du pain.

— On n'en fait donc plus au village?

— Réponds donc, insolente!

Les mains sèches de la tireuse de cartes poussent Anita à l'intérieur de la roulotte. L'enfant se cogne à l'angle de la table et retient un cri de douleur.

— Je t'avais donné de l'argent.

— Le voici. La pièce est mauvaise.

Anita jette le florin sur le zinc de la table puis, ayant écarté les mèches sombres qui tombaient en désordre sur ses yeux, elle fixe Hercules d'un regard hardi.

— Le florin?... Tu mens!...

— Ah! ah! une pièce d'argent neuf et tintant!...

Mme de Memphis éclate d'un mauvais rire. Les ailes de son nez crochu frémissent. Il y a dans l'air une odeur de sang frais, de sang jeune.

— Je dis la vérité.

— Gueuse!

— Les florins n'ont pas cours.

— Je t'arracherai ta vilaine langue de vipère, petite menteuse. Ah! les florins, les bons florins d'argent pur n'ont plus cours, à la frontière de Hollande. Avoue donc qu'au lieu de faire la commission dont je t'avais chargé, tu as préféré aller polissonner avec les garçons, derrière l'église.

— Ce n'est pas vrai.

— Hein?

L'athlète de foire a blêmi. La vieille sorcière, dont les yeux étincelants dévo-

rent Anita, court au fond de la roulotte et tend à Hercules, dont les mains tremblent, le martinet à sept queues qu'elle a pris derrière le lit. Mais la brute, dont la tête de galérien, toute rase, au nez épaté, aux mâchoires proéminentes, paraît plus hideuse, défigurée par la fureur, écarte le bras de sa femme. Il n'a pas besoin d'un instrument de supplice pour martyriser l'enfant.

— Répète un peu voir ?

— Non ! dit tout bas Anita, épouvantée.

— Ah ! salope !

Les coups pleuvent dru sur Anita. Elle baisse la tête, lève les bras, instinctivement.

Par orgueil elle ne veut pas crier et serre les dents. Ses yeux fiers, pleins encore de défi, n'ont pas une larme.

Mais en reculant devant Hercules elle passe auprès de Mme de Memphis. Alors la tireuse de cartes étend les mains. Ses doigts crochus happent Anita, enfoncent leurs ongles dans sa chair. La souffrance est trop vive. La petite bohémienne pousse un cri déchirant, porte convulsivement la main à son bras.

Bobuche n'y tient plus. Il bondit du dessous du poêle où il s'était tapi, peureusement, et manifeste l'indignation qu'ils ressentent en aboyant avec fureur.

— Qu'est-ce ? il se mêle à présent de nos affaires, ce sale cabot. Ah ! ah ! il y a longtemps qu'il m'embête. Et j'en ai assez de le nourrir, de nourrir un rogneux, un feignant qui ne sait même plus sauter à travers les cerceaux. Ah !

tu te permets d'émettre ton avis, toi...  
Tiens ! rosse ! tiens, crapule !...

Une sauvagerie s'est emparée du lutteur. La bête primitive s'est réveillée en lui. Il écume. A coups de botte dans le ventre, sur le museau, dans les côtes, il chasse devant lui l'épagneul gémissant. En vain Bobuche cherche un abri pour échapper à la fureur de l'athlète.

Anita, muette d'horreur, était restée clouée sur place. Mais quand elle voit le sang jaillir du museau de son pauvre Bobuche bien-aimé, une rage inexprimable la possède.

— Oh ! non, pas ça, fait-elle d'une voix siffante.

Elle saute au bras d'Hercules, cherche à le griffer, à le mordre, la face décomposée et grise. Mercédés s'interpose. Elle tire violemment Anita par les cheveux, mais l'enfant ne lâche pas prise. Il semble que ses forces aient décuplé. Allons ! il faut en finir. Un voile rouge flotte devant les yeux d'Hercules. Un rictus effroyable fait grimacer ses traits. Une griserie de meurtre et de démence lui monte au cerveau. Il ouvre au large la porte, recule, se jette sous la table, plante ses ongles dans la chair de Bobuche, le harponne puis, le brandissant tout hurlant au-dessus de sa tête, il le fait tourner comme une balle de fronde et le jette au loin.

Cela a duré le temps d'un éclair. Il se retourne vers Anita. Mais, devançant sa pensée, elle échappe à ses pouces, court, dans l'horreur de la nuit, s'agenouiller auprès de son chien. Hercules,

ivre de rage, se dispose à la poursuivre, Mais Mme de Memphis, qui craint une mauvaise affaire, le retient par la veste et le force, tout grondant de fureur, à rentrer dans la roulotte, dont elle ferme la porte à double tour.

— Tu l'aurais tuée, Hercules, dit-elle avec timidité.

Ximenès, qui s'est calmé, lui jette un mauvais regard.

— Quand elle sera lasse de pleurer son morveux de chien, elle voudra rentrer, dit-il, étrangement...

Un silence pesa, comme une éternité.

— Eh! bon débarras, ajouta-t-il, après un petit temps, en éclatant de rire.

Mme de Memphis, si blasée qu'elle fût, frissonna au geste sinistre que fit son compagnon. Il alla à l'armoire, en tira un chiquet de pain et un oignon cru. Il se mit à dévorer cette nourriture silencieusement. La chiromancienne, debout auprès de lui, d'un air soumis lui versait à boire dans un gobelet d'étain bosselé.

#### IV

Bobuche, lancé comme une balle de fronde, a fait dans l'espace deux ou trois tours sur lui-même, puis est allé s'écraser sur le sol. Plok! Cela a fait le bruit mou d'un paquet de vêtements jeté par la fenêtre. Il y a, maintenant,

dans la belle neige vierge et blanche; il y a, dans cette toison d'innocence et de pureté. une large tâche rouge et, au milieu de cette étoile de pourpre, quelque chose de noir qui tremble convulsivement. Cette chose noire dans cette chose rouge, c'est un vieux chien en train de mourir. Derrière la porte d'or du Paradis dorment les séraphins en tunique de lin. Ils ne viendront que deux jours plus tard souffler dans leurs trompettes d'or, une branche d'olivier à la main. Dieu, dans l'immense rumeur des douleurs humaines, ne saurait discerner le râle d'un épagneul.

Qu'est-ce donc qu'a fait Bobuche pour encourir la souffrance et, au bout de la souffrance, une mort horrible et injuste?

Lorsqu'il ouvrit ses yeux à la lumière, dans le grenier encombré de loques d'un chiffonnier de Grammont, des mains d'enfants, aux ongles sales, s'emparèrent de lui. C'étaient d'affreux petits drôles noirs, à la tignasse en désordre, aux yeux louches et méchants, au visage hâve, rongé par les dartres. Dans leur taudis suant la misère et empuantant le remugle, ils avaient usé de Bobuche, qu'ils appelaient Baron, comme d'un jouet; et, sans doute, un jouet vivant, mais, plus encore que les autres, propre aux cruautés, puisque le martyr lui arrachait des cris.

On l'habillait en poupée; on lui apprit à faire le beau. Il sut prier en agitant les pattes de devant, mendier en secouant une casquette dans la gueule.



Au commandement : Fixe ! il courait contre le mur, se dressait sur ses pattes de derrière et restait immobile, le museau levé, les oreilles écartées. On lui apprit à mordre, en lui tendant le poing fermé. Il arrivait que ces canines aigües laissassent une trace grise dans la chair. Alors on le rouait de coups ou bien, l'empoignant par la peau du dos, on le jetait dans un coin, glapissant de douleur et pissant d'effroi. Des journées entières il restait attaché, devant un mauvais tonneau, aux douves disjointes, que les pluies traversaient. Sa litière de paille pourrie n'était jamais renouvelée. Il connut la faim. Pendant des heures, étendu au soleil, la tête entre les pattes, agacé par les taons et les puces, il guettait le croûton de pain moisi que, vers le soir, en entre-baillant la porte, on lui jetait de loin, à l'aveuglette. Parfois cette nourriture, mal lancée, restait hors de sa portée et, toute la nuit, hurlant à la mort, doucement il la couvait d'un œil avide et phosphorescent. Il connut la soif, les chaleurs excessives et les froids rigoureux.

Pour apaiser l'ennui de sa solitude, cent fois il sautait sur son tonneau, redescendait, remontait, tandis que sa chaîne de fer rouillé, frôlant le bois moisi, rendait un son crispant. Il guettait les mouches, les yeux mi-clos, puis, brusquement, lorsqu'elles bourdonnaient autour de ses babines, humides de salive, goulûment les happait, retombant ensuite à son hébétude morne que, parfois, rompait un long baillement.

Dès qu'on approchait de sa niche, humblement il rampait, en remuant très vite la queue, les oreilles collées contre le crâne. On le détachait. Alors il partait comme une flèche, renversant sur son passage des casseroles, aboyant au derrière des poules, mordant le cochon aux oreilles, emporté en des extravagances par une ivresse qui était presque de la folie. Mais les gamins, à cropetons, hypocritement le hélaiet. Il répondait à leur appel. Ils tombaient sur lui et, lui attachant une poêle à la queue, le chassaient par les rues à coups de gaule, rendu fou par le tonnerre de ferraille qui dégringolait après lui. De bonnes âmes s'attendrirent. Une plainte parvint à la police. Le chiffonnier s'interposa.

Un soir les enfants entraînent Bobuche. Ils le menèrent en jouant jusqu'à la Dendre. Là, tranquillement, ils lui attachèrent une corde au cou, y assujettirent une grosse pierre, le jetèrent à l'eau. Le caillou se détacha. Il revint à la surface, se mit à nager, désespérément, toucha l'autre rive et disparut.

Pendant huit jours il erra à travers la campagne, fouillant le fumier, dans la cour des fermes, dévorant les choses immondes que ses pattes mettaient au jour. On lui tira des chevrotines ou des ballettes, afin d'entretenir de vieux fusils de chasse. Il s'enfuyait, se mettait de nouveau à rôder, en quête d'une subsistance. Quand Anita le recueillit, il était d'une maigreur extrême, tremblait de tout son corps, en proie aux fièvres.

## V

Elle se prit pour l'animal d'une amitié singulière. Elle n'avait jamais eu de frère ou de sœur à aimer. Souvent, à l'heure où le soleil se couche, comme elle passait devant la cour des fermes, elle avait vu, près d'une barrière, sur une souche mal équarrie, les petites filles bercer dans leurs bras quelque gros poupon, suant et rouge, enveloppé d'un châle blanc. Elles chantaient à mi-voix, d'un air recueilli et, par moments, du bout de l'index agaçaient la bouche de l'enfant, qui suçait une tétine et les regardait de ses grands yeux vagues. Anita, le cœur serré, avait vu ce tableau d'un bonheur infini. Pourquoi ne connaissait-elle point cette joie douce et profonde ?

Son être débordait d'amour. Elle souffrait de le laisser sans emploi, refoulé dans son cœur qu'il finissait par accabler d'un désespoir immense. Elle en vint à désirer aimer une bête : un pigeon blanc, dont le cœur qui brûle fait toc-toc dans la main ; un lapin jaune, aux longues oreilles toujours dressées, aux yeux rouges pareils à des agates. Et, un soir enfin, sous les hêtres géants de la route, dans cette clarté de féerie que la lune, énorme et toute ronde, verse à travers le crible mouvant des verdure, un chien misérable était sorti d'une haie, avait traversé le fossé et s'était mis à la suivre.

Déjà les maisons étaient closes. La grande paix nocturne enveloppait la plaine bleue, où des lumières éparses scintillaient. Et, au milieu de ce profond silence où la terre flamande dormait, une cloche, au loin, commençait de tinter. On entendait, en longeant une grange, aux murs en pisé, le grincement d'une chaîne sur la margelle d'un puits. Brusquement un souffle haletait sous une porte charretière et un molosse se mettait à aboyer, sans discontinuer, d'une voix rauque.

Anita, derrière la roulotte que Rondache traînait péniblement, trottnait en mordant son pain.

— Petit, petit, avait-elle fait en apercevant l'épagneul. Il la suivait à une dizaine de mètres, les oreilles basses, l'allure rampante. Elle émietta son pain, il se précipita. Il avalait les bribes, goulûment. Quand il eût fini il la regarda, en remuant la queue. Et il y avait dans son regard une telle supplication qu'Anita en fut remuée jusqu'aux larmes. Il lui restait un morceau de croûte. Elle le lui montra en faisant : pstt ! pstt ! le plus tendrement qu'elle pût. Il approcha, l'échine tressillante, pas encore rassuré, et, le cou tendu, du bout des dents, avec délicatesse, prit le morceau de pain. Alors elle se décida à le caresser, un peu tremblante à la pensée qu'il pourrait la mordre. Il se laissa faire et même, conquis par cette douceur qui lui était inconnue, il lui lécha les mains, les flancs agités d'un frisson de plaisir. Elle l'adopta.

Herculus était dans un de ses bons moments. Il avait fait des « affaires » aux foires de Flobecq et d'Ellezelles. Le chien put accompagner la maringotte. Il connut le dressage, apprit à sauter à travers des cerceaux, à trotter debout, un bonnet de police sur l'oreille, une sébile dans la gueule. L'épagneul docilement se prêta à ses fantaisies, qui d'ailleurs « rapportaient ». Anita l'appela Bobuche. Ce nom lui plaisait, bien qu'il n'eût aucune signification.

La nuit, Bobuche s'allongeait sur un coin de tapis effrangé, dans le fond de la roulotte, auprès de sa maîtresse. Avant de s'endormir elle allongeait la main dans l'ombre. Et elle ne fermait les yeux que lorsqu'elle avait senti sous ses doigts le poil emmêlé et laineux du chien.

## VI

La mort, maintenant, allait le faire rentrer dans ce néant d'où il n'était sorti que pour souffrir. A genoux dans la neige, Anita, éperdue, l'entourait de ses bras, comme si elle eût voulu le défendre contre celle qui ne pardonne pas. Bobuche hoquetait. Ses yeux par moments se révulsaient, et l'on ne voyait plus que le blanc vitreux des sclérotiques, toutes réticulées de veinules roses. Il eut un spasme, éructa un grailon sanglant. Alors les larmes étouffèrent

Anita. Une sueur lui glaça les membres.

— Mon petit chien, mon doux Bobuche, murmura-t-elle.

Elle ne pouvait rien dire de plus, dans son navrement immense. Et soudain un frisson convulsif parcourut le corps de la bête. Il tourna vers celle qui l'avait tant aimé un regard mourant puis, comme elle lui prenait la tête pour lui baiser le museau, elle sentit couler sur ses mains un liquide gluant et tiède. La langue déjà blanche de l'animal une dernière fois lécha les joues ruisselantes de sa maîtresse. Il eut un bref gémissement puis, tout d'une fois, se raidit comme un arc qui se débande.

Il était mort.

Et, comme Bobuche ne remuait plus, Anita sentit un grand froid descendre jusqu'à son cœur. Ce n'était pas le froid de cette terrible nuit d'hiver, dont l'étreinte mortelle glaçait le monde, mais un froid qui lui engourdissait l'âme et contre lequel elle sentait bien qu'elle ne pourrait pas réagir. C'était peut-être déjà la mort qui pour elle-même commençait, par cet évanouissement injuste du seul bonheur qu'elle eût connu. Et, en même temps que la mort, un grand vide se faisait en elle. Anita n'avait plus d'autre impression qu'un instinctif et peureux repliement sur elle-même. Sa vie s'en allée avec le souffle de Bobuche.

Et le jour n'était pas loin où les portes d'ivoire des cieus allaient tourner sur les gonds; où, sur le seuil splendide du royaume de Dieu, dans les

clartés nacrées d'une apothéose, les blonds séraphins allaient apparaître, un bandeau d'argent retenant à leur front leur chevelure bouclée. Vous ne les verrez pas, petite Anita, ces messagers de la divine parole d'amour. Vous ne les verrez pas, tout environnés des tourbillons du cinnamome et de la myrrhe, brûlant dans les cassolettes de bronze. Ils se pencheront pour ajuster leurs sandales. Leurs ailes blanches doucement frémiront à leurs épaules. Bientôt elles s'ouvriront, et l'essaim sacré peuplera les cieus transfigurés d'un peu de cette lumière adorable qui palpite aux flancs du Graal. Oh! vous ne les entendrez pas souffler dans leurs trompette d'or. Vous ne les entendrez pas chanter : *Gloire à Dieu dans le ciel et, sur la terre, paix aux hommes de bonne volonté.*

Aucune flamme ne brille dans la nuit. Ceux de la roulotte se sont couchés. Alors Anita se met en marche. Nulle étoile, escarboucle scintillante, ne prolonge vers elle un long rayon qui tremble. Elle est sans guide et sans soutien.

Et comme une poupée mécanique dans

une bergerie de Nuremberg elle s'en allait à l'inconnu. Les gros sapins étaient drapés de blanche hermine. Entre leurs minces aiguilles elle trébuchait, princesse de légende, son épagneul mort entre les bras. Cela dura deux heures, peut-être, puis elle tomba. Elle ne savait pas que c'était la fin du mauvais rêve. Le beau sourire d'éternité avec lequel on franchit le seuil du Paradis, ne détendit point ses traits contractés par l'angoisse et par la souffrance. Pauvre petite Anita! Le calvaire est gravi. La mort est douce au bout de certaines existences!

— Tiens, c'est Anita, la fille bohême, dit au matin le piéton, en heurtant du pied le cadavre étendu dans la neige.

Anita était tombée, la face contre terre, devant la chapelle, à l'angle des trois routes.

Christ n'était pas descendu de la croix pour l'emporter dans ses bras écharnés, jusqu'à la droite du Père.

Dans son geste poignant de crucifié, il continuait de regarder la morne terre de Flandre étendue au loin.



## Le Jour de l'An

Le Dieu qu'est toute âme humaine se crée,  
S'épanouit, se livre et se retrouve en tous  
Ceux-là qui sont parfois tombés à deux genoux  
Devant l'humble tendresse et la douleur sacrée.

EMILE VERHAEREN.

*Les Cordiers.*

### I

Où le sympathique Président d'honneur  
du Club royal de l'Éillet blanc est présenté  
à la bienveillante attention du lecteur

Oui, en vérité, bien que ce soit contraire aux règles élémentaires de la narration, qui veulent que l'on entre tout de suite au cœur du sujet, je ne puis résister au désir de vous présenter mon héros.

M. Eusébias-Justin Pirsch était un homme essentiellement gai et satisfait de soi-même. Bien que feu son père et feu sa mère — Dieu les tienne en sa sainte garde! — ne se fussent jamais déridés de leur vivant, ayant aigre trogne à cause des soucis de leur industrie,

qui consistait à acheter des dentelles à bas prix et à les revendre le plus cher possible, c'est en riant que le petit Eusébias, leur unique héritier, était venu au monde. Et depuis, ayant toujours joui de la plus agréable existence qui se puisse rêver, ne sachant pas ce que c'est que la maladie, il n'avait cessé d'offrir aux habitants du faubourg, qui le connaissaient tous, son visage enfantin, éclairé d'un sourire suave et pour ainsi dire angélique. Pourtant il avait dépassé la cinquantaine, M. Eusébias-Justin Pirsch. Mais veuillez observer qu'il ne s'était point marié, ayant une sainte horreur de la femme et de son babil : c'est pourquoi il avait conservé intact le privilège d'une humeur toujours égale. Il n'y avait qu'à le considérer un peu pour être intimement convaincu que le digne M. Eusébias-Justin

Pirsch était un de ces heureux mortels pour qui l'existence est un perpétuel enchantement et qui savent, mieux encore que le grand poète Fernand Séverin, « ce qu'il tient de douceur dans ce simple mot : vivre ». Petit, grassouillet, le teint fleuri — car il aimait la bonne chère — les lèvres gourmandes — figurez-vous qu'elles avaient toujours l'air de se tendre pour humer un verre de vin — il marchait dans la rue d'un pas alerte, fredonnant une cavatine de la *Traviata* ou la plainte du « pauvre Paillasse » de Léoncavallo. La *Traviata* et *Paillasse* étaient ses opéras favoris, à M. Eusébias-Justin Pirsch. La canne ou le parapluie sur l'épaule, son éternel chapeau de soie à bords plats sur la nuque, on eût juré que l'univers lui appartenait. A travers les oculaires de son binocle à monture d'or, les innocents regards de ses yeux gris se posaient avec un contentement attendri et, en même temps, un sentiment de légitime orgueil, sur les façades des maisons et sur les passants. Et ils disaient, ces regards candides, pleins d'une assurance bonhomme : Ah ! ah ! vous me connaissez bien, n'est-ce pas ?... Le meilleur garçon de la terre, s'il vous plaît... Eusébias-Justin Pirsch, chef de division à la Société d'assurances « Les Pays-Bas », président d'honneur du Club royal de l'*Œillet blanc*, décoré de la croix civique de première classe, de la médaille des mutualistes et de plusieurs ordres étrangers. Il fallait voir les pans de son pardessus noisette

flotter au vent, tels que des ailes prêtes à l'emporter, d'un vol sûr, dans le royaume merveilleux de l'Utopie ! Et aussitôt, de chacune de ses poches profondes, l'un ou l'autre gros rouleau de manuscrit profitait de l'enthousiasme et de la distraction de son propriétaire pour pointer timidement sa tête emmaillotée de papier glacé et nouée de faveur tricolore. Ah ! ah ! les graves travaux de M. Eusébias-Justin Pirsch sur « les habitations à bon marché » ; « la statistique générale des bourses du travail » ou « l'évaluation rationnelle du capacitarat dans les systèmes électoraux à base plurale » éprouvaient comme des êtres humains le plus urgent besoin de respirer un peu l'air frais et vivifiant du dehors.

Je m'aperçois que j'ai oublié de vous parler de l'universalité de notre ami, ainsi que de son intelligence éminemment profonde et variée. Il ne me suffisait pas, j'en conviens humblement, d'énumérer les multiples décorations que son activité et son savoir lui avaient values pour démontrer l'étendue et la valeur de ses capacités. Hélas ! Eusébias-Justin Pirsch lui-même, si fier autrefois du cordon d'or, où sautillaient sur son cœur sentimental et ingénu les diminutifs abondants des ordres qu'il avait reçus, se sentait moins de penchant à en tirer gloire depuis que son directeur-général, imposante ganache de qui le stupide autoritarisme était en raison directe de la nullité, s'était vu octroyer la croix d'officier de la Légion

d'honneur pour avoir promené dans les locaux de la Compagnie « Les Pays-Bas » le Président de la République française, de passage à Bruxelles.

« Dieu juste, avait soupiré l'honorable M. Eusébias-Justin Pirsch, un tel coup est dur, car il m'atteint dans une de mes plus chères illusions. Je songe qu'au Maroc un tas de braves gens se font galamment trouer la peau pour mériter une inscription au tableau de concours de la Légion ; moi-même j'ai travaillé au rapprochement de la France et de la Belgique en organisant une exposition internationale du document administratif. Je n'ai reçu — et encore je suppose que c'est par erreur, car je m'attendais au moins aux palmes — je n'ai reçu que le vilain ruban du Mérite agricole ; et voici que cette tourte despotique de Langlué peut arborer la rosette du plus bel ordre du monde, pour avoir montré au Président de la République le système perfectionné des échelles roulantes en usage à nos archives ! »

Le courroux et la déception d'Eusébias-Justin Pirsch étaient légitimes, car les conceptions hardies et neuves de son intellect supérieur planaient en plein ciel, à mille mètres au-dessus de celles de son directeur-général :

1° Il était le seul fonctionnaire de la Compagnie « Les Pays-Bas » qui sut écrire sans fautes la prose en pâte de guimauve des actes administratifs et qui put faire preuve d'une certaine instruction, car il possédait le certificat

dûment homologué, enregistré, etc., des études moyennes du degré supérieur ;

2° Indépendamment de ses fonctions de chef de division à la Société d'assurances « Les Pays-Bas » et de sa qualité de président d'honneur du Club royal de l'*Œillet blanc*, il était : a) capitaine quartier-maître de la milice citoyenne d'Etterbeek ; b) membre du comité exécutif du groupement national des employés d'assurances ; c) directeur de la Bourse du travail du canton d'Ixelles ; d) secrétaire-trésorier de plusieurs sociétés de philanthropie et d'agrément ; e) le chef occulte mais incontesté de la politique radicale-socialiste du faubourg de trente mille âmes où il habitait.

Enfin 3°, à sa culture extraordinaire, vouée à des fins louablement pratiques, ce qui lui valait la considération générale et une flatteuse renommée de faubourg, Eusébias-Justin Pirsch joignait les dons artistiques les plus rares. Ses innombrables occupations du genre sérieux ne l'empêchaient nullement de « s'adonner » aux arts d'agrément, pour quoi la nature généreuse lui avait accordé du goût. Il dessinait passablement ; faisait de l'aquarelle, de la gravure sur bois ; pêchait à la ligne et jouait au billard ; était de première force au jeu de whist et au jeu de jacquet ; à l'occasion savait composer de petites drôleries que l'on chantait à deux, à quatre ou à plusieurs voix. C'est ainsi qu'il avait rimé et mis en musique une ode de circonstance, où il exaltait en termes dithyrambiques les

*pionniers de l'Assurance,  
actuaire, commis valeureux,  
qui ranimez l'espérance  
dans le cœur des malheureux.*

Cela se chantait, avec des coups de gueule tonitruants, au banquet annuel de la Centrale des Assurances.

Oui certes Eusébias-Justin Pirsch se persuadait qu'il était non seulement utile mais encore indispensable, et qu'il eût manqué quelque chose à l'harmonie des mondes, à la perfection de cette planète et au bonheur des hommes si, comme il le disait avec le fin sourire des encyclopédistes, de qui il croyait procéder, « Dieu ou le diable avait omis de le faire naître ». Notre homme avait hérité quelque cent mille francs de ses auteurs et, comme je l'ai dit au début de cette véridique histoire, il jouissait d'une large aisance. Ses appointements annuels dépassaient six mille francs. En y ajoutant le revenu de ses biens et ses émoluments divers, ses amis pouvaient assurer qu'il vivait « sur le pied » de douze mille francs l'an. Mais « s'il ne se privait de rien », il était excessivement large. Il dotait généreusement le fonds de guerre des sociétés dont il faisait partie, versait d'importants subsides aux caisses charitables. En outre on le savait préoccupé, jusqu'à l'insomnie, de l'amélioration du sort de la classe ouvrière, que le socialisme et la démocratie chrétienne, suivant sa propre expression, également abusent sur elle-même. Par moments, dans les conversations qui s'engageaient sur ce point en-

tre ses intimes et lui-même, Eusébias-Justin Pirsch affectait un air de mystère ; et l'on eût dit de Papin, en gestation de sa marmite à feu, ou de Newton près de formuler la loi de la gravitation. On respectait sa méditation solennelle, car nul ne doutait qu'elle ne fût féconde. Le secret qu'elle célébrait avait fini par transpirer pourtant. Eusébias-Justin Pirsch préparait un mémoire immortel. Comme Josué il allait mener le peuple à la terre promise, et lui indiquer les voies du salut en même temps que celles du bonheur. Un bruit courait avec persistance. C'est que le digne chef de division réservait la primeur de cet incomparable monument au Club royal de l'*Œillet blanc*, et qu'il se proposait d'en donner lecture à l'assemblée générale du 31 décembre 1912.

Vous le voyez ! Une gloire nimbaît le chef, aux boucles argentées, de l'honorable et éminent M. Eusébias-Justin Pirsch. Elle n'en imposait point à Trinette, sa gouvernante, que d'aucuns (le génie ne fait point taire les méchantes langues) prétendaient être sa servante-maîtresse. Le souci de la vérité m'oblige, en ce qui concerne les relations de Trinette et de son maître, à protester énergiquement de la conduite pure de celui-ci et de la parfaite innocence de sa bonne. Trinette était louche et malheureusement dotée d'un physique assez disgracieux. Elle avait la taille massive, les jambes courtes, le nez gros, les lèvres épaisses et les yeux saillants. Une tignasse de crins roux couronnait son



front bas d'un diadème sans beauté. Sa voix hommasse emplissait de ses mâles accents le vestibule, la cage d'escalier, l'office et les appartements de la petite maison qu'elle habitait avec son maître, au numéro vingt-quatre de la provinciale rue Fétis.

C'est qu'elle lui arrivait parfois de gourmander vertement M. Eusébias-Justin Pirsch, de qui les pieds boueux avaient laissé de gluantes macules au marbre blanc des marches, ou dont l'humeur capricieuse avait laissé passer de quelques minutes l'heure du souper.

Je me hâte d'ajouter que M. Eusébias-Justin Pirsch supportait allègrement l'ascendant que Trinette exerçait sur lui. Il se reposait aveuglément sur elle du soin de sa maison. Les grands hommes qui gouvernent le monde ne savent point diriger leur ménage. Perdu dans la grandeur de ses projets ou de ses rêves, Eusébias-Justin Pirsch descendait malaisément de ce plein ciel au terre-à-terre où le domestique excelle.

## II

### Un joyeux et confortable faubourg

Sans aucun doute c'est un joyeux et confortable faubourg que le faubourg d'Ixelles, et principalement à la veille d'un grand jour de vie. Il faut voir ses rues et ses places bien preses, ses façades

des polychromes, habilement décorées par des fra Angélico à un franc l'heure, ses portes ruisselantes d'émail blanc, aux panonceaux de cuivre énergiquement polis par la peau de chamois des « filles », aux bras et aux joues rouges. Vous n'avez pas idée de leur gâté de choses en bon état, soignées comme beaucoup d'êtres humains souhaiteraient l'être. Et les vitrines donc, les grandes vitrines des magasins ! En vérité rien de pareil n'existe ailleurs. Longez-moi de sept à dix la chaussée de Wavre et la chaussée d'Ixelles. Ce n'est que splendeur, richesse, éblouissement. Les glaces chargées de lettres d'or d'un demi-pied étincellent et miroitent. Pas une qui ne porte en son milieu, avec orgueil, l'écusson royal des fournisseurs de la Cour. C'est à se demander si la Cour a détourné le Pactole pour qu'il passe par les jardins de la place du Trône. Et les torchères dorées brasillent, les frises, les herses et les rampes brûlent. Sous ces flots de clartés multicolores, les merveilles exposées aux étalages vous prennent des allures avantageuses que c'est plaisir ! Elles ont l'air de faire signe aux passants, ma parole. « Pstt ! pstt ! font-elles, en se prélassant sur le velours ou sur le cristal. « Venez vous rendre compte « par vous-mêmes, messieurs, dames. Y « a-t-il quelque chose de mieux sur la « terre que le soulier à bout carré « Johnson, le parapluie-canne Jeffries, « à dix-huit francs la pièce, ou le cha- « peau Uncle Sam, dernier modèle, à

« seize francs? Approchez et jugez. La vue ne coûte rien. La maison n'a pas de concurrents ».

Et je vous jure que le monde répond à l'invite. Ainsi, le 31 décembre 1912, à la montre de chaque boutique, un essaim noir considérait de tous ses yeux les incomparables bijoux offerts à ses convoitises.

Enrubannés de faveur, festonnés de guirlandes aux tons vifs à la mode, ils avaient si bel air qu'il fallait être de roc pour ne pas céder à la tentation, d'autant plus qu'il y en avait pour les riches et pour les pauvres. Aussi d'instant en instant quelqu'un se détachait de la foule compacte. « Ding! » faisait le timbre majestueux de l'entrée. Et immédiatement une petite dame affable, aussi pomponnée et parée que les séduisants trésors de son palais, surgissait dans l'embrasure d'une porte, aux moulures d'or, s'avancait avec un sourire parfumé et poudré au devant de la pratique, rose d'émotion et de désir. Vraiment les misérables seuls ne franchissaient pas le seuil des magasins féériques et éblouis. Mais il y en a si peu à Ixelles, si peu, si peu!

C'était la conviction du digne et honorable M. Pirsch. Lentement il s'acheminait entre les vieilles et sympathiques maisons de la chaussée d'Ixelles, passé la rue de la Paix. La séance annuelle du club de l'*Œillet blanc* ne commençait qu'à neuf heures, au café *Bavaria*, à la porte de Namur. Il était huit heures

trois quarts à peine. Jugez vous-même si notre héros avait le temps.

Coiffé de son huit-reflets à bords plats, chaudement emmitouffé dans sa pelisse, une serviette de maroquin rouge sous le bras, il flânait, le nez au vent, l'estomac réjoui par un délicat souper.

« Cette Trinette a vraiment d'ineestimables talents », se disait-il. « Quelle délicieuse soupe à l'oignon et au fromage elle vous fait! »

Comme les chats gourmands il fermait à demi les yeux, se passait le bout de la langue sur les lèvres. Et il riait en lui-même parce qu'il songeait au lendemain matin, et qu'il voyait Trinette entrer dans la salle à manger Louis XIII, en tablier neuf et en bonnet blanc.

« Bonjour, M. Eusébias Pirsch, dirait-elle, les mains derrière le dos. Voici la nouvelle année. Je vous la souhaite bonne et heureuse, savez-vous! »

Alors qu'est-ce qu'il ferait, lui, Eusébias-Justin Pirsch? Ne sauterait-il pas au cou de la vieille servante, ne la baiserait-il pas de tout son cœur sur ses deux grosses joues parcheminées et roses, pareilles à des pommes de reinette? Certainement qu'il le ferait. Et qui se débattrait comme si elle voulait cacher quelque chose? Ce serait Trinette. Mais à la fin Eusébias-Justin Pirsch verrait tout de même le paquet enveloppé de papier de soie que tiennent les mains ridées de sa bonne.

« Oh! oh! Trinette, quelque folie encore?... Qu'est-ce que c'est que ça,

ma fille? » dirait-il, en écarquillant les yeux et en gonflant comiquement les joues.

« Ça, M. Pirsch, ce sont de belles pantoufles à fleurs que j'ai brodées pour vous les offrir aujourd'hui! »

Brave Trinette, va! M. Pirsch s'attendrissait par avance. Et il clignait de l'œil, rapport à certain petit rouleau qu'il avait serré dans le premier tiroir au-dessus, à la droite de son bureau d'acajou.

En ce moment certes M. Pirsch était plus heureux que jamais. Et naturellement plus que jamais il trouvait confortable et joyeux le faubourg d'Ixelles où il ne comptait que des amis.

« Je sais bien qu'il y a pas mal de « pauvres gens en ce monde, pensait-il. « Mais leur misère ne provient souvent « que de leur faute. Il y a tant de feignants, de gaillards robustes et bien « constitués qui aiment mieux courir « les rues et bayer aux corneilles que « que de travailler. C'est le socialisme « qui leur a tourné la tête; oui, en « vérité! Ils sont devenus trop fiers, « veulent traiter d'égal à égal avec le « patron, au lieu d'admettre qu'il faut « et qu'il y aura toujours des chefs et « des serviteurs. Et puis, ils ne sont « pas raisonnables. Ils ignorent bien des « avantages que leur « confèrent les « lois » et qui, « revendiqués par eux », « amélioreraient leur « *modus vivendi* » « dans une « notable mesure ». S'ils savaient! Mais voilà! On ne leur a pas « toujours dit ».

Et subitement M. Eusébias-Justin Pirsch se sentait gonflé d'importance, faisait un bond de légitime satisfaction et d'orgueil. N'allait-il pas dans quelques instants « combler une regrettable lacune », et « contribuer » dans la « mesure de ses faibles moyens » à « l'amélioration du sort », au « relèvement de la condition des classes laborieuses »?

Frémissez, ô peuples! Un génie bien-faisant, un nouveau Benjamin Franklin vous est né. Attendez de lui votre rédemption, vous dis-je.

M. Pirsch marchait dans une gloire, environné des éclairs de son intuition sociologique. Il serrait précieusement sur son cœur généreux la serviette où dormait, en ses langes de papier glacé, l'immortel rapport qui allait fonder sa réputation et assurer le bonheur du genre humain. A mesure qu'il approchait du café *Bavaria*, il lui semblait que les choses et que les êtres prenaient des proportions fantastiques. Lui-même était un dieu et se croyait dans l'Olympe. Les pains d'épices, les cœurs en biscuit, aux pistaches et à l'angélique, les bouteilles de bénédictine, de kirsch, de fine chartreuse ou d'élixir des étalages avaient beau lui faire signe. Il ne les voyait pas. C'était bon pour les petites frimousses souffreteuses et avides, collées aux vitrines et dévorant du regard, faute de pouvoir les dévorer autrement, toutes ces choses succulentes, étagées en pyramides, en cylindres, en parallépipè-

pèdes rectangles, sous le soleil éclatant des rampes d'éclairage.

— Hé! faites donc attention, vous, grommela à côté de lui la voix rogomme d'une grosse mère.

Sans le savoir il avait heurté quelqu'un.

— Sûr qu'il a déjà sa « prune », celui-là, railla le fausset d'un gavroche. Mais il n'entendit point cette parole irrévérencieuse. Des ailes lui avait poussé aux omoplates. Il était léger, léger. Son sang circulait rapidement dans ses veines, bourdonnait joyeusement à ses tempes. Avant de pousser les battants vitrés du tambour mobile, par lequel on accédait au café *Bavaria*, M. Eusébias-Justin Pirsch dut s'arrêter pour reprendre haleine. Positivement il succombait sous l'excès du plaisir. « Ah! ah! je vais leur en boucher un coin » se dit-il. Et ce fut sur ces mots prophétiques et mystérieux que, l'air digne et compassé, il fit son entrée dans le grand établissement.

### III

#### Fidèle compte-rendu d'une soirée mémorable dans les annales de la philanthropie belge

Le local où allaient se tenir les importantes assises annuelles du Club royal de l'*Œillet Blanc* (deux mains croisées sous une colombe en chef) étant situé au fond du café, M. Eusébias-Justin

Pirsch dut en traverser d'abord l'immense salle principale. Elle ronflait comme une ruche, sous le ruissellement de lumière électrique déversé par de gigantesques lustres. Les glaces, multipliant ceux-ci à l'infini, agrandissaient le lieu, prodigieusement. Et d'innombrables garçons circulaient entre les tablés, affairés et suants, portant au bout des bras les plateaux d'étain chargés de brocs de bière brune ou blonde : Munich, Pilsen ; Pilsen, Munich. C'était un incroyable entassement d'allemands de tous calibres et de tous formats. Carrés devant les petites tables ils bâfraient bruyamment, engloutissant dans leurs estomacs, profonds comme des outres, les jambonneaux à la choucroute, les saucissons de Francfort, les têtes de veau en tortue. Une buée flottait, dense et pesante, avec l'odeur de cette mangeaille. Et des cris la traversaient, s'entre-croisant, jusqu'au comptoir, reluisant et miroitant, où trônaient une dame et un monsieur excessivement corpulents. D'un pas alerte M. Eusébias-Justin Pirsch se dirigea vers une porte blanche, à deux battants, portant à son fronton une plaque émaillée avec cette inscription : *Salle pour banquets, noces et réunions*. Et tout à coup ce fut une explosion de clameurs enthousiastes, un tonnerre d'applaudissements. M. Eusébias-Justin Pirsch avait poussé les vantaux. Il se trouvait devant l'imposante assemblée du Club royal de l'*Œillet Blanc*. Debout et tournée vers son vénérable président d'honneur, elle lui fai-

sait une ovation délirante. M. Eusébias-Justin Pirsch en eût les larmes aux yeux. Il s'avança lentement entre les tables, prodiguant les poignées de mains, jusqu'au bureau où s'étaient levés les membres du comité, savoir :

1° Le président Marguery, rouge, court, mafflu, replet, chauve, le poil du menton aussi blanc que celui de son coadjuteur Lanneau était noir ;

2° Le vice-président Lanneau, pâle, court, maigre, barbu et chevelu ;

3° Le secrétaire Piédebois, long, blême, étriqué, les pommettes saillantes, les yeux rentrés, le front proéminent, la mâchoire carrée, forte et saillante, promenant infatigablement ses longues mains osseuses et blanches sur la blancheur des feuillets savamment étalés devant lui ;

3° Le secrétaire-adjoint Couenne, insignifiant ;

4° Le trésorier Van Tilt, vieux hibou, de qui les yeux fixes fascinaient l'assemblée derrière leurs oculaires cerclés d'or ;

5° Le trésorier-adjoint Poilvache, insignifiant.

M. Pirsch prit place au bureau et, immédiatement, après une longue sonnerie pour réclamer le silence, le président Marguery « déclara la séance ouverte ». (*Nous croyons bien faire en recourant aux procès-verbaux authentiques des mémorables séances du Club royal de l'Œillet Blanc, scrupuleusement tenus à jour par le laborieux et actif Piédebois. Nous ne nous permettrons que de temps à autre d'en interrompre la*

*transcription pour essayer, par un aperçu personnel, de fixer la physionomie des débats ou de caractériser celle des orateurs).*

« L'ordre du jour comporte :

« 1. Communications ;

« 2. Rapport du trésorier au sujet de la fête de bienfaisance du 14 écoulé ;

« 3. Insigne des sociétaires de l'Œillet Blanc. Etat de la question. Mesures à prendre.

« 4. Importante communication par M. Eusébias-Justin Pirsch, président d'honneur.

« 5. Divers.

« M. le président inaugure le 1° de l'ordre du jour par un vibrant hommage à la mémoire des membres décédés au cours de l'exercice, MM. Anatole Baccarat, Hiéronyme Leerlap, Arthur-Phoebus Cousebant et Jean-Baptiste Tisch. Il évoque leur long dévouement au Club, leurs brillantes qualités de cœur et d'intelligence, insistant tout particulièrement sur ce fait qu'ils ont toujours régulièrement acquitté le montant de leurs cotisations (*marques d'adhésion et murmures. Une partie de l'assistance paraît en effet ne pas goûter cette caustique allusion du président*).

« Après avoir salué la présence au bureau de M. Eusébias-Justin Pirsch, notre savant est respecté président d'honneur (*acclamations frénétiques*) et avoir donné lecture des télégrammes et lettres d'excuse, lui par-

« venus au nombre de 37, M. le président pose la question réglementaire :

« Quelqu'un demande-t-il la parole au sujet du 1<sup>o</sup> de l'ordre du jour? »

« M. Marchaut, de Boitsfort, demande la parole ». (*Il n'est pas sans intérêt d'insister sur ce point qu'une vive altercation s'était produite, quelques instants auparavant, à une des tables de la rangée centrale, entre un bossu, au masque énergiquement moustachu, un pied-bot glabre et trapu et deux ou trois personnages, assez mal vêtus, parmi lesquels le dit Marchaut de Boitsfort. Plusieurs fois celui-ci, dont le physique fruste permettait de supposer que son propriétaire appartenait à la respectable confrérie des jardiniers-fleuristes, avait interrompu le président pour demander la parole « par motion d'ordre ». Suivant les usages, il n'avait pas été fait droit à sa demande. Mais la question sacramentelle du président lui fournissant enfin l'occasion de parler, Marchaut, de Boitsforts, bondit et parla. Reprenons le texte officiel des débats : )*

« En termes véhéments qui soulèvent plusieurs fois les protestations indignées de l'assemblée... » (*Ici nous sommes obligés de remarquer que, par esprit de corps, le Comité étant visé par l'interpellateur, l'honorable secrétaire a scandaleusement travesti la véritable pensée de l'auditoire. Celui-ci, en effet, loin d'improver, approuva au contraire, et chaleureusement, la déclaration que crut devoir faire le sieur Marchaut, de Boitsfort. On peut juger par ceci de*

*l'histoire, même écrite d'après les documents officiels).*

« ...M. Marchaut, de Boitsfort, se plaint de l'espionnage organisé par les garçons de l'établissement. « Nous sommes à la merci de l'Allemagne, » s'écrie-t-il emphatiquement. Je réclame l'expulsion des garçons. »

« M. Froisy, d'Ixelles (le bossu énergiquement moustachu) « — M. Marchaut entend-il laisser les gosiers à sec? » (*rires, interruptions*).

« M. Marchaut. — Faut-il absolument boire au cours de la séance? Il me semble que de trop copieuses libations sont plutôt de nature à troubler la sérénité des esprits. (*Oui! oui!... protestations réitérées. Chut!*) « Ceux d'entre les membres qui se proposent de faire le réveillon auront tantôt, je suppose, tout loisir pour s'abreuver » à suffisance. Quant à moi j'estime que le Comité devrait se faire scrupule d'entraîner les membres peu fortunés à une dépense exagérée... » (*Bravos. Chut! Long brouhaha*).

« M. le Président. — Mais pardon, M. Marchaut. Nous ne payons aucune location de salle. Il est logique et légitime, dans ces conditions, que le patron cherche une compensation dans les consommations prises par les membres. » (*Marques d'assentiment... Non!... non!... Chut!... La clôture!*)

« M. Marchaut. — Je demande au Comité pourquoi il choisit invariablement un établissement allemand pour

« y tenir nos séances » (*Applaudissements prolongés. Cris : Bravo ! Très bien ! Il a raison. A bas les têtes de boches !*) « Pourquoi ne pas aller au Cheval Blanc, à l'Aiglon ou au Mouton Bleu ? La bière n'y est pas moins bonne et elle revient à meilleur compte. Je trouve que ce serait patriotique. Nous devons favoriser les estaminets nationaux ! » (*Ovation. Cris : Un ban pour Marchaut ! Vive le Marchaut ! Quelques membres esquissent le ban demandé mais sont obligés d'abandonner la partie, leurs applaudissements restant sans écho.*)

« M. Van Tilt. — Cet incident est ridicule ! » (*Oh ! oh !... Rumeur.*)

« Finalement M. Marchaut, de Boitsfort, dépose un ordre du jour concluant à la tenue dans un établissement belge des séances ordinaires et extraordinaires du Club royal de l'Éillet Blanc. Cet ordre du jour est mis au voix. Un membre réclamant le scrutin secret, il y est procédé. La proposition de M. Marchaut, de Boitsfort, est adoptée par 53 voix contre 26. »

(*Dans le but d'abrégé ce compte-rendu et d'arriver au plus tôt à la communication importante de M. Eusébias-Justin Pirsch, principal objet de ce chapitre, je passe « la longue discussion qui s'engage entre MM. Couenne, Piédebois, Marchaut, Van Tilt, Marguery, Pirsch et autres, au sujet de la question de l'insigne, « pendante depuis 23 ans » et finalement remise encore, ainsi que le*

*rapport du trésorier, relatif à la brillante fête de bienfaisance organisée le 14 décembre 1912, avec le concours des Vrais Nègres du Bas-fond, dans les magnifiques salons du Cahier de Bois, rue de la Tulipe.* » Je me bornerai à signaler, toujours d'après le procès-verbal du secrétaire, que les recettes de ces « superbes festivités (?) » s'élevèrent à f. 908.83, les frais d'administration à fr. 893.52. Le solde, soit fr. 15.31, fut versé, par « les soins » du trésorier, à la Ligue nationale pour la lutte contre le cancer. Je reprends ici le procès-verbal et en transcris la partie relative à la communication importante de M. Eusébias-Justin Pirsch : )

« Enfin arriva le moment, impatientement attendu par toute l'assemblée ; et l'on vit se lever au bureau, à côté de notre dévoué président, notre savant et vénérable président d'honneur. Des : ah ! se font entendre, énergiquement réprimés par les : chut ! répétés de la majeure partie de l'assemblée. Une contestation s'étant élevée entre le garçon Oscar (n° 3) et le membre honoraire Daubechien, au sujet d'un règlement de consommations, M. le président invita énergiquement le personnel, sous peine de réclamation au buffet, à attendre la fin de la séance. Il engage les membres au plus grand silence et à la plus vive attention. C'est d'une voix d'abord émue mais qui, peu à peu, se raffermi, pour rester soutenue et mâle jusqu'à la fin de son admirable mé-

« moire, que M. Eusébias-Justin Pirsch  
 « donna lecture de celui-ci aux membres  
 « extrêmement intéressés du Club royal  
 « de l'*Œillet Blanc*. Plusieurs fois ils  
 « l'interrompirent de leurs marques  
 « d'assentiment et de leurs applaudis-  
 « sements. Ils ne pourront que nous  
 « savoir gré d'en avoir reproduit les  
 « passages essentiels dans ce procès-ver-  
 « bal. »

« *Les Ephémérides du travailleur, ou  
 du relèvement, par les feuillets du ca-  
 lendrier, du sort des classes laborieuses  
 belges. Mémoire en vue du prix Gui-  
 raud, avec la devise : Acta sed non  
 verba.* »

« M. Eusébias-Justin Pirsch com-  
 « mence son mémoire par un magistral  
 « exposé de la situation économique et  
 « sociale du travailleur en Belgique. Il  
 « nous montre l'évolution des condi-  
 « tions du travail, par suite de l'exten-  
 « sion du machinisme, aborde la brû-  
 « lante question des fluctuations du sa-  
 « laire, ce avec son incontestable com-  
 « pétence d'actuaire, chef du départe-  
 « ment du contrôle à la Société d'assu-  
 « rances « Les Pays-Bas ». Après nous  
 « avoir dépeint la malheureuse situation  
 « de l'ouvrier à domicile, « ce paria »  
 « (applaudissements prolongés) M. Eu-  
 « sébias-Justin Pirsch, sans méconnaî-  
 « tre l'intérêt que présente sa condi-  
 « tion, (marques d'assentiment) dit  
 « qu'il la considère comme purement  
 « exceptionnelle. Notre attention se  
 « portera surtout, dit-il, sur le pro-  
 « létariat de l'usine et de l'atelier.

« Et ici, Messieurs, j'estime qu'il y  
 « a lieu de relever, comme il convient,  
 « une erreur qui menace de s'incruster  
 « dans les esprits, grâce aux manœu-  
 « vres perfides et calculées du socialis-  
 « me, ce péril national. (*Mouvement.*  
 « *Cris de : silence! Chut! Porte, s'il*  
 « *vous plaît! Oui, Messieurs, s'écrie*  
 « M. Eusébias-Justin Pirsch, dans  
 « un superbe mouvement oratoire,  
 « qui soulève l'enthousiasme de l'as-  
 « semblée, on nous représente à plai-  
 « sir l'ouvrier comme un malheureux  
 « esclave, un déshérité sans droits  
 « mais accablé de devoirs de toute na-  
 « ture, réduit par le capitalisme infâ-  
 « me à des prestations outrées et à un  
 « gain de famine. Il est temps de ré-  
 « duire ces sophismes à néant, d'arrê-  
 « ter définitivement « l'élan pernicieux  
 « d'une légende qui tend à s'accrédi-  
 « ter » (*Très bien! Ecoutez! Chut!*)  
 « Je dis, Messieurs, que non seulement  
 « la condition du prolétaire, de Jean  
 « Prolo, comme disent les bonzes de la  
 « Maison du Peuple (*sourires*) s'amélio-  
 « re de jour en jour, mais qu'à de mul-  
 « tiples égards elle est devenue enviable.  
 « J'irai même jusqu'à dire qu'elle est  
 « aujourd'hui préférable à la nôtre.  
 « (*Bravos! vive Pirsch! applaudisse-*  
 « *ments nourris*). Sans responsabilités,  
 « (*bravos! silence! écoutez!*) libre com-  
 « me l'air (*oui! oui! chut!*) maître ex-  
 « clusif de son destin, l'ouvrier ne dé-  
 « pend que de lui-même, trouve sans  
 « peine de la besogne (*une voix : Ce*  
 « *n'est qu'un tas d'ivrognes et de fai-*



« néants! Clameurs. Cris répétés : Si-  
 « lence! chut! M. le président fait  
 « fonctionner la sonnerie) et, grâce au  
 « salaire énorme qui lui est alloué dans  
 « la plupart des industries et des corps  
 « de métier, peut aisément et abondam-  
 « ment nourrir une nombreuse famille;  
 « par surcroît faire des économies. Je  
 « m'explique, Messieurs. (*Mouvement  
 « d'attention*). Vous savez tous que les  
 « départements ministériels et que les  
 « gouvernements provinciaux imposent  
 « désormais aux adjudicataires des tra-  
 « vaux publics le paiement au personnel  
 « employé d'un minimum de salaire.  
 « (*Une voix : C'est honteux! c'est un  
 « attentat à la liberté du patron! Des  
 « membres forcent l'interrupteur à se  
 « rasseoir. Tumulte. Cris : Continuez!  
 « chut!*) Eh bien, Messieurs, ces ini-  
 « tiatives sont dues, en majeure partie,  
 « à l'abandon par les pouvoirs de la  
 « vieille doctrine manchestérienne, à la  
 « substitution d'un interventionnisme  
 « énergique à la formule désuète «lais-  
 « sez faire, laissez passer». (*Salve d'ap-  
 « plaudissements*). Quel est de nos jours  
 « l'ouvrier qui ne gagne pas « ses qua-  
 « tre francs » pour dix et quelquefois  
 « neuf heures de besogne? N'est-ce pas  
 « magnifique? (*Cris : C'est trop beau!  
 « oui! oui! silence!*) Remarquez que  
 « l'ouvrier n'engage aucun capital, n'a  
 « pas nos soucis, (*soupirs prolongés*)  
 « qu'il est toujours sûr, à la fin de la  
 « semaine, de palper une somme fixe  
 « et nette, tandis que nous... (*Cris :  
 « Ah! oui! chut!*) Nos actions sont en

« baisse constante, nos capitaux fondent  
 « comme neige au soleil de la crise éco-  
 « nomique que nous traversons actuel-  
 « lement (*applaudissements*). Je le dis  
 « sans ambages, Messieurs : Au point  
 « où nous en sommes arrivés je troque-  
 « rais avec joie les responsabilités quoti-  
 « diennes qui me sont dévolues, ma  
 « position sociale et la petite fortune  
 « que je dois à la prévoyance de mes pa-  
 « rents contre le sort d'un ouvrier, si mi-  
 « sérable qu'il se dise! (*Tonnerre d'ap-  
 « plaudissements. Cris de : Vive Pirsch!  
 « silence! continuez!*) Mais des recher-  
 « ches, souvent ardues et longues,  
 « m'ont permis de m'assurer que, si en-  
 « viable que soit aujourd'hui la condi-  
 « tion de l'artisan, elle le sera davan-  
 « tage encore le jour où, plus instruit  
 « de nos lois, le travailleur sera enfin  
 « à même d'en réclamer pour lui l'inté-  
 « grale et stricte application (*mouve-  
 « ment prolongé*). Car, Messieurs, ne  
 « l'oublions pas : Nous avons à ce jour  
 « un remarquable ensemble de lois ou-  
 « vrières, résultat des initiatives con-  
 « courantes des partis, si dédaigneuse-  
 « ment dénommés « bourgeois » par les  
 « feuilles rouges. Ces lois, on ne les con-  
 « nait pas assez. Quant à moi je me suis  
 « proposé de faire une œuvre magnani-  
 « me, vraiment philanthropique, digne  
 « du Club dont vous m'avez fait l'hon-  
 « neur de me confier les destinées. A  
 « la classe ouvrière, si injuste pour  
 « nous, pour notre classe, j'ai voulu  
 « rendre le bien pour le mal. (*Silence!*)  
 « Je me suis évertué à asseoir définiti-

« vement son bien-être, en lui permet-  
 « tant de prendre connaissance d'une  
 « façon pratique des articles de loi qui  
 « assurent sa protection et lui viennent  
 « en aide par de généreuses et chré-  
 « tiennes mesures (*applaudissements*  
 « *prolongés. Mouvement d'attention*).  
 « Vous le dirais-je, Messieurs? C'est en  
 « me promenant, un soir de clair de  
 « lune du dernier été, qu'au bord du  
 « lac du bois de la Cambre je conçus  
 « le grandiose projet que je vais vous  
 « résumer à grands traits et qui illus-  
 « trera à jamais, j'en ai la ferme con-  
 « viction, le glorieux Club royal de  
 « l'Œillet Blanc, sous le patronage du-  
 « quel je le place (*salve d'applaudisse-*  
 « *ments. Cris de : Silence! continuez!*)  
 « Il s'agit d'un calendrier, Messieurs,  
 « d'un simple calendrier. Chacune des  
 « éphémérides reproduira, au bas du  
 « quantième du mois auquel elle se rap-  
 « porte, un article de loi, une disposi-  
 « tion d'arrêté, un extrait d'instruction  
 « officielle relatifs aux classes laborieu-  
 « ses. Quelques exemples vous édifie-  
 « ront bien mieux qu'un exposé, si  
 « complet qu'il soit. (*Long mouvement*  
 « *d'attention*). Le 3 janvier, entr'au-  
 « tres, j'extraits de l'instruction géné-  
 « rale de l'Office ministériel du Tra-  
 « vail, quant aux formalités à remplir  
 « pour l'obtention des pensions de vieil-  
 « lesse, ce passage du chapitre I, tou-  
 « chant la résidence :

« *Il faut avoir depuis un an au*  
 « *moins, en Belgique, son domicile et*  
 « *y résider effectivement* ».

« Le 5 février :

« *Extrait du paragraphe III de la*  
 « *dite instruction :*

« *L'allocation de 65 fr. ne peut être*  
 « *accordée qu'au belge, résidant en*  
 « *Belgique depuis un an au moins et*  
 « *se trouvant dans le besoin, au sens*  
 « *strict de la loi du 11 mai 1912.*

« *Est considéré comme se trouvant*  
 « *dans le besoin, tout vieillard dont les*  
 « *ressources nettes n'atteignent pas*  
 « *360 fr. par an. Il n'est permis dans*  
 « *aucun cas de considérer comme se*  
 « *trouvant dans le besoin ceux dont les*  
 « *ressources nettes ou les revenus dé-*  
 « *passeraient cette somme. Il sera tenu*  
 « *compte de la valeur vénale et non*  
 « *de la valeur cadastrale des immeubles*  
 « *qui servent de base à l'évaluation.*

« Ainsi, Messieurs, j'ai cherché dans  
 « l'arsenal de nos lois d'assurance so-  
 « ciale, de protection de l'enfance, du  
 « travail minier, des habitations à bon  
 « marché, etc., etc., une « substan-  
 « tielle » série de 365 extraits, destinés  
 « à éclairer les travailleurs sur les avan-  
 « tages que leur procurent les dites  
 « lois, et sur la procédure à suivre pour  
 « en profiter. Mon calendrier est com-  
 « plété par un agenda dont un groupe  
 « de pages est précédé, par exemple,  
 « du titre : *Loi sur les habitations à*  
 « *bon marché* ; un autre groupe de  
 « celui de : *Loi sur les pensions de*  
 « *vieillesse, etc., etc.* Chaque ouvrier  
 « qui en fera la demande recevra un  
 « exemplaire du calendrier et un exem-  
 « plaire de l'agenda. Les titulaires se-

« ront appelés à la fin de l'année à un  
 « concours. Ils auront dû au préalable  
 « découper chaque jour l'extrait figu-  
 « rant à l'éphéméride et le coller sous  
 « le titre du groupe auquel il se rap-  
 « porte. Pour conclure, ce concours a  
 « pour but d'exercer l'intelligence des  
 « humbles et de leur inculquer, en s'a-  
 « musant, les dispositions légales dont  
 « ils peuvent bénéficier. Des prix de  
 « 100, 50, 25 et 10 fr. seraient alloués  
 « aux auteurs des meilleurs travaux. Je  
 « m'engage, si le prix Guiraud est at-  
 « tribué à mon mémoire, d'en consacrer  
 « la moitié à la fondation de ces récom-  
 « penses ».

A peine M. Eusébias-Justin Pirsch eût-il achevé la lecture de ce génial rapport que vingt mains l'arrachèrent de la tribune, que cent bras se tendirent pour le porter en triomphe, dans la plus folle, la plus délirante ovation qui jamais accueillit un grand orateur. Les membres du Club royal de l'*Œillet Blanc* semblaient avoir perdu la raison. De la tribune saccagée, où l'honorable secrétaire s'évertuait de son mieux à sauver ses archives, son verre de stout et les feuillets de ses procès-verbaux, émergèrent, effarés, Marguery, Van Tilt, Lanneau, Couenne et Poilvache. Les yeux mi-clos, le plastron de sa chemise froissé, M. Eusébias-Justin Pirsch, promené à travers la salle, goûtait les enivrantes voluptés de la gloire. Et subitement la porte s'ouvrit, céda à la formidable pression d'un fleuve humain provenant du vaisseau principal du café *Bavaria*.

Ce torrent se mêla à celui des membres du Club royal de l'*Œillet Blanc*, acclamant Pirsch et l'offrant, sous les lustres éblouissants, à l'admiration de tout un faubourg.

« Bonne année! Bonne année! » hurlaient les survenants congestionnés, époumonnés, le chef orné des coiffures les plus bizarres et les plus variées. « Vive Pirsch! Vive le président d'honneur! Gloire et honneur à lui! » répondaient les sociétaires de l'*Œillet blanc*. Mais tout à coup il s'aperçurent à leur tour que les aiguilles indiquaient minuit à l'énorme horloge qui surmontait l'une des grandes glaces du café. Alors leur frénésie ne connut plus de bornes. Les corps tombèrent dans les bras l'un de l'autre, les redingotes fripées et les vestons défraîchis s'apparièrent en se donnant l'accolade. Pirsch se trouva sur le sein de Marguery, Van Tilt sur celui de Marchaut. Et les cris de : bonne année! bonne santé! déferlèrent comme une mer en furie, dont les bouées eussent été les schakos violets, les bonnets phrygiens écarlates, les casques verts et les plumets blancs arborés par cent têtes d'allemands aux trois quarts gris.

## IV

## Épouvantables et fantastiques suites du précédent

« Il... il faut absolument que ceci... brr... ait une fin... oui, il faut que... que je m'en aille... je m'en vais... » baragouinait trois heures plus tard M. Eusébias-Justin Pirsch, sous la lanterne vénitienne qui éclairait mélancoliquement le vestibule étroit du café de nuit *Au Chant du Coq*, rue du Collège. Comment avait-il échoué dans ce lieu borgne, et après quelles saltations copieusement arrosées de champagne, je renonce à le dire, par respect pour toi, ami lecteur ! Le fait est qu'il se trouvait dans le couloir d'un cabaret fort mal famé, à une heure où les honnêtes gens sont paisiblement étendus entre leurs draps. L'épaisseur d'un huis le séparait seule des exploits bacchiques et passablement tonitruants de ses féaux du Club royal de l'*Œillet Blanc* : Marguery, Van Tilt, Piédebois, Couenne, etc., etc..

« J'en ai assez... ça va tourner mal...  
« et... et j'ai des visites à faire tout-  
« à-l'heure... Ma foi, tant pis... je les  
« plaque... je... je... ferai reprendre  
« jeudi ma canne par le garçon de bu-  
« reau... »

Sous un prétexte naturel, M. Eusébias-Justin Pirsch, à peine entré *Au Chant du Coq*, en était ressorti. Il avait laissé sa canne d'ébène, à bec d'argent, sur une des petites tables du bar, mais

ne s'était point séparé, oh ! non, de sa chère et précieuse serviette de maroquin rouge. Justement, derrière la porte, la voix pâteuse de Marguery entonnait le *Credo du paysan*, avec accompagnement de cris d'animaux variés, coups de poing, tintements de cuillers et grelottements de soucoupes, faisant office de castagnettes.

« Ils en penseront ce qu'ils voudront, conclut M. Eusébias-Justin Pirsch, mais la santé d'abord ».

Parbleu ! Rien qu'à la façon dont, sur la pointe des pieds, son chapeau de soie dans la nuque, le digne et respectable homme gagnait le seuil du *Chant du Coq*, on voyait qu'elle avait bon besoin, sa santé, d'être rétablie dans son équilibre normal... C'est extraordinaire ce qu'il faut d'application, à trois heures du matin, le jour de l'an, pour marcher droit devant soi et ne pas heurter les murs au passage !

Par exemple, une fois dans la rue, M. Eusébias-Justin Pirsch poussa un soupir de délivrance, puis, aussitôt après, aspira une grand gorgée d'air. Un peu frisquet, l'air. Dame, le 1<sup>er</sup> janvier ! Positivement le chef de division des « Pays-Bas » en voyait tourner les choses autour de soi. Ce furent d'abord les réverbères, aux ampoules falotes, qui entrèrent dans la ronde. Puis les façades blêmes et grimaçantes, puis les bordures des trottoirs, puis les pavés.

« Oh ! oh ! qu'est-ce que ça signifie ? » hoqueta M. Eusébias-Justin Pirsch, qui dut s'adosser à une borne-poste, car il

se sentait emporté lui-même dans cette gigue désordonnée et cahotante.

« Est-ce que ça y serait? » fit-il au bout d'un instant, en essayant de se remettre d'aplomb et en passant le revers de la main sur son front, où perlaient des gouttes de sueur.

Brusquement il eut le sentiment que « ceux » du *Chant du Coq*, s'apercevant enfin de son départ à l'anglaise, allaient sortir du bar, le héler et, sans égard à ses légitimes motifs d'abandonner la partie, le contraindre peut-être à poursuivre avec eux l'équipée où les avaient engagés le triomphe du mémoire sur les éphémérides du travailleur et les douze coups d'horloge annonçant l'accomplissement de l'an 1912...

L'imminence du péril galvanisa Monsieur Eusébias-Justin Pirsch. Il se mit à trotter étrangement, rasant les façades, faisant des crochets géométriques qui l'amenaient jusqu'au milieu de la rue puis rappliquant, par de curieux zig-zags, au trottoir en pente de la chaussée de Wavre. A défaut de conscience le sens de la direction le poussait. En son cerveau obscur brillait un seul point lumineux, mais un seul : le n° 24 de la rue Fétis. « Pourvu que j'y arrive! » répétait-il tout haut avec une sincère angoisse. Et toute son intelligence se concentrait vers ce pôle unique, où tenait le salut.

Ah! oui, ça y était. Mais ça y était pour beaucoup d'autres encore qui descendaient ou remontaient la chaussée, en réalisant de leur mieux les prodiges de

stabilité à quoi s'évertuait l'honorable M. Eusébias-Justin Pirsch. Malheureusement le digne homme ne les voyait ni ne les entendait, sans quoi son humeur philosophique se fût assez réjouie de leurs ébats et de leurs chants, rythmés aux sons harmonieux de plusieurs accords.

« Place Jourdan! » exclama enfin le président d'honneur du Club royal de l'*Œillet Blanc*, en débouchant sur l'immense quadrilatère obscur et désert.

A bout de souffle il le traversa, le pas alenti. Or, à ce moment, une petite fille, sortant de la chaussée Saint-Pierre, se mit à courir derrière lui.

— Naatje Bergman, digne M. Eusébias-Justin Pirsch, lui criait-elle dans le dos, Naatje Bergman, s'il vous plaît...

— C'est bon, c'est bon, grommela-t-il, désagréablement impressionné, en pressant de nouveau le pas.

— Ne nous chassez pas, M. Pirsch... ne nous chassez pas, poursuivait la voix suppliante de l'enfant... votre M. Crocus est un méchant homme, oui, en vérité...

— Diable soit de la coureuse! pesta le fonctionnaire. Eh! je n'y puis rien... payez votre loyer!...

— Mon papa fait ce qu'il peut, M. Pirsch, mais vous savez bien qu'il a eu la maladie du plomb et qu'il n'y a qu'un mois qu'il est guéri... un mois, M. Pirsch...

— Oui-da! ...Et il n'aurait pas pu verser un acompte?... Votre loyer devrait-être de vingt-deux francs par mois

au lieu de dix-huit, petite écervelée!...

— Oh! M. Pirsch, c'est le mauvais M. Crocus qui dit ça, bien sûr!... Mais nous sommes de pauvres gens... de pauvres gens, M. Pirsch... Il faut avoir pitié des malheureux...

— L'hôpital était là, ma p'tite... votre papa n'avait qu'à y aller... moi je veux mon dû!...

— Mais vous l'aurez, M. Pirsch... Papa retouche des murs depuis quinze jours dans un bâtiment de la rue Louis Hap, pour le compte de son patron, M. Polderman, qui a bien voulu le reprendre...

— Ta, ta, ta... vous payez trop peu, je vous dis...

— Pour l'amour du bon Dieu, M. Pirsch...

Là-dessus M. Pirsch se remit à trotter, pour se débarrasser de la jeune quémanceuse. A sa grande confusion il constatait que, loin de gagner du terrain sur elle, il en perdait, et que toute une troupe de poursuivants se joignait maintenant à elle pour l'assaillir de plaintes et de geries lamentables.

— Je ne boirai plus, décida-t-il avec la surhumaine énergie qu'il avait montrée en cent circonstances analogues. Je me dégrade honteusement. Un homme comme moi devrait se respecter davantage. Le jour de l'an n'est pas une excuse suffisante... brrr... c'est honteux!... »

Tout époumonné il était parvenu à la double rangée d'arbres qui longe majestueusement l'avenue d'Auderghem.

Mais, ô terreur! devant la maison communale d'Etterbeek il se vit soudain entouré d'une foule considérable.

— Farceur! farceur! farceur! susurraient vingt voix à ses oreilles.

Glacé par l'épouvante, il reconnut, dans cette multitude, les dentellières qui avaient usé leurs yeux et leur vie autrefois pour fonder la prospérité de la firme Pirsch-Van Gent.

— Qu'est-ce que vous me voulez? balbutia-t-il, en cherchant à se frayer un passage dans cette masse grouillante et déguenillée.

Des cous écharnés, des faces anémiées et fiévreuses, de pâles mains, aux ongles bombés, se tendaient vers lui, et, toujours, les voix sifflantes le cinglaient de leurs insultantes apostrophes :

— Affameur! faux philanthrope! farceur! hou! hou!

— Mais qu'est-ce que je vous ai fait? pleurnicha-t-il, laissez-moi passer, je vous en prie...

— Ce que tu nous a fait, malheureux?... Ce que tu nous a fait?... Tiens, demande-le à ceux-ci.

Alors les rangs de la foule s'écartent et Eusébias-Justin Pirsch voit d'abord s'avancer vers lui un fantôme court et voûté, dont le visage blafard lui rappelle étrangement celui du régisseur Crocus :

« Prie pour moi, Eusébias-Justin Pirsch, car j'en ai grand besoin, ricane le spectre, en se penchant vers le chef de division, à moitié mort de peur. J'ai rendu mon âme au Diable. Je te con-

seille de t'amender pendant qu'il est temps encore, car je voudrais que les maux intolérables que je souffre te fussent épargnés. Restitue! restitue! restitue!

Sur cette adjuration sybilline, prononcée d'un ton passablement sépucral, l'atroce lémure s'évanouit.

A sa place surgissent deux ombres misérables et cassées en deux qu'Eusébias-Justin Pirsch reconnaît parfaitement, car il pousse un grand cri et se cache la figure derrière les mains.

— Ach! ach! Eusébias, si tu savais ce que nous endurons, gémit la voix de son père, si tu savais!

Ici un silence lugubre où, brusquement, éclate un long et douloureux sanglot.

— Ach! ach! de notre vivant nous avons pressuré ces infortunées, reprend la pitoyable voix de Romanus Pirsch, nous nous sommes grassement gorgés de leurs sueurs d'agonie et avons vécu de leurs chloroses. A présent, dans l'éternité, chaque fois que sur terre quelqu'un opprime ou exploite son semblable notre pauvre cœur est traversé d'un fer rouge.

— Regarde, Eusébias, regarde, fait alors une voix féminine, dont les déchirants accents font trembler le malheureux fonctionnaire des pieds à la tête.

Mais comme il ne veut pas obéir à la terrible injonction, deux paumes glaciales s'abattent sur ses mains et les écartent de force de ses yeux.

Horreur! Eusébias-Justin Pirsch voit

ruisseler une pluie de sang du sein de sa mère.

— Grâce! grâce! implore-t-il en se traînant à genoux.

Mais un chœur funèbre s'élève et lui répond :

— Restitue... restitue... restitue...

Peu à peu le cercle macabre se resserre. Il appréhende le moment où les suaires le toucheront, où les ossements se noueront à lui pour l'emporter dans une sarabande effrénée à travers les gouffres de l'infini. Mu par le désespoir, il fait un suprême effort pour se relever et se dégager...

— Oh! oh! M. Pirsch, on a donc fait la noce, exclama brusquement un verbe affectueux et bourru.

M. Eusébias-Justin Pirsch sursaute et cherche à rassembler ses esprits.

— Où suis-je? murmure-t-il avec égarément.

— Mais sur les marches de la maison communale d'Etterbeek, digne Monsieur Pirsch. Vous devez avoir bu un « mauvais verre » quelque part?... Allons, donnez-moi le bras, je vais vous reconduire... ce n'est qu'à un pas, d'ailleurs... Je vous la souhaite bonne et heureuse, hein?

— Ah! c'est vous, Kapstok!... Je vous remets à présent... Merci, mon garçon... pareillement... Oui, faites-moi le plaisir de me reconduire... Je ne suis pas bien en effet... le réveillon, vous comprenez?...

— Si je comprends, M. Pirsch! répliqua le brave officier de paix, en rele-

vant le président d'honneur du Club royal de l'*Œillet Blanc* et en passant familièrement un bras sous le sien, faut qu'on s'amuse, pas vrai?...

— Bouche cousue, hein, Kapstok?

— En v'là une question, M. Pirsch... vous me connaissez...

Et bien que, le lendemain, tout Etterbeek saurait par lui que l'honorable et digne M. Eusébias-Justin Pirsch en avait eu « une bonne » au réveillon, le massif et gigantesque officier de police tint à donner à son ami politique cette formelle assurance de son mutisme éprouvé.

## V

### ...Et tout ce qui peut vous être agréable

Nous laisserons le sieur Kapstok ramener à Trinette le respectable M. Eusébias-Justin Pirsch et nous attendrons que le jour timidement se fasse, environ sept heures et demie, pour nous transporter, comme disent les officiers de justice, vers le milieu de la chaussée Saint-Pierre à Etterbeek.

Sous les combles d'une vieille maison, dont le rez-de-chaussée était occupé par un débit de tabacs et cigares, il y avait un être minable dont le pâle et maigre visage, barré d'une forte moustache brune pendante, respirait néanmoins le plus doux contentement.

N'allez pas vous figurer que ce per-

sonnage était un seigneur comme j'en connais, qui vous gagnent des deux cents francs par mois et qui, derrière un guichet grillé, une plume de ronde entre les dents, grattent du papier six heures par jour, le bras arrondi sur un pupitre en véritable chêne de Hongrie.

Nullement. Je dois vous demander pardon, au contraire, de vous présenter un individu d'aussi mince importance. Hélas! ami lecteur! il ne s'agit que d'un ouvrier peintre. Et si vous voulez savoir son nom je vous le dirai bien volontiers : Joseph-Ernest Bergman, s'il vous plaît, ancien milicien de la classe de 1894, ex-trompette au 2<sup>e</sup> guides en garnison à Bruxelles, et actuellement peintre en façades au service de M. Jean Polderman, peintures et décors, huit maisons plus loin (sonnez deux fois).

Probablement pendant son terme de trompette il avait eu le coffre meilleur qu'à présent, Joseph-Ernest Bergman : car je me demande quelles sonneries Sa Majesté le Roi aurait bien pu attendre d'un cavalier de cette piètre apparence, aux yeux fiévreux, enfoncés dans leurs orbites, au large front bombé, dégarni de cheveux et creusé de rides profondes. Oui, je vous le demande. Et son petit intérieur qu'il était en train d'arranger, de broser et d'astiquer ne payait pas de mine non plus.

Représentez-vous un carré de cinq mètres de côté, tirant son jour d'une tabatière par où le regard aurait pu



plonger entre les deux files de maisons blanches et grises de la chaussée Saint-Pierre. Aux murs passés au lait de chaux quelques chromos piqués à quatre punaises. Sous la console d'une minuscule cheminée de bois, peinte en imitation de granit d'Ecosse, un vieux fourneau qui ronfle joyeusement. Devant ce modeste poêle, une table, deux chaises. Et, à côté d'une porte enjolivée de rose, de vert d'eau et de blanc, une armoire de cuisine que les profanes eussent pu croire d'acajou massif. Je vous ferai grâce du dressoir aux rideaux de lustrine bleue, rangé tout près d'une seconde porte enjolivée de rose, de vert d'eau et de blanc, d'un ratelier de pipes en terre bien culottées, ainsi que du crucifix de nickel, flanqué d'une branche de buis jauni, qui se mirait dans un morceau de glace jaune, lequel formait, avec deux vases de verre rouge, l'unique ornement de la cheminée en imitation de granit d'Ecosse.

Pas grand' chose comme vous voyez. Mais il aurait fallu voir Joseph-Ernest Bergman se démener afin d'épousseter, de nettoyer et de mettre en ordre ces misérables pièces d'ameublement pour juger du prix qu'il y attachait. Et j'oubliais de vous dire que sur le court et ventripotent petit fourneau de fonte quelque chose de bon mijotait. Oui, en vérité. Devinez un peu quoi? Du chocolat, Jésus-Maria, du bon chocolat au lait comme vous l'aimez et comme je l'aime. Ma parole, il n'y a plus de pauvres!

Vous avez raison de me lancer un regard de reproche, Joseph-Ernest Bergman. Moi qui suis l'écrivain je dois bien savoir que ce n'est pas votre habitude de boire du bon chocolat au lait, même un dimanche matin. Si vous avez prélevé un demi-franc sur votre quinzaine pour vous offrir cette réjouissance c'est que nous sommes le jour de l'an et que...

Au fait, oui, pourquoi ne pas le dire? Joseph-Ernest Bergman est heureux, non à cause du chocolat au lait qui doucement mitonne sur le fourneau, mais parce qu'il est intimement persuadé que, tout à l'heure, en passant sa tête par l'entre-bâillement d'une des deux portes enjolivées de rose, de vert d'eau et de blanc, il sera le premier à crier : « Bonne et heureuse année, Naatje chérie! »

Qui ça, Naatje?

C'était la petite fille à Joseph-Ernest Bergman. Et la veille elle lui avait soufflé dans l'oreille avant d'aller se coucher : « Mon papa que j'aime bien, demain c'est la nouvelle année. Et je parie une *cenne* que je serai la première à te la souhaiter, ...tu!

La première! En voilà une audace!

— Ce sera moi, avait répondu le peintre en façades de chez Polderman, huit maisons plus loin. Ce sera moi, tu verras!

C'est qu'il en était sûr, vous comprenez. Ne s'était-il pas levé sans bruit, tandis que Naatje dormait toujours, son joli visage encadré de boucles brunes

au creux de son bras replié? N'avait-il pas déjà balayé la cuisine, allumé le feu, mis le chocolat au lait sur le fourneau et dressé la table? N'était-il pas habillé, et tout? Oh! certes, pour être plus certain de gagner son pari, il aurait pu aller la réveiller dans son lit, Naatje, lui couvrir ses deux grosses joues de baisers et lui crier en riant les paroles sacramentelles. Mais sa victoire ne faisait pas l'ombre d'un doute, comme on dit. Et il se disait : « Laissons Naatje dans ses rêves. Probablement elle voit le Paradis. Et dans le Paradis il y a une grande table couverte d'une belle nappe blanche. Sur la table il y a du bon pain d'épices à l'angélique et aux pistaches. Il y a aussi des couques au beurre et des *podoumekes* aux corinthes. »

Et voilà qu'en lui-même Joseph-Ernest Bergman riait, riait, car le sournois pensait à une certaine chose qui se trouvait sur la planche du dessus de l'armoire de cuisine, à côté de l'assiette au beurre et des jattes.

Il riait même si fort, le malin, en décrochant les petites bottines de sa Naatje, qu'il n'entendit pas s'ouvrir la porte enjolivée de rose, de vert d'eau et de blanc, à côté de l'armoire dont le contenu le faisait loucher. Une jolie frimousse ébouriffée, un frêle petit corps de huit à neuf ans, dans sa longue robe de chambre qui lui tombait jusqu'aux pieds, doucement apparut dans l'entre-bâillement.

Joseph-Ernest Bergman n'eut pas le temps de se ressaisir, car :

— Bonne et heureuse année, mon papa chéri, et tout ce qui peut vous être agréable, cria une mignonne voix d'argent, cependant que deux bras bien frais et bien blancs se nouaient au cou écharné et hâlé du peintre en façades.

— J'ai perdu! murmura-t-il en faisant une grimace de désappointement si comique que Naatje partit d'un fou rire,

Papa Bergman la prit à bras-le-corps, la souleva de terre et, après l'avoir tenue au-dessus de sa tête, la pressa sur son cœur avec emportement :

— Bonne et heureuse année pour toi aussi, mon doux petit oiseau chéri. Et j'espère que je ne serai plus malade, et que je pourrai t'acheter une nouvelle robe et de nouvelles bottines en box-calf, car celles-ci...

Ici Joseph-Ernest Bergman eut un regard de réelle affliction du côté des deux pauvres chaussures qu'il était en train de nettoyer quand l'espiègle Naatje l'avait surpris.

— Elles sont un peu malades, conclut-il en avançant leurs demi-semelles inégales, ourlées de bavures de cuir, et leurs empeignes illustrées de pièces invisibles.

— Enfin! dit-il, en poussant un profond soupir et en s'arrachant à sa contemplation. Mais ce n'est pas tout ça... Naatje a gagné une *cenne*...

Il fit mine de sonder ses goussets

comme s'ils étaient vides. A la fin le pouce et l'index de sa main droite revinrent au jour, brandissant un jeton de cuivre rouge flambant neuf.

— Je le mettrai dans ta tire-lire, dit-il. En attendant il y a mieux. Arrive un peu.

Il prit un air solennel, alla jusqu'à l'armoire de cuisine. Mais, avant d'en ouvrir au large les deux battants, il regarda par-dessus son épaule, sournoisement.

Il n'y avait rien de plus comique ni de plus touchant à voir, en cet instant, que le doux et clair visage de Naatje, illuminé d'un sourire d'angoisse et de bonheur. Ses yeux bleus s'ouvraient bien fort sous la ligne rouge de ses sourcils. Et elle se mordillait la lèvre inférieure, en tendant ses petites mains agitées d'un tremblement craintif.

Et, ma foi, les deux battants s'écartèrent. La dextre contrefaite de papa Bergman y plongea lentement, puis elle en ressortit :

1° Avec une poupée qui avait dû coûter au moins quinze sous au grand bazar du boulevard Anspach, car elle était articulée et portait une magnifique robe de véritable laine blanche, liserée de bleu, et un chapeau de paille d'Italie garni d'un ruban ponceau ;

2° Une paire d'oranges ;

3° Une assiette chargée de toute espèce de choses succulentes, nommément un pain d'épices de Gand, au miel et aux fruits confits, tout glorieux dans sa chemise de papier de verre ; deux ta-

blettes de chocolat à la crème et un paquet de grosses boules « pour le rhume » ;

Et, enfin, 4° une bouteille-échantillon de Triple-sec Cointreau, dont la gérante de l'épicerie du *Lion-de-Flandre* avait généreusement fait don à Joseph-Ernest Bergman.

Vous vous imaginez sans peine avec quel émerveillement la nommée Naatje, âgée de huit à neuf ans, voyait sortir l'un après l'autre ces admirables trésors de l'humble armoire de cuisine.

Ses yeux bleus s'agrandissaient un peu plus chaque fois. Et s'il y avait eu un cinquième trésor, je crois bien qu'ils seraient tombés de leurs orbites.

Ce qui lui fit naturellement le plus plaisir c'était la poupée. Elle était folle de joie et son papa aussi.

— Je l'appellerai Marguerite, décida-t-elle sur le champ.

— Naatje, dit alors papa Bergman, en soulevant le couvercle de la casserole posée sur le fourneau, pour voir si le lait ne bouillait pas encore, nous allons prendre du chocolat comme M. le Bourgmestre Mesens n'en a certainement jamais bu. Ah ! ah ! qui sera bien contente ? Ce sera Naatje, je pense. Et puis nous viderons un petit verre d'élixir en mangeant une tranche de pain d'épices. Tu te laveras et tu te coifferas pendant que je ferai ma barbe et tu iras souhaiter au premier la bonne année à Madame Giron, que tu remerieras bien fort pour toutes les bontés qu'elle a eues pour toi pendant que j'étais malade.

Et ensuite nous irons à la messe de dix heures à Sainte-Gertrude. Va voir dans l'armoire s'il y a huit carrés de sucre sur le papier. Je crois bien que j'en ai compté huit hier soir.

Tandis qu'il parlait une expression sérieuse s'était peinte sur le visage de l'enfant. Elle déposa avec précaution sa poupée sur la table, alla lentement à l'armoire, en revint avec les huit morceaux de sucre qu'elle remit silencieusement à son père. Très étonné par cette attitude, Joseph-Ernest Bergman s'interrompit de remuer le chocolat avec la cuiller. Mais aussitôt, se rendant compte de ses responsabilités, il se remit à agiter concentriquement le délicieux breuvage, qui répandait un parfum à faire envie aux anges du Paradis eux-mêmes.

Toujours grave, Naatje avait disparu dans la chambre à coucher. Elle en ressortit l'instant d'après, armée d'un gros cahier. Oui, en vérité, papa Bergman était ébahi. Mais cela ne décontenançait pas la petite cachottière. Elle ouvrit le cahier, souffla sur les pages puis, avec des soins infinis, en tira une lettre que décorait en tête une magnifique « emblème » rouge et bleue.

Cette fois papa Bergman comprit. Lui aussi, quand il allait encore à l'école des frères, s'était appliqué, la langue démesurément sortie, à écrire des compliments sur du beau papier glacé, qui revenait bien à dix centimes la feuille. Et il se rappelait avec quelle émotion, le jour de l'an, il lisait cela à sa

mère, dans son petit atelier de repassage, au fond de l'impasse du Liseron, dans la rue de Flandre. C'était le bon temps, cela... Et maintenant Naatje continuait la douce tradition. Sa Naatje!... C'était donc vrai qu'elle avait appris à écrire!... Oh! Naatje, si vous saviez à quoi pense en ce moment votre père, si vous saviez quelle joie et quelle peine vous lui donnez!...

— Attends une seconde, ma chérie, bégaye le pauvre homme qui tremble des pieds à la tête. Le chocolat est en train de bouillir. Je vais le pousser sur la buse.

Elle ne voit rien, Naatje, du trouble de son père, ni du danger que court le délicieux chocolat au lait, brusquement garé sur la tôle tiède par de maladroitesses mains. Naatje est comme l'acteur qui va débiter au théâtre. Et son jeune sang lui fouette vivement les joues, allume dans ses yeux une fièvre impatiente.

Joseph-Ernest Bergman est allé s'asseoir auprès de la table. On dirait qu'il a peur des mots que sa Naatje va prononcer. Il est là, timidement, comme un coupable, les paumes sur les rotules, la tête et les yeux baissés...

« Cher papa...

Ça y est, Joseph-Ernest Bergman, votre supplice a commencé. Il faudra bien le subir jusqu'au bout.

Oh! elle est mal assurée d'abord, la voix argentine qui débite, du ton monotone des récitations en commun, dans les classes primaires, le naïf compliment écrit à la garderie du soir, sous la dic-

tée de Mlle Juffers, l'institutrice. Mais elle se raffermir vite. Naatje est une grande fille. Et c'est avec une aisance parfaite qu'elle détaille une à une les politesses révérencieuses et maniérées dont Mlle Juffers a émaillé sa composition.

— Oh ! mon papa, je suis bien triste, s'écrie l'enfant, quand elle a terminé. Bien sûr ce n'est pas pour vous faire pleurer que j'ai lu ça... Qu'est-ce qui vous fait du chagrin, à présent ?

Il semblait vraiment en avoir, papa Bergman. Il pleurait amèrement comme savent pleurer les malheureux. Quand Naatje parvint à écarter les deux mains veineuses et difformes de son père, elle découvrit un visage si bouleversé, si baigné de larmes, qu'elle même, par contagion, se serait mise à sangloter éperdument...

— C'est le bonheur, ma chérie, se hâta de dire le peintre en façades pour la consoler.

Ces mots ramenèrent le sourire aux lèvres de Naatje et papa Bergman la pressa sur son cœur tendrement.

C'était le bonheur, en effet, ce doux et frémissant bonheur qui remplit l'âme d'une tristesse infinie, parce qu'il fait songer à ceux qu'on aimait, qui eussent pu prendre leur part de votre allégresse, mais qui n'en sauront jamais rien *parce qu'ils ne sont plus*. Et vous, Joseph-Ernest Bergman, vous savez bien, n'est-ce pas, quelle figure adorée, que Naatje à peine connu, ressuscita dans votre mémoire, tandis qu'une petite

fille vous assurait, dans le style chantourné de Mlle Juffers, de l'éternité de son affection et de la sincérité de sa gratitude ?

## VI

### Crocus est mort

Je l'avais connu pendant des années, le vieux requin. Il était 2<sup>e</sup> clerc chez M<sup>e</sup> Bosquet, chaussée de Tervueren, et chaque matin, à neuf heures moins dix, recta, il longea en sautillant le trottoir de la place Jourdan, entre la rue du Cornet et la rue des Rentiers. Arrivé devant la porte de la lépreuse église évangélique il obliquait à droite, coupait l'angle du vaste forum, finissait par disparaître derrière la pâtisserie, à l'angle de la chaussée de Tervueren. Je le revois encore à cinq heures, revenant de l'étude, une serviette usée sous le bras, toujours affairé et vif, le dos légèrement voûté, et scrutant les passants de son implacable regard d'épervier. C'était une véritable figure d'usurier, de juif ou de marchand de biens. Rien que de sentir ses petits yeux verts se fixer sur vous, un froid vous glaçait jusqu'aux moëlles. « Voilà un coquin entre les mains duquel je ne voudrais pas tomber ! » se disaient les gens, un frisson dans le dos.

Le fait est qu'Elias Crocus ne démentait pas sa réputation.

Cet affreux petit vieillard, au front jaune, barré très bas d'une chevelure grisonnante, taillée en brosse, aux sourcils épais, au nez gros, vermiculé de points noirs, aux mâchoires puissantes de carnassier, autour desquelles une barbe drue s'embroussailait, avait pour occupations « subsidiaires » de prêter sur signature, aux fonctionnaires et employés, d'acheter à bas prix les créances qui paraissaient irrécouvrables, en un mot de faire les plus louches spéculations. En outre il régissait plusieurs propriétés particulières. C'était un de ces monstres en qui la soif de l'or a étouffé tout sentiment généreux et qui vivent d'une effrayante existence d'automates, plus inexorables qu'une traite acceptée ou qu'une citation à comparaître.

Or il venait de mourir. Parfaitement. On meurt le jour de l'an comme les autres jours de l'année et, Dieu me pardonne, je crois que je bénirais bien davantage ce grand jour s'il pouvait voir la fin de tous les happe-deniers du genre Crocus.

La veille au soir le pauvre homme avait encore gagné trente-deux francs au whist, et maintenant il reposait sur son lit dans l'immobilité dernière. Le doigt du Seigneur l'avait touché à la tempe pendant qu'il était à se barbifier devant la psyché de sa toilette. « Ouf ! » avait-il fait, et il s'était écroulé par terre, entraînant dans sa chute la cuvette, qui s'était brisée en mille pièces et l'a-

vait complètement aspergé de son contenu savonneux.

A ce bruit formidable Joséphine, bondissant de sa cuisine, avait grimpé deux à deux les marches. Joséphine était la maîtresse d'Elias Crocus. Le roquentin avait quelque quarante ans de plus qu'elle, mais l'âge ne guérit pas des passions. Crocus adorait Joséphine. Pour lui plaire il avait banni de la maison ses deux fils, l'un voyageur de commerce, l'autre sous-officier d'artillerie.

Une auscultation sommaire permit à l'aimable Joséphine de se rendre compte du malheur qui la frappait. Et, aussitôt, oubliant qu'une heure plus tôt elle avait souhaité longue vie à son ami, elle se mit à esquisser un pas de danse et à faire les mille gestes joyeusement désordonnés que suscite un événement imprévu chez ceux à qui il apporte la fortune ou la gloire.

Comme elle était solidement musclée et que le barbon n'était guère lourd, elle vous le saisit à bras-le-corps, vous le souleva et, sans façon, vous le jeta sur le lit, sommairement arrangé au préalable. Sur quoi elle redescendit et courut chercher un médecin.

Vers une heure de l'après-midi les deux fils du défunt arrivèrent ensemble pour lui présenter leurs meilleurs vœux de bonheur. En réalité ils venaient s'assurer si son état de santé donnait enfin ouverture à de légitimes espérances, et si les rapports de nuance particulière que leur digne auteur entretenait avec

la non moins digne Joséphine ne décelaient point un relâchement favorable.

Une bonne femme qui leur était inconnue vint leur ouvrir en grand mystère et, peu après, surpris déjà par le silence insolite qui pesait sur la maison, ils se trouvèrent en face du cadavre livide de leur père, éclairé par deux bougies, et que veillait Joséphine, paisiblement en train de tricoter une paire de bas.

Cette vue les eût réjouis si la présence de Joséphine n'avait point ranimé en eux une juste fureur, par les appréhensions qu'elle leur faisait concevoir au sujet de l'héritage si impatientement attendu.

Sans même saluer la ridicule dépouille paternelle, serrant un crucifix sur son ventre plat, et pareille à une momie dépouillée de ses bandelettes, parmi la blancheur empesée des draps, le sous-officier apostropha vertement celle qu'il considérait comme une vilaine intruse.

— Houste, ma fille!... Maintenant que le vieux a rendu l'âme, c'est nous qui sommes les maîtres ici... Faisons place nette, et vite...

— Mon p'tit, répliqua doucement Joséphine, en lançant un horrible regard au fils de son amant, je m'en irai, puisque ça vous vexe que j'suis ici, mais faut pas vous monter inutilement... Moi j'ai c' qui m' faut... J'vous souhaite de pouvoir en dire autant, à la liquidation.

— T'as donc volé, gueuse! interrompit le voyageur, blême de rage.

— Elle en est bien capable, fit le sergent en serrant les mâchoires. Mais faut éclaircir ça, ajouta-t-il. Va chercher le commissaire, Adolphe. Les scellés doivent être mis... Quant à toi, tu es trop fine, ma mie... mais ça n'prendra pas... J' te tiens à l'œil et j' vas te faire fouiller...

Adolphe, jetant sur une chaise la caisse de havanes déclassés qu'il comptait offrir à son père pour ses étrennes, dégringola quatre à quatre les marches et sortit en faisant claquer la porte.

— Faites ce qu'il vous plaira, dit Joséphine avec sang-froid. Mon beurre est fait.

L'artilleur se sentait bouillir de colère, mais il sut se contenir et, prenant un siège, il le planta devant le lit avec violence, s'assit à la hussarde, et se mit à fixer en silence, d'un œil sec où de mauvaises lueurs passaient, le visage minuscule et couturé de rides de son père.

« Sale rosse! » murmura-t-il. Et on ne savait pas si c'était au mort ou à la gaupe, debout devant la fenêtre, que s'adressait cette apostrophe hautement péjorative.

Un quart d'heure s'écoula dans cette contemplation irritée. Brusquement un coup de sonnette carillonna dans le vestibule.

— C'est Adolphe qui revient, pensa le militaire, sans abdiquer son amer souci.

Puis, réfléchissant :

— Mais c'est impossible... Il ne

saurait être rendu ici avant une demi-heure.

Ce n'était pas Adolphe, en effet.

— Ah! mon Dieu, que m'apprenez-vous là?... Elias Crocus est mort?... faisait une voix, qui n'était autre que celle de notre ami et héros M. Eusébias-Justin Pirsch... Elias Crocus est mort!... En vérité?

— Oui, Monsieur, il est mort, cria par-dessus la rampe l'organe rogue de l'artilleur. Qu'est-ce que vous lui voulez à Elias Crocus?

— A qui ai-je l'honneur?...fit poliment le chef de division en s'avançant jusqu'au pied de l'escalier.

— A son fils, M'sieu... Gérard Crocus... Qu'est-ce qu'il vous faut?

— Monsieur, il ne saurait vous intéresser outre mesure, répliqua avec calme le fonctionnaire. Je suis M. Pirsch, dont votre père (que le diable l'emporte! pensa-t-il peu chrétiennement) était le régisseur et...

— J vous demande mille pardons, M'sieu, balbutia piteusement le sergent en se précipitant au devant du visiteur.

— De rien, de rien, mon ami... Et ne vous dérangez pas, continua l'actuaire, non sans une nuance de dédain.

— Je ne venais que pour une formalité. Il s'agissait de destituer votre père de sa qualité de régisseur de mes biens, ainsi que de le prier d'annuler les quittances de loyer arriéré qu'il détient au nom d'un de mes locataires, le nommé Bergman... La mort rend ma démarche inutile... Je vais prévenir les intéressés.

Mes condoléances et bonjour, Monsieur.

Eusébias-Justin Pirsch toucha négligemment du bout de ses doigts gantés le bord de son chapeau de soie et se retira.

## VII

### Une petite flamme bleue

A pas lents il descendit la rue Froissart. Le gai soleil qui poudroyait sur les toits eût donné l'illusion d'un printemps précoce si, de temps à autre, une satanée petite bise aigre n'était venue planter ses gentilles épingle dans les oreilles des passants, comme pour les rappeler au sens des réalités. Oh! ils ne s'y trompaient pas, allez! Vous eussiez dû les voir trotter, le menton contre la poitrine, les coudes hauts, le collet du pardessus relevé. Parfois, réveillant le bruyant écho caché dans chaque encoignure de porte cochère, une ribambelle d'enfants les suivaient, chaudement vêtus, leurs roses frimousses animées par l'ardeur de la course et, peut-être bien aussi, à cause des beaux jouets rouge et or qu'ils pressaient contre leur cœur.

Mais n'allez pas vous figurer que M. Eusébias-Justin Pirsch prêtait le moins du monde attention à ce joyeux et réconfortant spectacle. Sa démarche trahissait une préoccupation si profonde que le monde extérieur semblait ne plus exister pour lui. De fait, jamais trouble



plus impérieux ne s'était emparé du digne homme.

— Mort!... mort!... répétait-il à mi-voix, en regardant machinalement les pavés devant soi et en torturant sur son dos le manche de bambou de son parapluie.

Le sens de ce mot lui apparaissait pour la première fois redoutable et complexe.

« Il a vécu non pas comme un être  
« humain, mais comme un animal un  
« peu plus intelligent et pervers que  
« les autres, pensait-il. Son existence  
« ne fut qu'une longue duperie dont  
« il fut lui-même la principale victime.  
« S'il avait pu se rendre réellement  
« compte de l'horreur et de la vacuité  
« d'une pareille vie, il ne l'aurait pas  
« supportée un jour de plus. Mais il ne  
« savait pas. Il a eu foi dans son uti-  
« lité et dans son importance sociales.  
« Il n'aurait pas pu être autre que ce  
« qu'il a été, et maintenant il git froid  
« et décoloré. Il a passé d'une igno-  
« rance éphémère à une ignorance éter-  
« nelle. Mais qu'est-ce que cela signifie?

Involontairement Eusébias-Justin Pirsch se représentait son régisseur Crocus derrière le laid pupitre de chêne qui occupait le centre de son étroit et triste bureau, sans air et sans lumière.

« Pas un instant il n'a douté et ce  
« pendant il faisait le mal. Il détrui-  
« sait l'amour autour de lui comme s'il  
« n'avait été placé sur terre que pour  
« accomplir cette néfaste mission...  
« Mais avait-il conscience? » se deman-  
« da-t-il soudain.

« Non! » répondit une voix au fond de lui-même.

Alors un autre tableau s'offrit à sa vue. Il voyait distinctement les enfants d'Elias Crocus se harpailler et en venir aux mains autour du cadavre de leur père. Ils finissaient par le jeter sur le sol, sans vergogne, pour dévaster à leur aise la couche funèbre, dont les dessous devaient certainement recéler un précieux trésor, car ils en exploraient minutieusement les moindres recoins, empilant à mesure édredon, coussins, couvertures et matelas sur le corps rigide du vieillard, étendu en travers du tapis.

— L'argent! dit Eusébias-Justin Pirsch à haute voix. Puis, plus bas, comme s'il avait soudain conçu une peur atroce de ce mot :

— L'argent!

A présent une petite flamme bleue sautillait, se retirait et s'allongeait dans les ténèbres. A sa lueur il sembla qu'Eusébias-Justin Pirsch vît enfin clair en soi-même et se rendit exactement compte des vérités qui longtemps s'étaient dérobées à ses recherches.

« Quelle dégoûtante existence j'ai  
« menée jusqu'à ce jour! » (Il eut pour  
« soi-même une moue de mépris indéfi-  
« nissable). « J'ai soixante ans et ma vé-  
« ritable vie n'a commencé que depuis  
« hier soir, au milieu d'un des innom-  
« brables états abjects dans lesquels  
« je me suis mis, pour me conformer  
« aux usages et ne pas me rendre ridi-  
« cule. »

Ses joues tremblèrent au souvenir de sa stupide suffisance, de son avilissement et des terreurs qu'il avait éprouvées la nuit précédente. Il ne se rappelait plus de quelle façon il était monté se coucher. Il ressentait une impression de honte et de dégoût insurmontables, en songeant à son réveil, que le grand branle des cloches de Saint-Antoine et de Sainte-Gertrude avait provoqué, sur les dix heures du matin.

« Eh bien, je retournerai sur mes  
« pas. Je choisirai une autre route »,  
décida-t-il sincèrement. « Je ne veux pas  
« périr comme Crocus. Je frémis en ré-  
« fléchissant que je pourrais comme lui  
« ne laisser d'autre mémoire que celle  
« de mon or... »

Une fois de plus il s'arrêta net :

« Quel mystérieux et terrible avertissement ! »

« Ainsi le destin m'a prévenu du coup  
« qui devait frapper Elias Crocus sans  
« l'en aviser lui-même ? Que nous som-  
« mes ignorants, mesquins et grotes-  
« ques !... L'argent, qui est notre but,  
« est aussi notre fin. Nous le chéris-  
« sons ; ils nous fait haïr : Aimer, aimer  
« de toute son âme, il n'y a de vérité  
« éternelle que dans ce verbe ».

## VIII

## La Boutique émerveillée

C'était une de ces pauvres boutiques d'aspect si maussade et si minable que relativement peu de personnes se hasardaient à y entrer. Un affreux nègre de tôle peinte se balançait avec de plaintifs grincements à une tringle au-dessus de la porte. Et comme, à l'ombre d'un palmier touffu, il fumait dans une longue pipe de terre, les gens devinaient qu'il servait d'enseigne à un débit de tabacs. L'inscription que foulaient ses larges pieds noirs aurait pu les édifier tout à fait au sujet de la destination commerciale de la triste boutique. Mais la plupart de ses lettres jaunes s'étaient effacées sous les assauts réitérés de la pluie, et celles qui restaient se dégageaient à peine d'un délayage ignoble de couleurs. On ne lisait plus que ceci :

A EGR E Z NZIB R.

Ce qui signifiait vraisemblablement :

AU NEGRE DE ZANZIBAR.

Avec sa tignasse crépue et ses yeux ronds biglant dans sa face camuse, le brave moricaud n'avait rien d'engageant. Je crois en vérité que les passants redoutaient d'en trouver la réplique vivante entre les sales murs du débit, car c'est bien le bout du monde si, de temps à autre, un polisson dégueillé, après une longue et méditative station devant les carreaux poussiéreux

de la montre, se décidait à pousser la porte pour se payer un paquet de « sèches » à quatre sous.

Quand, avec une sorte de gêne et de timidité dont vous saisirez dans quelques instants la cause, M. Eusébias-Justin Pirsch pénétra dans le magasin, un long brouhaha d'étonnement salua son apparition. Les myosotis flétris du papier de tenture s'avivèrent durant quelques secondes de l'azur qu'ils avaient perdu bien des années auparavant. Un frisson de plaisir courut dans les plis du rideau, jadis rouge, qui masquait avec pompe la porte de la cuisine. « Ah ! ah ! » murmurèrent 'innombrables petites voix crépitantes, cependant que s'accroissait l'odeur de tabac à priser du local et que de légers bruissements se faisaient entendre. « Voilà que le Seigneur nous envoie un client riche pour nos étrennes. Lesquels d'entre nous choisira-t-il ? »

Et aussitôt les réponses à cette question partirent à la manière d'un pépiement le long des parois renfrognées du magasin, dans les piles de boîtes brunes qui montaient jusqu'au plafond noirci.

« Nous !... nous !... nous !... » disaient-elles avec vivacité, en heurtant la mince cloison des caisses comme pour attirer l'attention du visiteur. Mais il n'écoutait pas ce ramage suppliant. Pour se donner une contenance il s'était absorbé dans la contemplation des cigares plus fortunés qu'un laid comptoir bas, passé au ton d'acajou, offrait commodément à sa vue.

Un véritable musée de présidents de républiques hispano-américaines, ce comptoir ! Et il était l'image de la société, de la société des cigares, comme un paquebot de la *White Star Line*, le *Titanic* par exemple, est l'image de notre société à nous. Les caisses s'étagaient en gradins. A fond de cale... pardon... à la base de l'édifice s'entassait la plèbe, la misérable plèbe, celle que l'on dédaigne et que l'on ne sauve pas, (diable m'emporte ! mais je pense encore à la catastrophe du *Titanic*) picaduros et purotins pêle-mêle voisinaient en des corbeilles de paille tressée. Juste au-dessus, en deuxième classe, se prélassaient les déchets de havanes, les havanes déclassés, les Mexique, les Vieil-Anvers, toutes pièces à deux sous l'une. A l'étage supérieur les Pour-la-Noblesse, les Quo Vadis, les Mélior vous affectaient une importance visible dans leur somptueuses maisons de hêtre rouge, rehaussées de dorures byzantines ! Le pinnacle aurait pu être occupé par quelques uns de ces panatelas qui ressemblent à des momies précieuses sous leur cercueil de verre. Malheureusement le *Nègre de Zanzibar* n'aurait pu vraiment trouver dans sa clientèle le rajah en mesure de s'offrir l'autodafé d'une de ces gloires royales.

« Je prendrai un cent de Vieil-Anvers », se dit M. Eusébias-Justin Pirsch, après une courte réflexion.

Soudain le pompeux rideau jadis rouge s'écarta, dans le cliquetis d'osselets de ses anneaux, et une bonne vieille

femme en caraco vert et en bandeaux fit son entrée sur ses socques.

— Jésus-Maria! s'écria-t-elle en levant les bras au ciel, c'est notre digne propriétaire, M. Eusébias-Justin Pirsch!

— Bonne année, Mme Jean, fit humblement le fonctionnaire.

— Pareillement, M. Pirsch, répondit avec volubilité la marchande. Je vous souhaite surtout une parfaite santé, car, pour le reste, n'est-ce pas...

M. Eusébias-Justin Pirsch baissa la tête comme s'il avait honte à présent de ce reste auquel Mme Jean faisait allusion.

— Je suis venu vous acheter quelque chose, proféra-t-il d'une faible voix.

— Oh! oh! oh! fit le cœur des cigares dans les boîtes empilées.

— A votre service, M. Pirsch, dit joyusement la marchande. Vous êtes mon premier chaland sérieux aujourd'hui... Ah! le commerce ne va guère, ajouta-t-elle en poussant un profond soupir.

— Je le sais, Mme Jean, je le sais, dit-il avec hésitation.

Puis, brusquement, tandis que la débitante ficelait avec soin la caisse qu'elle avait enveloppée d'une feuille de papier à firme :

— Je vais vous annoncer une bonne nouvelle, Mme Jean. Oui, une bonne nouvelle, je crois... Pour vos étrennes présentes et à venir je réduis de dix francs votre loyer mensuel... Hein?

— Oh! oh! oh! reprit le cœur admiratif des cigares.

— Digne M. Pirsch! exclama la bonne femme, bouleversée.

— Mon régisseur Elias Crocus est mort ce matin, poursuivit-il, le cœur soulagé d'un poids énorme. Désormais ce sera moi qui percevrai. Et je vais faire remettre votre magasin à neuf, Mme Jean. J'écrirai à Polderman demain...

— M. Pirsch... M. Pirsch... balbutia la boutiquière, émue jusqu'aux larmes.

— Taisez-vous, fit-il du ton bourru des timides qui craignent de s'attendrir. Je dois bien ça à une vieille locataire comme vous, je pense. Vous me ferez le plaisir de prévenir les Giron du premier qu'ils ne doivent plus s'acquitter qu'entre mes mains. Si l'un des fils Crocus s'avisait de se présenter un jour avec une quittance, qu'ils le flanquent carrément à la porte. Hein?

— Comptez sur moi, M. Pirsch, assura Mme Jean qui pensait défaillir de joie. Vous êtes le meilleur...

— Le meilleur... renchérit le cœur émerveillé des cigares.

— Quand je vous dis de vous taire! répéta le propriétaire, réellement fâché et frappant du pied.

Le cœur instantanément obéit à l'injonction péremptoire de M. Pirsch.

— C'est bon, c'est bon, dit Mme Jean, en sortant de son comptoir avec précipitation pour reconduire M. Eusébias-Justin Pirsch.

— Ne vous dérangez pas, fit-il en étendant la main. Je voudrais monter. Bergman est-il ici?

— Il est rentré du cimetière à midi avec sa petite fille, honorable M. Pirsch. Ce sera avec reconnaissance qu'il vous...

— Je vous dispense de vos anticipations, Mme Jean, rétorqua-t-il, en roulant des yeux auxquels il essayait en vain de donner une expression méchante. Je passerai par votre cuisine, si vous le permettez.

Un frémissement ondula le long du rideau rouge et des vagues courroucées y déferlèrent de haut en bas. Ensuite il s'immobilisa paisiblement au bout de ses anneaux. Du coup les langues se délièrent de nouveau, le long des parois sordides du *Nègre de Zanzibar* ; et des rires de contentement fusèrent dans les boîtes de cigares, sur la cheminée, le comptoir et dans les poussiéreux casiers des rayons.

— Digne et honnête M. Pirsch ! firent mille petites voix crépitantes.

— Le magasin remis à neuf ! exclamèrent mille autres voix, non moins crépitantes. Et toutes ensemble s'écrièrent :

— Vive M. Pirsch ! vive notre excellent propriétaire !

## IX

### Bergman éperdu

— « Soixante-trois... vingt-deux... treize... quatre-vingt-huit... ».

Tel était l'étrange monologue que

l'on entendait à ce moment sous les combles en même temps qu'un étrange bruit de noisettes remuées au fond d'un sac. En face de la tabatière, sagement assise devant le haut bout d'une table recouverte d'une nappe de toile cirée, une jolie petite fille, au nez retroussé, aux boucles brunes où s'enlevait vivement la tache couleur feu d'un ruban de satin, s'appliquait, avec une moue attentive, à pousser des boutons de culotte sur les cases chiffrées de trois cartes vertes.

Le dos au poêle, ses jambes voluptueusement allongées sous la table, un ouvrier quadragénaire, en pantalon de velours et vareuse de laine, gravement tirait des jetons numérotés d'un ancien sac à briquet. Et chaque fois que sa dextre difforme extrayait de la bourse une de ces rondelles de bois, vite il consultait du regard ses propres cartes, pour voir si le numéro sorti n'y figurait pas. Mais c'était peine inutile ; presque toujours il était obligé d'ajouter le jeton à la pile de ses infortunés prédécesseurs, alors qu'à vue d'œil les cartes de la petite fille se couvraient de boutons.

— Douze et dix-neuf, papa, exclama-t-elle joyeusement au bout de quelques instants. Je n'ai plus que deux numéros à couvrir pour gagner.

Tout à coup le minable joueur de loto s'immobilisa, la main dans le sac et le nez en l'air.

— Tu n'entends pas ? souffla-t-il. Il me semble que j'entends craquer les

marches de l'escalier. Ce n'est certainement pas chez nous que l'on vient, car nous ne connaissons personne à Bruxelles.

— C'est peut-être Mme Jean qui monte au grenier chercher un pot de confiture, conjectura la petite fille en sautant à bas de sa chaise.

— Mme Jean n'a pas le pied aussi pesant, répondit l'ouvrier, je croirais plutôt...

— Toc, toc, fit-on à la porte.

Papa Bergman (car c'était lui) devint instantanément plus pâle qu'un mort et se mit à trembler comme une feuille, tandis que Naatje courait peureusement se cacher dans la mansarde voisine.

— En... entrez ! bégaya le peintre en se levant et en jetant le sac de jetons sur la table.

La porte doucement tourna sur ses gonds et, aussi blême que l'était son locataire, M. Eusébias-Justin Pirsch fit son apparition sur le seuil.

— Monsieur le propriétaire... murmura Bergman.

Il baissa la tête et, les jambes flageolantes, dut se retenir des deux mains à la table.

— Bergman... dit Eusébias-Justin Pirsch.

Mais le malheureux ne le laissa pas continuer. Il s'avança en chancelant, ses deux mains agitées d'un frisson convulsif tendues vers le survenant, comme pour renforcer par leur éloquence terrible les paroles qu'il allait prononcer.

— J'avais le pressentiment, Monsieur,

que vous seriez venu aujourd'hui... Je l'ai rêvé cette nuit, en vérité. Le premier janvier M. Pirsch devait venir prendre Joseph-Ernest Bergman au collet et lui crier : Tu n'es qu'un mauvais payeur. Ah ! ah ! tu me dois encore quatre termes, ce qui fait soixante-douze francs... Elias Crocus est beaucoup trop bon pour toi... Il faut que tu t'acquittes, sinon...

— Vous vous trompez, Bergman, interrompit le fonctionnaire en pénétrant tout à fait dans la mansarde et en refermant la porte sur lui.

Le misérable locataire ne l'écoutait pas.

— Vous êtes dans votre droit, M. Pirsch, poursuivit-il, en proie à une exaltation fébrile, dans votre droit, je le sais... Aussi, je vous payerai... oui, je vous payerai... Je ne vous demande qu'un mois de patience... un mois et je n'aurai plus un centime de dette... un mois, pas un jour de plus, je vous le jure...

Ici de bruyants sanglots éclatèrent dans la chambrette contiguë et une porte enjolivée de rose, de vert d'eau et de blanc du même coup se mit à frissonner et à gémir plaintivement.

M. Eusébias-Justin Pirsch sentit positivement son cœur lui sauter dans la gorge. Il manqua faire choir son chapeau en le posant sur une chaise, au-dessus de son parapluie à manche de bambou.

— Je-ne-veux-pas-de-votre-argent, articula-t-il enfin nettement, en essuyant

les oculaires de son binocle à l'aide d'un angle de son mouchoir de fine toile. Ceci pour se donner une contenance.

— Ah! je comprends, s'écria Bergman, au comble du désespoir, Elias Crocus me l'avait bien dit... Vous voulez m'expulser, Monsieur. Mettre un père de famille sur le pavé avec son pauvre mobilier... Je n'aurais pas cru cela de vous, M. Pirsch... non, je ne l'aurais pas cru...

Il se laissa lourdement tomber sur une chaise et se cacha le visage entre les mains.

— Oh! mon papa... oh! mon papa... hoquetait Naatje dans l'autre mansarde.

« Je ne puis pas entendre cela plus longtemps » pensa M. Eusébias-Justin Pirsch, dont le front se mouilla de sueur. « Les cris de cette enfant me font un mal horrible... »

Il venait de voir la petite flamme bleue trembler aux pieds du crucifix, cloué à la cloison en face du miroir ébréché. Il s'approcha de Bergman et lui posa la main sur l'épaule.

— Bergman, vous n'êtes qu'une bête, balbutia-t-il, riant et pleurant à la fois.

Sous la paume courte de M. Eusébias-Justin Pirsch la maigre échine de l'ouvrier peintre frissonna, mais aucun son ne sortit de sa bouche.

— Vous ne comprenez donc pas que c'est le Dieu d'amour et de bonté qui m'envoie, Bergman. Est-ce que je pourrais accepter l'argent d'un pauvre hom-

me comme vous? Dites, est-ce que je le pourrais?...

Bergman recula avec surprise et regarda son propriétaire avec une expression qui signifiait : « Est-ce qu'il est devenu fou? Il ne manquerait plus que cela! »

— Je devine ce qui se passe en vous, ajouta M. Pirsch, non sans amertume. Vous vous figurez que je me moque de vous ou que j'ai perdu la raison?

— Oh! M. Pirsch, protesta assez mollement le peintre.

— Ne dites pas non, continua le propriétaire. C'est naturel, après tout. Admettons que je veuille me passer une fantaisie d'homme riche. Vous avez été malade, je pense?

— Près de la mort, M. Pirsch. La céreuse, que voulez-vous?... Mais asseyez-vous donc, exclama-t-il en bondissant de son siège avec vivacité.

— Merci, je ne suis pas fatigué, déclara Eusébias-Justin Pirsch, en écartant avec douceur la chaise que l'ouvrier lui poussait dans les jambes.

— Qu'est-ce que vous diriez d'un séjour plus ou moins prolongé à la campagne? Hein?

— Moi, M. Pirsch?... moi?... répondit Bergman, toujours incrédule, mais cette fois sans oser regarder son propriétaire.

— Je vais prendre ma retraite, continua celui-ci. Je compte aller passer le restant de mes jours dans les Ardennes. J'achèterai un petit domaine, aux en-

vions de Bastogne. Il me faudra un concierge. J'ai pensé à vous, Joseph-Ernest Bergman. Ça vous irait-il?...

— Naatje! cria le peintre éperdu.

Une petite figure craintive, aux joues encore ruisselantes, apparut dans l'entre-bâillement de la porte, à côté de l'armoire de cuisine.

— Monsieur ne te fera pas de mal, papa? demanda-t-elle avec un reste d'effroi dans ses yeux bleus.

— Lui faire du mal, petite fille! s'écria M. Pirsch. Voulez-vous venir m'embrasser, s'il vous plait?

Naatje consulta son père du regard.

— Oh! ma mignonne, fit Bergman, d'une voix extraordinairement émue, c'est le bonheur qui nous arrive en ce jour, et Monsieur...

— Va sur son cœur, acheva-t-il avec précipitation. Ton père ne t'aime pas comme notre bienfaiteur nous aime.

— Bergman!... fit le fonctionnaire, les joues tremblantes.

Il fit un pas vers l'ouvrier. Et tout à coup les deux hommes tombèrent dans les bras l'un de l'autre. Ils ne savaient à quelle force surhumaine ils avaient obéi. Un grand silence régna et la petite flamme bleue aux pieds saignants du Christ devint un éblouissant et radieux faisceau de lueurs.

Entre ces deux êtres que la clarté du Golgotha baignait de sa splendeur divine, Naatje mêlait ses larmes à celles qu'ils versaient.

« Oui, maintenant je comprends et je vis, pensait Eusébias-Justin-Pirsch

en sentant ruisseler sur ses mains les pleurs de la petite fille. Et vous, mon Dieu, soyez béni pour cette heure ineffable que vous m'avez permis de vivre! »

## X

### Circus Hoffmann

D'abord vingt-quatre petits chevaux arabes, à la robe frémissante, vinrent galoper autour de la piste, que de grands laquais vert et or avaient soigneusement ratissée au préalable. Un monsieur en habit, au gilet noir largement échancré sur une chemise de toile de Hollande, où des boutons de diamant piquaient des étoiles, au centre de l'arène les excitait de la voix. Et, dociles, ils manœuvraient, traçant diverses figures, en suivant les inflexions, dans l'air et sur le sable, du fouet que maniait leur dresseur. Il fit un signe, inclina le buste : et tous ensemble, en une longue file trottante, ils rentrèrent aux écuries. Un homme parut. Il jeta au loin un énorme rondin, fit quatre ou cinq culbutes grotesques puis, au centre du cirque, roulant ses yeux rouges dans sa face de craie, salua le public, une main sur son cœur. Alors, dans le gigantesque vaisseau que le fusement des lampadaires baignait d'une clarté fantomale, un rire croula. Des amphithéâtres emplis d'ombre, où des centaines d'êtres noirs gesticulaient, jusqu'aux



fauteuils des premières, où se carraient les bourgeois, inextinguible il roula, bondissant sur les appuis de velours rouge, repartant vers les gradins supérieurs, pour dégringoler ensuite, en ricochets, jusqu'au drôle qui le suscitait.

— Snow! Snow! Snow! criaient mille voix, dans une rumeur confuse.

Sous son nez peint de vermillon, ses grosses lèvres écarlates s'élargirent jusqu'à ses oreilles porcines, qu'il fit mouvoir curieusement. L'hilarité reprit, formidable, et pour remercier cette foule qui l'acclamait il fit sur ses paumes, les jambes gigotantes, le tour d'un tapis.

Le clown portait un habit de soie blanche où des lunes violettes riaient. Un minuscule chapeau noir frétillait au sommet de son crâne ras, et sur ses babouches jaunes des pompons verts piquaient leurs choux démesurés.

Il poussa deux ou trois cris gutturaux. Au bord d'une des loges, au-dessus des écuries, un second pître parut, macabre et anguleux, tel l'as de domino. Il prit son élan, s'appuya sur les mains, et, le ressort vivant s'étant détendu, fit dans l'air la parabole du saut périlleux pour venir se planter, élastique et grimaçant, devant son compère imperturbable.

Ils s'allongèrent des claques retentissantes, se nouèrent étroitement, roulèrent, boule vivante, sur le tapis, pour se redresser ensuite, agiles et mécaniques, sautant et culbutant l'un par

dessus l'autre, en des contorsions qui déchaînaient la joie des spectateurs.

Auguste et le clown pratiquaient la manière anglaise. Ils restaient silencieux, se bornant à une mimique expressive, que de rauques abois punctuaient par moments. Ils disparurent. Et un prestidigitateur surgit, en costume de mage, fit sortir des lapins, des pigeons, jusqu'à un coq de combat de la tiare qu'il tenait. En frappant du poing le dossier d'une chaise il en tira deux sièges parfaits, s'assit sur l'un d'eux et, manipulant l'autre, instantanément le transforma en table. Toute une vaisselle apparut. Il y fit de la cuisine et, passant à un exercice nouveau, créa d'une corde suspendue un fuseau de papier, de ce fuseau un cocon, de ce cocon une pivoine monstrueuse et de cette pivoine une femme merveilleusement belle, qui fit le tour du cirque dans un carrosse traînés par des chiens blancs.

Les bravos roulèrent comme un tonnerre. Puis des xylophonistes, des acrobates japonais, d'autres artistes se succédèrent. Et parfois des chevaux revenaient, dressés en haute école, ou bien des pantalonnades clownesques faisaient diversion aux numéros de bêtes savantes, d'ours et d'otaries jongleuses, qui finissaient par lasser.

Une odeur d'oranges se mariait à celle, plus forte, des animaux en sueur. Et, sur les bancs où se tassait la plèbe endimanchée, une rumeur grossissait,

traversée d'exclamations, d'éclats de rire bruyants.

Soudain un voile de gaze bleu électrique ruissela du lanterneau, dans un long bruissement. Une immense clameur le salua, puis aussitôt le silence se fit, prodigieux ; et M. Eusébias-Justin Pirsch sentit trembler dans sa main la petite main de Naatje.

La pantomime commençait.

Dans une clairière que des arbres étranges, aux écorces imbriquées, circonscrivaient, une maison forestière s'élevait, la cheminée couronnée d'un panache de fumée. Un indien, à plat ventre dans les rocs, semblait épier quelque chose. Brusquement un coup de sifflet stridait et l'on voyait dégringoler de la montagne, leurs tomahawks au poing, une nuée de peaux-rouges, aux corps de cuivre luisants, à la chevelure empennée. Aux fenêtres de la maison des blancs apparaissaient, en costume de chasseur, armés de carabines. Un violent combat s'engageait. Les sauvages prenaient l'avantage. Avec des cris terrifiants ils pénétraient dans la hutte, en sortaient, traînant après eux les survivants de ses défenseurs, hommes, femmes et enfants.

Alors c'était la poursuite à cheval à travers la savane ou les rochers. Un chien fidèle mettait les soldats de la milice sur les traces des ravisseurs. On voyait un campement indien, des paysages grandioses, des cataractes et des lacs, à la clarté de la lune.

Même une bataille s'engageait sur

l'eau, parmi les éclairs et les sourds grondements du tonnerre. Finalement la victoire restait aux troupes de l'Union ; et un grand ballet, aux pittoresques effets de lumière, unissait Séminoles et Américains, jusqu'à ce que l'apothéose les confondit en une pyramide vivante, aux frénétiques applaudissements de l'assemblée.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu ! ne cessait pas de dire Naatje, à la fois ravie et apeurée. L'odeur de poudre qui emplissait le cirque irritait sa rétine et la faisait tousser. Tout le temps que la pantomime avait duré, elle s'était tenue en ses pauvres vêtements usés mais propres contre M. Pirsch. Et je ne saurais dire qui de lui ou d'elle, durant cette heure, avait goûté le bonheur le plus doux.

— Es-tu contente, petite fille ? Es-tu contente ? demanda le fonctionnaire tandis que, lentement, mêlés à la presse qui encombraient les issues, ils sortaient du Circus Hoffmann.

— Oh ! oui, Monsieur, oh ! oui, fit-elle avec élan.

— Regardez ses yeux, M. Pirsch, intervint Bergman, regardez-les ; vous lui avez donné plus de joie en un seul après-dîner qu'elle n'en a connu durant sa vie. N'est-ce pas, ma Naatje ?

Ses grands yeux bleus répondaient pour elle, à Naatje. Oui, en vérité. Et elle avait aussi sur ses joues deux roses de feu.

— Le cirque est beau, dit M. Pirsch gravement. Mais la nature est plus belle

encore. Naatje aura un petit âne et un petit mouton.

Le visage inondé de larmes du peintre en façades se tourna vers lui.

— Oh! M. Pirsch, est-ce possible? Ce n'est donc pas un rêve?

— Je me pose la même question, mon ami.

Bergman lui prit la main et la mit sur son cœur.

## XI

### Mort et transfiguration d'un mémoire en vue du prix Guiraud

Oui, c'est une chose à peine croyable et pourtant il en est ainsi : ce soir M. Eusébias-Justin Pirsch n'ira pas retrouver ses vieux amis à la *Taverne Gambrinus*. Il n'ira pas humer quatre ou cinq grands demis de Pilsner bräu en brassant des cartes. Et une tristesse étendra les hommes gras, à la trogne fleurie, au bedon confortablement assis sur des cuisses courtes et pleines, dont chaque soir, depuis des années, il était le partner obligé au piquet ou au whist.

Ce soir M. Eusébias-Justin Pirsch ne lutinera point Adèle, la grosse *baesin* à la mine barbouillée de bourgogne ardent, à l'ample corsage et aux bras dodus. Il ne se lèvera pas trente-six fois de sa chaise pour couler des gaudrioles dans l'oreille, au lobe rose et

charnu, de Lisa la serveuse. Et celle-ci, serrée à faire craquer les coutures dans sa robe noire, ne lui rira point effrontément au nez en lui bourrant les côtes de coups de coude.

En vérité ce sera comme si l'âme de la Taverne s'en était allée pour toujours au paradis des brasseurs apoplectiques et bien nourris.

La matinée du Circus Hoffmann terminée, M. Eusébias-Justin Pirsch avait conduit Naatje dans une belle pâtisserie, où elle avait pu se régaler de toute sorte de bonnes choses, et boire encore du chocolat au lait. Puis, après avoir promis à Bergman une visite le lendemain matin, il les avait quittés à l'angle de la rue Gray et de la place Jourdan.

Une paix était descendue en lui. De ses deux mains réunies jalousement il voulait l'abriter, intacte et vive, dans une solitude et un recueillement tels qu'aucun souffle ne pourrait s'y aventurer pour en ternir ou en effacer la douceur.

Pas un instant il ne lui vint la pensée d'achever le jour de l'an dans une des brasseries du quartier. Comment cette profanation eût-elle été possible? Il avait horreur maintenant de son existence antérieure, du caractère grotesque qu'elle avait eu, de son vide effrayant et absurde. Le sens de notre destinée et les devoirs qui nous sont prescrits ne lui apparaissaient pas encore nettement, mais il avait la notion confuse d'une autre vie et, en même temps,

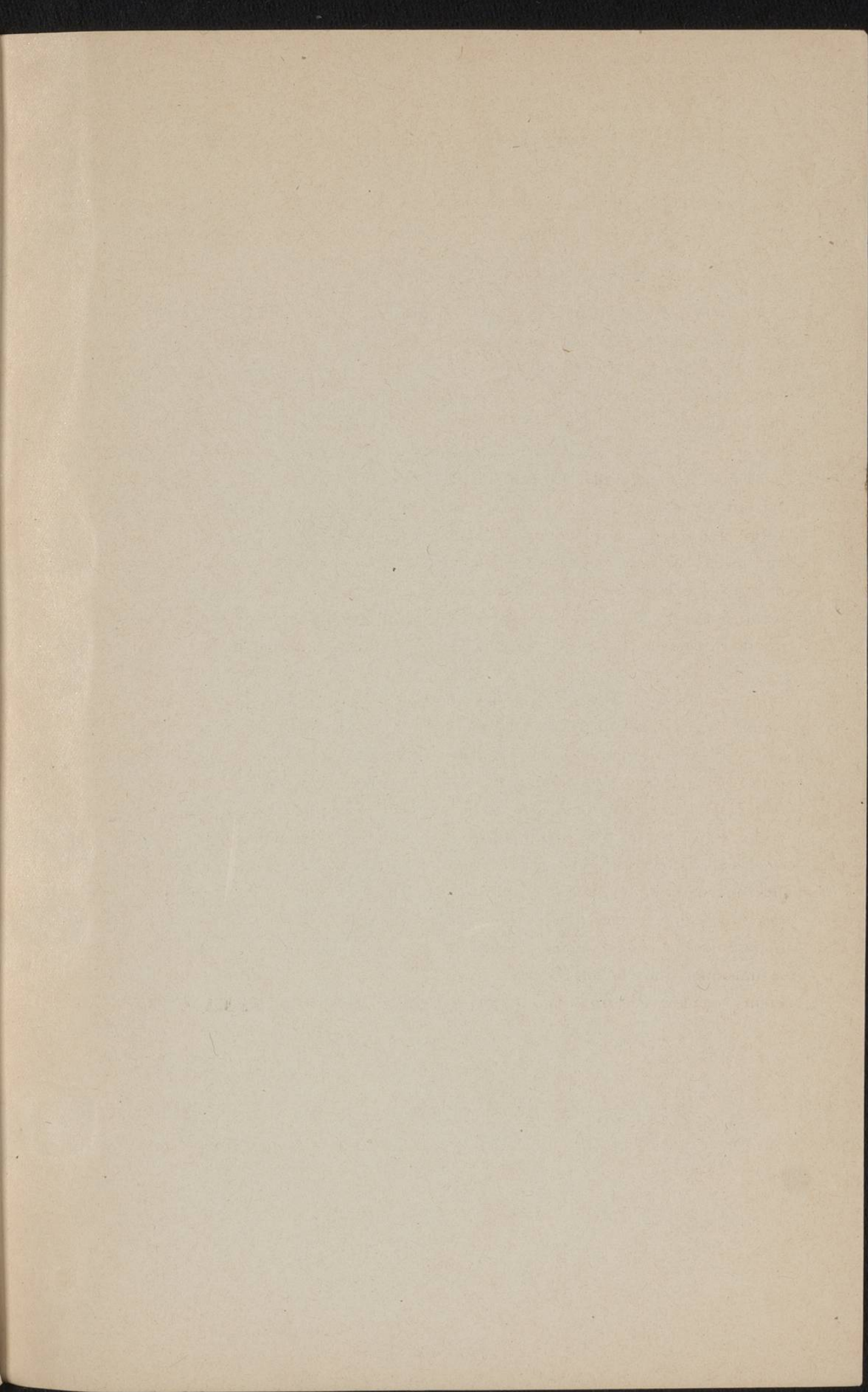
le pressentiment lumineux qu'il pourrait la réaliser avant de mourir.

Pourtant un reste d'épouvante se mêlait à ce joyeux élan de son âme. Il avait échappé à un danger terrible ; il en appréciait la grandeur et en mesurait l'étendue : faisant réflexion à la bénignité du hasard qui lui avait permis de se soustraire à l'enlèvement, il se félicitait de sa chance avec le frisson des gens que la mort frôla. Ce qui lui paraissait autrefois utopique et risible revêtait à ses yeux la splendeur de la vérité même. Et il se demandait comment il avait pu vivre sans connaître, sans même soupçonner ce foyer de justice et d'amour ; comment il avait pu professer, défendre et propager durant quarante ans de grossières et stupides erreurs ? Mais n'était-ce pas la folie générale, la séculaire incrustation du mensonge et de la convention ? Il s'en dégageait, purifié par une sorte de baptême. Sans doute il ignorait les vers de l'ode sublime de Schiller, sur quoi Beethoven, le plus génial et le plus pur des musiciens, composa la *Neuvième Symphonie*, ce chef-d'œuvre suprême de la musique. Mais la joie était dans son cœur comme elle fut dans celui du

poète allemand. Non seulement l'acte de charité qui consiste, sous l'impulsion d'un obscur besoin de restitution, à distraire de son revenu une infime partie pour le semer dans l'escarcelle des malheureux, mais le don entier, le don absolu de soi-même et de son bien à tous, pour le bonheur de tous et de soi-même, devenait pour Eusébias-Justin Pirsch l'élément essentiel des conceptions nouvelles qui allaient le faire agir et orienter les jours qui lui restaient à vivre.

Des charbons achevaient de se consumer dans le poêle de son cabinet de travail. Sans un regret il leur livra les feuillets déchirés de son mémoire en vue du prix Guiraud. Une flamme éblouissante les embrasa, dévorant leur honte et celle d'Eusébias-Justin Pirsch, avec des sifflements d'aise. Et comme il allait se pencher au-dessus de l'incendie pour bien s'assurer de leur destruction, une immense clarté soudain bondit du poêle, trembla dans la chambre. Et dans sa rougeur de bûcher et d'apothéose le vieillard lut ces mots, trempés encore du sang divin du Golgotha :

**Aimez-vous les uns les autres.**



HISTO

le presser  
rait la réa

Pourtai  
lait à ce  
avait écha  
en appréc  
rait l'éte  
bénignité  
de se sou  
licitait de  
gens que  
raissait au  
vétait à s  
rité même  
il avait p  
même sou  
d'amour ;  
ser, défer  
rante ans  
reurs? Ma  
rale, la s  
songe et  
dégageait  
tême. Sa  
de l'ode  
Beethoven  
des musi  
*Symphoni*  
la musiqu  
cœur co

## VOLUMES A PARAITRE

Jeunes Filles . . . . .	<b>Jacques Gaël.</b>
Le Triomphe de l'Homme . . . . .	<b>François Léonard.</b>
Un Homme . . . . .	<b>Maurice Gauchez.</b>
Au Clair de Foudre . . . . .	<b>Georges Rens.</b>
Les Yeux qui ont Vu & Les Mains	<b>Camille Lemonnier.</b>
L'Imposteur Magnanime . . . . .	<b>Georges Eekhoud.</b>
Trimouillat et Méliodon & Fatigué de Vivre	<b>Edmond Picard.</b>
Etude de Jeune Fille. . . . .	<b>Henry Maubel.</b>
Les Étudiants Russes . . . . .	<b>Iwan Gilkin.</b>
Nous n'irons plus au Bois & Le Sculpteur de Masques	<b>Fern. Crommelynck.</b>
Les Étapes ou Les Liens . . . . .	<b>Gustave van Zype.</b>
L'Oiseau Mécanique & La Victoire . . . . .	<b>Horace van Offel.</b>
M. de Lornandie, La Madeleine repentie & Le Rédempteur	<b>Ch. Desbonnets.</b>
Cécile Daubry . . . . .	<b>Robert de Smet.</b>
Nérine & La Peau du Lion . . . . .	<b>Léon Tricot.</b>
L'Obstacle et Les Forces Ennemies . . . . .	<b>Gustave Abel.</b>
L'Écrivain Public, La Leçon du Cid & Pierrot Millionnaire	<b>Fél. Bodson.</b>
Les Indépendants . . . . .	<b>M<sup>me</sup> V. Miller.</b>
Le Sacrifice, Ce n'était qu'un Rêve & Madame reçoit	<b>Valère Gille.</b>
Ce que Maman ajouta & La Dame et le Fou	<b>Cl. van Malderghem et Ed. de Tallenay</b>
Les Torches . . . . .	<b>G. Rens et Fr. Léonard.</b>
La Veillée de Noël & Les Deux Bossus	<b>Emile Cammaerts.</b>
Pouliche, M. Chine & Les Fourberies Amoureuses	<b>Henri Liebrecht.</b>
Salomé & Jean-François les Bas Bleus	<b>Jacques Wappers</b>

---

LIBRAIRIE MODERNE

BRUXELLES

152, RUE DE MÉRODE, 152

---